LA SAGE FOLIE,

OU

Pensées Extraordinaires

DEDIEES

A Madame la Duchesse

DE

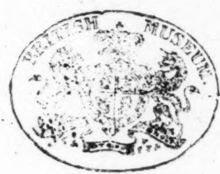
PORTSMOUTH

PAR

Le Tres-R. P. F. Guillaume Felle Dominicain, Docteur en Theologie, & Aumonier de Jean III. Tres-Puissant Roy de POLOGNE.

IMPRIME' MDCLXXIX.


printed at London
FARI QUÆ SENTIAT
Mr. Horatio Walpole.


BRITISH MUSEUM



A MADAME LA Duchesse de PORTSMOUTH.

MADAME,

NOUS devons tout à la Valeur, à la Naissance, & à l'Esprit : ce qui fait, qu'ayant dedié au Roy de Pologne mon Maître (qu'est l'unique Idée des plus Braves) *la Pierre des Theologiens*, & à Madame la Princesse d'Orange (Niepce d'un si Puissant Monarque) *mon Catechisme naturel*, j'ose librement vous offrir *la Sage Folie*, comme à la plus spirituelle & à la plus éclairée de toute l'Europe. J'apporterois volontiers les Motifs qui m'y ont obligé, en étalant aussi vos propres Merites, & ceux de vôtre Illustre Famille connuë en France depuis long-temps ; mais parce que la Pompe de ces Loüanges ne seroit qu'une attestation de ma foiblesse, ou de ma temerité, j'aime mieux les passer sous silence, en me disant,

MADAME,

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant,

& tres-affectionné Serviteur

F. Guillaume Felle.

AU LECTEUR.

Estant icy, mon cher Lecteur, sous la Protection de l'Ambassadeur de Portugal, j'ay bien voulu te donner à l'âge de trente cinq ans le vingt & uniéme de mes Ouvrages, que je nomme La Sage Folie: *d'autant qu'il semble qu'on en use en fou de vouloir aller contre l'opinion commune des gens; mais que c'est aussi un trait de sagesse de prouver tout ce qu'on avance. On a jamais blamé les Paradoxes de Ciceron; encore moins condamnera-t-on* mes Pensées extraordinaires, *où si je dis dans une Section ce que je nie dans une autre; car pour estre veritablement* extraordinaires, *il faut que la repugnance s'y rencontre: & ainsi tu vois que je ne tiens pas pour vray tout ce que j'écris; puisque par exemple ce seroit une Heresie de croire, que l'yvronnerie vaut mieux que la sobrieté, & qu'une femme deshonnête ne se doit point abhorrer, comme je prouve.*

Quelques Critiques, ou plutôt quelques ignorans diront, que ce n'est pas à un Religieux d'écrire de ces choses-là: mais pourtant un Sentinelli, un Lelio, un Cambizzi, un Dumont, un Bonnet, un Caraffa, & plusieurs autres Religieux de profession, & de vie irreprochables en ont écrit. Si j'écris quelque fois en des termes trop libres, c'est la qualité des matieres qui l'exige; & puis je ne suis pas de ces Bigots qui pesent plus les paroles que le fait: je sçay donner autant d'authorité à ma plume qu'un Peintre en donne à son pinceau. Mon Livre aprés n'est pas pour lire à l'Eglise, mais pour s'entretenir en quelque agréable lieu avec des jeunes gens, inflexibles neantmoins aux faux attraits du vice.

Il faut qu'une bonne ame ne fasse que le bien, mais qu'un esprit vif, sçache écrire & parler de tout, non pas pour nous inciter au mal, mais plutôt pour nous le faire eviter, quand nous-nous voudrons servir de ses veritables preceptes, & ne pas suivre les éguillons de la chair. Ce petit Livre-cy, tel qu'il est, peut nuire & aider

aider à un chacun ſelon ſa malice, ou ſa bonté. Le vin n'eſt pas mauvais pour eſtre nuiſible à ceux qui ont la fiévre : & ainſi la corruption de quelques particuliers ne doit pas faire mépriſer un Ouvrage. Quels Livres trouve-t-on plus purs que l'Ecriture Sainte ? Aucuns, & neantmoins pluſieurs en l'entendant mal ont eſté cauſe de la perte d'une infinité de perſonnes. Chaque choſe eſt bonne en elle-même; il n'y a que l'application qu'on en fait, qui peut eſtre blamée.

N'écoute donc point, mon cher Lecteur, ces vieux Critiques, ou ces vilains Pedans (j'écriray bien-tôt contr'eux en Latin) qui te voudront donner du ſcrupule, en diſans que je me ſuis emancipé; car tout mon but n'eſt que de t'enſeigner le mal, pour ſcavoir mieux le fuir. Si on avoit jamais écrit des venins, on en auroit pas connu le contre-poiſon : & outre cela il y a encore une infinité de penſées morales, pluſieurs Hiſtoires graves & facetieuſes, & d'autres Fables, que j'ay tout exprés inventées pour te divertir. Si le ſtile n'en eſt pas ſi coulant, conſidere, je te prie, que mes Voyages d'Italie, de Naple, de Calabre, de Scicile, de Corſou, du Zante, de Cephalonie, de Candie, de quantité d'Iſles de l'Archipel, de Cypre, de Jeruſalem, de la Syrie, de la Paleſtine, de la Judée, de Conſtantinople, de Pologne, d'Almagne, de Holande, de Dannemarc, de Suede, & de Livonie en ont eſté cauſe, ayant eſté vingt ans hors de France. Ah qu'un habit de Moine eſt avantageux! puiſqu'on voyage tant ſans preſque rien dépenſer. Il faut pourtant de l'argent en Turquie; car les Italiens diſent du Turc : Cacciategli un occhio, & mettetegli un Zechino non ſara niente, *c'eſt à dire,* Crevez l'œil d'un Turc, & au lieu de ſon œil mettez-luy un Loüis d'Or ce ne ſera rien, *pour montrer la paſſion extréme qu'il a pour l'argent : tout le monde veritablement l'aime, mais non pas comme les Turcs, que je peux, moyennant l'argent, rendre eſclaves dans leur propre Patrie.*

Si aprés je ne ſuis pas toûjours égal, ou qu'une Section ne correſponde pas à l'autre, je le fais ſouvent exprés, attiré des charmes de la diverſité : mais ſi le motif par quelque raiſon plus ſolide ne t'en plait pas, ſcache, qu'il n'y a rien de parfait, ni d'achevé que Dieu. Il faut neceſſairement trouver diverſes qualitez en une abondance de choſes; & il n'y a point de terre ſi bien labourée, où l'on ne trouve quelques orties, ou quelques chardons mêlez parmy les bonnes herbes. Tu pourras choiſir les Sections qui te plairont da-

vantage, & laisser-là les autres : il est facile de se satisfaire, quand on veut se rendre raisonnable, & ne point faire tant le delicat. Il y a des gens qui censureroyent même la lumiere du Soleil, & qui rencontreroyent des taches aux beautez de Venus. J'avouë que les loüanges sont les propres filles du merite, & qu'on ne s'attire pas sans peine l'approbation des Scavans : mais il ne faut pas aussi que la rigueur de l'examen en soit extréme, un peu de complaisance sans affectation s'y doit mêler.

Le goût du siecle d'aujourduy est tout corrompu, & particulierement au regard des Lettres ; parce qu'il ne veut point de gros Volumes. Je ne scay si c'est pour épargner de l'argent, ou parce qu'il les estime davantage pour estre petits, en se conformans mieux à la nature, qui d'autant plus que ses objets sont precieux, d'autant plus en reserre-t-elle la quantité. L'experience nous a fait voir, que d'augmenter les fueilles d'un Livre, ou y entremêler quelque gravité de doctrine, n'est rien autre chose que de le rendre plus pesant, & empêcher le cours & l'agrément qu'on en deveroit esperer. J'ay toûjours aimé à plaire : ce qui fait que je n'ay point voulu laisser cette nouvelle maniere d'écrire ; mais j'ay taché le plus qu'il m'a esté possible de traitter naifvement & succinctement des choses. Je m'imagine, que ces deux conditions-là accompagnées de la curiosité des matieres te pousseront à la lecture de cét Ouvrage.

Je n'ay point mis d'autre application, que celle qui peut provenir d'une veine coulante : car naturellement je ne me genne guere ; & sur tout j'abhorre de prendre entierement des autres, aimant beaucoup mieux d'estre reputé pour un petit Auteur, que pour un grand Copiste de Livres. Auparavant que de composer, je lis à la verité quantité de Livres, mais en écrivant je n'en vois point, si ce n'est pour m'assurer de quelque sentence : & ma maniere de composer est assez extraordinaire, parce que je ne suis jamais assis, & ne fais rien que me promener avec une certaine fureur d'un bout de la chambre à l'autre. Le Roy de Pologne mon Maître m'ordonna un jour de disputer avec le Pere Piekarski Jesuite, son Predicateur ordinaire, qui est mort depuis peu : je me preparois sur la prémotion physique (dont j'en ay dedié un Livre à sa Majesté) lors qu'un petit Valet Polonois, que j'avois m'apperceut par la crévasse de la porte de ma chambre tout en feu comme un desesperé. Le povre enfant voyant cecy, crût que j'estois devenu fou, & s'en alla chez ses parens les prier de le retirer de chez moy ; puisque je pourrois

dans

dans ma rage & dans ma folie luy faire du mal. Je fus deux jours à le chercher ; mais à la fin son pere vint de la campagne me parler, pour voir s'il estoit vray ce que disoit l'enfant, & en ayant sçû la raison, il me le redonna, & en fit rire presque toute la Ville de Leopol.

Ma coûtume est encore de faire un recueil des plus belles pensées qu'ont les Auteurs, & de ce qui me semble plus illustre dans l'Histoire : mais c'est mon malheur, je l'avouë, d'estre retenu trop souvent de ces petits égaremens d'une imagination échauffée, qui empêche que je ne m'emporte à l'éclat des evenemens, & au merite des personnes, dont j'en dis plus ou moins, non pas selon l'estime que j'en fais, mais plutôt selon l'actualité du Genie, où je me retrouve. Plusieurs en sont de même : c'est-pourquoy c'est un indice de malice, ou un signe evident d'ignorance, quand on juge des inclinations d'un Auteur par sa maniere d'écrire, en pensant qu'il soit atteint des passions & des vices qu'il exprime le mieux. S. Thomas a parfaitement écrit de la luxure, & des moyens que doit tenir un Tyran pour se maintenir ; & n'a pas laissé cependant d'estre chaste, juste, & pieux. Si on vouloit juger d'Albert le Grand par ses Ecrits, on le prendroit pour un Magicien, ou pour un Athée.

Laissons-là à part la malice des hommes, mais considerons leur ignorance. Il est certain, qu'ils ne peuvent jamais bien connoître la verité des choses ; parce qu'ils ignorent leur propre fin, qu'ils ne s'attachent que trop au plaisir des sens, qui n'ont souvent qu'une matiere indisposée, qu'ils abhorrent la difficulté qu'on y rencontre, & qu'ils sont dés leur enfance beancoup affectionnez en ce qu'on les a instruits. Cecy doit consoler tous ceux qui se mêlent d'écrire ; car à quoy bon se chagriner si les hommes ne jugent pas avantageusement de leurs Ouvrages, & n'en donnent pas une decision veritable, puisqu'ils n'ont jamais pû même arriver à connoître la moindre des veritez ; & en decider aprés ne présuppose-t-il pas une parfaite connoissance ? Je prouve ce que j'ay avancé. La premiere cause de l'incapacité des hommes au regard de la connoissance, est l'ignorance qu'ils ont de leur fin, c'est à dire, de ne pas sçavoir pour quelle fin ils sont crez ; d'autant que s'ils le sçavoyent bien, ils ne travailleroyent pas moins pour y arriver, qu'ils font pour estre riches & puissans. Si on leur demandoit ce qu'ils aiment mieux, ou d'estre riches, ou Philosophes ? Ils choisiroyent assurément les richesses, ne sçachans pas, que le sage seul est riche & puissant,

 qu'il

qu'il ordonne & gouverne, & que sans la sagesse la puissance n'est pas puissance, mais plutôt impuissance, comme aussi que les richesses sans sçavoir ne sont qu'une possession de bêtise avec abondance de présumption, & comble de stupidité; car le seul sage est suffisant à luy-même & aux autres, possedant un tresor qu'il ne peut perdre: voicy donc à quoy porte les hommes, l'ignorance de leur fin! La seconde cause est l'usage des plaisirs sensuels, qui détruisent non seulement le corps, mais qui abrutissent entierement l'esprit; & ainsi le rendent incapable de connoître la verité des choses. La troisiéme est l'indisposition de la matiere, qui est cause bien souvent que les hommes ne sont pas propres aux Sciences: & cela arrive quelque fois à cause des lieux, ou des pays où l'on est nay, lesquels apportent d'ordinaire une méchante complexion, comme en de certains lieux d'Affrique, où les hommes par la trop grande chaleur naissent si brutaux, qu'ils ne sont capables d'aucune raison; & au contraire dans d'autres lieux du Septentrion ils naissent par l'extréme froid si farouches, qu'ils se mangent les uns les autres. La quatriéme est la difficulté des Sciences; parce qu'encore bien que l'homme s'appercoive, que son ame desire passionnément de rechercher & de sçavoir la verité de tout ce qui est relevé & profond, neantmoins rencontrant tant de difficulté à concevoir, elle en abandonne l'entreprise. La cinquiéme qu'est la principale, est une affection que l'homme prend dés sa jeunesse, ou dés son enfance pour les choses dont on l'a instruit; & particulierement quand il s'y est longtemps attaché, l'accoûtumance se change en nature, & fait naître dans l'esprit de cét homme-là une persuasion constante, & un amour singulier pour elles seules, haïssant extrémement ce qui leur est contraire. Tout le monde presque est dans la même erreur; car nous voyons les enfans des Turcs & des Juifs, auparavant que d'avoir l'usage de raison, abborrer jusqu'au dernier point la Foy que nous professons: les Payens, pour estre sauvages, & accoûtumez aux bois & aux forêts (où ils vivent & se vêtent d'une maniere aussi horrible que grossiere) füient les Villes, & la conversation des hommes de Cour: c'est ce qui fait dire au proverbe; Malheureux & méchant est l'oiseau qui nait en méchante vallée, parce qu'il n'en veut jamais partir. *La force de cette habitude ne se voit pas seulement en cela, mais nous haïssons encore ceux d'un autre pays, sans jamais les avoir veus, pratiquez, ou connus, que par la relation méchante qu'on nous en a faite. Cette erreur-cy s'est emparée*

aussi

auſſi des ſemmes, qui n'aiment que ce qu'elles ont accoûtumé d'élire. Il eſt donc neceſſaire de chaſſer de nôtre cœur ces empêchemens, pour connoître autant que nous pourrons la verité des choſes, en quoy conſiſte le veritable plaiſir de la vie : nous devons imiter ces bons laboureurs, qui ôtent les mauvaiſes herbes de la terre, & qui la nettoyent auparavant que d'y ſemer le grain ; ou ces habiles Medecin, qui pour redonner la ſanté au corps, le purgent bien auparavant de toutes ſes humeurs corrompuës, eſtant preſque impoſſible, qu'une forme vienne à s'introduire dans une matiere mal diſpoſée. Mais qui ſera celuy-là ? O laudabimus eum ! *Il n'y a perſonne qui n'ait une de ces taches, ou de l'ignorance de ſa fin, ou de la ſenſualité, ou de l'indiſpoſition de la matiere, ou de la difficulté d'apprendre, ou de la trop grande habitude d'une choſe, cauſée par une trop longue affection : & par conſequent perſonne ne pouvant atteindre aucune verité, on eſt fou de ſe mettre en peine des Critiques ; mais on les doit mépriſer, comme des gens, qui par une préſomption inſupportable, veulent cenſurer ceux qui ſeroyent mille fois leurs Maîtres, & qui leur apprendroyent encore leur mêtier ; puiſque bien ſouvent ils ne ſçavent pas même les ſimples Elemens d'une Science.*

Quand je ſuis venu en Angleterre, j'ay eſté d'abord ſelon mon devoir ſalüer l'Ambaſſadeur de France ; & ſon Excellence par un excez de bonté, m'a genereuſement long-temps donné ſa Table, où comme à celle de tous les grands Seigneurs on rencontre divers Eſprits, les uns ſont beaux, les autres ſubtils, les autres élevez, les autres obſcurs, les autres empêchez, les autres mornes, les autres piquans, & les autres ſtupides. Or en y parlant un jour des Livres les mieux faits, & les plus nouveaux, un certain jeune homme ſe mit à élever juſqu'aux nuës l'Art de Penſer, *qui eſt une petite Logique : j'eus la patience d'écouter un gros quart d'heure tous ſes Eloges ; mais le priant aprés modeſtement de me dire les motifs qu'il avoit de tant loüer ce Livre-là, il me répondit, qu'il n'en avoit point d'autre, que l'approbation de toute la France. Je luy repliquay, Monſieur, quand on eſt ſi fort épris d'un Livre, comme vous eſtes de celuy-là, outre l'eſtime commune, on y juge de ſoy-même quelque choſe de profond, ou d'extraordinaire : c'eſt pourquoy je vous ſupplie de m'en montrer les merveilles. Mais n'ayant point autre raiſon que la vogue univerſelle du Livre, je luy dis devant tous les Gentilshommes de Monſieur de Barillon (l'homme du monde le plus éclairé) allons à preſent chercher l'Art de Penſer*

(qu'on

(qu'on peut trouver dans toutes les Boutiques de Londres) & je vous y montreray mille erreurs. Il n'en voulut rien faire, & ainsi la partie fut rompuë. On a dit autrefois totus mundus Arianavit; *& cependant les sentimens d'Arius ne laisserent pas d'estre impies : ce qui fait que tout Paris, ou toute la France peut bien se tromper au regard d'un Livre. Sans le soin particulier de mon Grand Monarque Loüis (& c'est là le seul signe de sa Predestination) on auroit aussi dit ;* Tota Gallia Jansenizavit. *Nos François ont ce foible, qu'est d'avoir une demangeson enragée de loüer tout ce qu'il leur plait, & de blamer tout ce qui ne leur plait pas. J'écriray peut-estre bien-tôt contre* l'Art de Penser, *& comme un petit David je tacheray d'aller contre ces grands Goliahs : s'ils parlent bien François, & si mon stile n'est pas égal au leur, je me console neantmoins de pouvoir entrer avec ma clef de fer, où leur clef d'or, & leur eloquence ne leur peuvent donner accez ; c'est à dire, de pouvoir penetrer la substance des matieres, sans rechercher le chatoüillement des oreilles. Le desir que j'ay ordinairement d'écrire n'est pas violent, si ce n'est par occasion : c'est-pourquoy mon Ouvrage aura deux fins, l'une sera de prouver ce que j'ay maintenu à la Table de l'Ambassadeur, & l'autre de faire voir aux jeunes gens (qui auront l'esprit de ne se pas facher) qu'on ne doit jamais loüer, que ce qu'on connoit soy-même ; car il y bien des personnes, qui pour composer parfaitement une Lettre, ou juger d'un Roman, & d'une Comedie, ne sont pas pour cela Philosophes. Enfin chacun se doit mêler de son mêtier : la Speculative n'est pas coulante, mais elle est bien plus delicate qu'une Histoire amoureuse, ou que le recit de quelqu'Intrigue. Quand je suis en conversation je ne parle guere ; je laisse discourir d'Amourettes, de Galanteries, de Promenades, de Colations, de Jeux, de Balls, de Points d'Honneur, de Duels, de Rencontres, & d'Armées ; d'autant que ce n'est point là mon fait : mais si par hazard on met une Question de Metaphysique sur le Tapis, pour lors j'en veux découdre. Au commencement Monsieur d'Aubel (qui est un homme fort pieux & fort obligeant) me prenoit pour un muet. C'est le propre de l'ignorant (qui deveroit garder le silence) de se plaire à parler beaucoup, ne se ressouvenant point, que la vertu principale qu'on apprend aux Ecoles, est de sçavoir se taire. On demanda un jour à un certain Philosophe, pourquoy nous avons deux oreilles, & rien qu'une langue ? Il répondit,* Parce qu'il faut plus ouïr que parler.

Pythagore

Pythagore imposoit silence à ses Disciples pendant cinq ans, afin qu'estans accoûtumez à écouter, ils peussent mieux s'imprimer la vertu & la gravité de ses Sentences; car le discours des Scavans est comme une medecine aux esprits foibles: c'est-pourquoy on dit communément, que c'est une grande partie de sagesse de scavoir couvrir sa folie par le silence; d'autant qu'il n'y a que le discours qui fasse distinguer le sage d'avec le fou. Ainsi je me tais toûjours quand on parle de ce que je n'entend point à fond.

Mais quelques médisans, ou quelques envieux pourront repliquer; Il ne fied pas bien à un Religieux de se vanter tant. *Quand on parle de soy-même sans fondement, c'est assurément un acte d'arrogance; mais aussi quand on en dit rien du tout, c'est une marque de foiblesse & de sottise; & c'est donner occasion à nos ennemis de nous faire passer pour stupides, & pour gens de peu de courage. Il faut füir la fausse apparence, & non pas le veritable éclat. Si nous sommes ce que nous paroissons, qu'avons-nous à craindre? Si nous ne le sommes pas, le remord interieur de nôtre imperfection se donnera bien-tôt à connoître. Tout le monde desire naturellement d'estre estimé (& qui tient le contraire est un menteur, ou un Bigot) mais le desir n'en doit pas estre vain, il doit estre fondé sur quelque merite solide, & avoir pour appuy l'approbation des plus éclairez, qui ne soyent pourtant pas flateurs.*

On nous donne deux sortes de flateurs: les uns sont connus, & les autres secrets. Les connus ce sont ceux qui poussez plutôt de la faim, que d'autre chose, s'approchent volontiers des Grands Seigneurs pour leur plaire, & les divertir; ce qui les fait appeller Bousons: mais parce qu'on les montre au doigt, on les doit eviter comme insupportables, & comme des hommes bas & abjets, ausquels on fait souvent mille infamies, en leur donnant des coups de pied au cul, & des chiquenandes sur le nez. Le Singe n'estant pas bon à garder le logis, comme est le Chien, ni à porter une somme, comme l'Asne & le Mulet, ni à labourer la terre, comme le Bœuf, se met à faire rire, & à supporter mille insultes: ceux-cy en sont de même; parce que n'ayans aucun exercice honnête, ils ne s'appliquent qu'à donner du plaisir aux yeux & aux oreilles des autres, sans se soucier de l'honneur. Les flateurs secrets s'insinuent avec artifice auprés des Princes sous une espece d'amitié, & leur font donner non seulement dans le ponneau, mais les precipite aussi en des erreurs considerables par des fausses raisons, & par des paroles étudiées,

qui semblent autant naturelles, que la malice a pris de peine à les former. Doit-on souffrir de telles gens? On les doit même souhaiter; car encore bien que tout le monde blame la flaterie avec la langue, il la louë pourtant avec le cœur; & je vous assure, qu'en tous les pays où j'ay esté, je n'ay jamais trouvé d'homme si stupide, ni si sauvage, qui ne se soit attendry au son d'une douce parole, & qui n'ait aimé les caresses.

La longue experience de diverses Nations m'a fait connoître, que toutes les personnes de merite, & d'un esprit relevé ne se plaisent pas moins à flater les autres, qu'à estre flatées elles-mêmes, pourveu que ce soit avec fondement; car d'aller dire à un Musicien, qu'il est bon Soldat, ou qu'il scait bien chasser, ce seroit se mocquer de luy, & luy faire injure: mais quand on éleve quelqu'un selon sa profession, encore que par modestie, il semble que cela luy soit facheux, il ne laisse pas neantmoins d'en resentir en luy-même un plaisir nompareil. Les femmes scavent bien joüer ce personnage-là; elles aiment sur tout qu'on les flate, & sur tout feinnent d'en abhorrer la douceur. On demanda à Themistocle quelle voix du Theatre luy plaisoit le plus? Celle *(dit-il)* qui chante mes loüanges: *C'est un desir commun à tous les hommes, lesquels sont naturellement si passionnez pour la gloire, qu'ils meurent de joye quand on les louë. Demosthene passant un jour devant deux Porteurs d'eau, & entendant qu'ils disoyent entr'eux,* Voicy Demosthene! *Il se retourna, & s'éleva sur la pointe de ses pieds, comme s'il eût voulu dire,* Ouy, c'est moy.

Tous les grands hommes en sont là logez, & il ne faut pas s'en étonner; car si la flaterie bien fondée fusse un vice, les Peres discrets, & les Maîtres judicieux ne s'en serviroyent pas au regard des enfans, qu'ils flatent continuellement pour les animer davantage à la vertu: c'est-pourquoy flater avec fondement, ne se doit appeller qu'une veritable & douce maniere des loüer; puisque quand je dis par exemple, que Monsieur Corneille est un grand Poëte, que Moliere a esté fort ingenieux (& particulierement à cause du Tartuffe, car je deteste les Bigots) & que Monsieur de Scudery est incomparable pour le recit d'un Intrigue, je ne les flate pas, mais je dis tout ce que le monde scait. Il n'en est pas de même d'un certain Critique (qui se dit Auteur) vieux, impertinent, banny de France, Ecornifleur de Tables, & Escroc de Pensions.

Loüons donc toûjours, & ne blamons jamais personne, si ce n'est

que

que les defauts n'en ſoyent trop evidens, car pour lors ce ſeroit approuver & l'imperfection, & le vice. Au regard des Compoſitions non ſeulement les moins intelligens, mais auſſi les plus éclairez ſont differens à en juger, & la cauſe en eſt diverſe ſelon l'eſtime qu'ils ſont des choſes plus ou moins, ou ſelon qu'elles s'approchent plus de leur Genie : c'eſt-pourquoy il ne faut point s'étonner, s'il y en a qui aiment mieux la claire & ſuccincte maniere de Saluſte, que la douce eloquence de Ciceron ; s'ils ſont plus contens du ſubtil agrément d'Ovide, que de la gravité de Virgile ; & s'ils ſont plus portez pour les Vers, que pour la Proſe. Comme le ſentiment de ceux-cy eſt fondé ſur quelque raiſon, de même il s'en rencontre d'autres qui ne ſuivent que la pure inclination qu'ils auront pour un Auteur : mais les plus blamables de tous, ce ſont ceux, qu'eſtans éblouïs d'une fauſſe imagination, ou pouſſez de quelqu'authorité, loüent & blament en même temps une Compoſition ſelon qu'elle leur aura eſté preſentée tantôt ſous le nom d'un Auteur fameux, & tantôt ſous celuy d'un autre mediocre. Il n'y a point d'homme qui ne ſoit ſujet à errer, puiſqu'Adam nous y a aſſujettis par le peché : mais ce qui eſt de redicule & de plaiſant, c'eſt qu'on rencontre des gens, qui pour le moindre fueillet d'un Livre, & bien ſouvent pour une moindre parole ou mal-dite, ou mal-entenduë blameront tout le Livre ; & il faut remarquer auſſi, que ce qu'ils blameront ne ſera que dans la Preface ; car le corps du Livre (s'il eſt de Philoſophie) ſera un haut Alman pour eux. Capias hoc ignare, *& ne te mocque plus de perſonne.*

Comme le monde eſt ordinairement fort médiſant, il n'a point de plus grand plaiſir, que de rencontrer des imitateurs ; & ainſi l'un incite l'autre à dire mal, ou des perſonnes, ou de leurs Ouvrages : mais comme c'eſt bien fait auſſi de ne pas conſentir, ni permettre qu'on parle mal de perſonne, de même c'eſt un acte de magnanimité de ne pas ſe ſoucier qu'on diſe mal de nous. Croyons que le blame des envieux, ou des ignorans nous eſt auſſi avantageux que la loüange des bons, ou des ſcavans ; & on peut dire, qu'ainſi que le remede ſe tire du venin de Serpens, que nous recevons de même un grand avantage de la médiſance, en nous gardans de tomber dans les defauts que les médiſans nous imputent : nous devons nous reſoudre à eſtre autant maîtres de nos oreilles, qu'ils le ſont de leur langue, en imitant ce grand Alexandre, lequel ayant entendu un Soldat dire mal d'un Roy avec qui il avoit guerre, le

reprit

reprit fort, & luy dit : Je te paye pour combattre contre mon ennemy, & non pas pour en dire mal. *Le même Alexandre ayant ouy mal parler de sa personne, ne montra aucune marque de vengeance, mais répondit sagement, & avec une modestie Royale ;* C'est le propre d'un Roy de faire du bien, & d'entendre du mal. *Auguste sçachant que Tibere se plainnoit de sa trop grande patience envers ceux qui en parloyent mal, luy écrivit ces paroles-cy :* En cela, mon cher Tibere, ne suis point ta jeunesse, & ne te fache pas tant, qu'il y en ait qui disent mal de nous ; parce que c'est assez d'estre en estat de ne pas les craindre. *Un Auteur en peut dire de même au regard de ceux qui tachent d'obscurcir sa reputation par de vains discours, ou par quelques loüanges froides, qui sont toûjours accompagnées d'un* si*, ou d'un* mais*, & qui sont pires que le blame ouvert & manifeste : car en disans par exemple ;* Un tel seroit un grand Orateur si ; celuy-là est profond, mais, *ce* si *& ce* mais *sont emprisonnez, & aneantissent davantage la renommée d'un homme, que ne font souvent les Satyres. Ainsi qu'il n'est pas permis de faire, ou d'exposer de la fausse monnoye, de même il n'est pas juste de rien dire qui puisse retourner au préjudice des autres. La langue est un petit feu, qui nous cause de grand embrasemens, ayant la mort entre ses mains aussi bien que la vie : c'est-pourquoy il est écrit, que* qui la sçait reprimer, sçait bien se conserver ; *car pour ne point entendre mal parler de nous, il ne faut mal parler de personne, ni taxer les œuvres d'autruy.*

La médisance plait & ne plait point au monde : parce que comme nôtre volonté a un penchant naturel pour connoître & sçavoir tout ce qui est d'imparfait & de defectueux aux autres, elle abhorre de même, que ses propres defaults soyent découverts, en fuyant le blame, ou qui soit juste, ou sans raison. On aime pas ordinairement à estre blamé, & cela n'est pas aussi fort plaisant : mais pourquoy donc se plait-on tant à blamer les autres ? Je crois, que deux de nos plus puissans ennemis (l'Envie & l'Ambition) *en sont cause : ils conjurent en nous contre nous-mêmes, & nous obligent d'avoir du déplaisir de la vertu & du bien d'autruy, & à souhaiter avec passion de paroître seuls dans le monde. Il y a plusieurs sortes de médisans, qui sont l'Effronté, le Masqué, le Rhetoricien, le Poëte, l'Hypocrite, le Scorpion, le Traître, le Faussaire, le Piquant, le Bouffon, & l'Inconnu.* L'Effronté *est celuy, qui sans crainte, sans honte,*

honte, & sans aucune distinction de personnes déchire impunément la reputation des gens : il offence bien plus souvent les oreilles de ses Auditeurs, que ne font les defauts qu'il raconte : mais cependant encore qu'il soit infame, & reconnu pour tel, toutefois en faisant cét office-là ouvertement, il merite peut-estre au regard des autres plus de compassion que de blame ; parce qu'il fait voir clairement, que la médisance ne provient que de sa méchante nature, & non pas du démerite de ceux qu'il blame : c'est-pourquoy n'estant pas fort crû, il ne semble, pour ainsi dire, que souffler la poussiere qui luy creve les yeux ; car en condamnant les autres, il se condamne luy-même, & en voulant paroître un Caton, *il passe pour une bête, & pour un insupportable.* Le Masqué *est comme un glorieux, qui souhaite d'estre connu le temps du* Carnaval, *encore bien qu'il porte le masque au visage ; de même ce médisant-cy sous ombre de modestie dit de ne pas vouloir dire le nom de ceux qu'il blame, mais le montre aprés si clairement, qu'il est facile à le connoître : il donne une certaine apparence de loüanges à ses paroles, qui ne renferment que des sentimens de raillerie & de mépris ; & ressemble enfin à ceux-là qui ont le miel à la bouche, & le fiel au cœur.* Le Rhetorien *est presque de même, & sous couleur d'eloquence il nous préoccupe l'esprit ; car en montrant de ne vouloir dire mal de personne, c'est pour lors qu'il en dit le plus, comme par exemple :* Je ne veux point raconter ses foiblesses, pour ne pas passer pour médisant ; *& cependant il les dit.* Le Poëte *en se servant d'une figure, qu'on nomme Antiphrase, donnera à une femme mal-faite le tître de belle, & celuy de modeste à une dissoluë.* L'Hypocrite *sous espece de douleur & de compassion racconte (pour estre mieux crû) avec une voix lente & piteuse les miseres d'autruy : & comme ce vice-cy est commun à plusieurs, il l'est particulierement aux femmes, qui n'ont pas plutôt salué leurs voisines, qu'elles ne leur disent par exemple ;* N'avez-vous point entendu la disgrace de cette malheureuse ? *Ou bien,* Je vous le dis, mais que cela ne soit qu'entre nous. *O detestable hypocrisie !* Le Scorpion *commence de la queuë à nous blesser, c'est à dire, que la médisance s'en suit immediatement aprés la loüange ; ou c'est celuy qui se sert de cette maniere artificieuse, en disant par exemple ;* Je voudrois voir détruites & aneanties toutes les méchantes langues, qui ne cessent jamais d'offencer les honnêtes gens, & qui ne pardonnent pas même à la reputation d'un tel, qu'ils trouvent (encore bien qu'il soit bon & civil au dernier

point)

point) fort fier & fort arrogant ; *& estant arrivé là, commence ainsi à vomir tout le venin qu'il a au cœur.* Le Traître *fait l'office d'Espion, & va raconter au Prince ce qu'on dit de luy, ou des autres : la Cour est pleine de ces Médisans-là, qui n'y font que semer des discordes, & qu'y reveler les plus profonds secrets.* Le Faussaire *nous accuse d'avoir dit, ou d'avoir fait, à ce que nous n'avons jamais pensé ; & en cette action-là nous recevons double injure, une de celuy qui nous ôte l'honneur, & l'autre de celuy qui l'écoute, en ajoûtant foy à ses paroles, & en ne voulant point suspendre son jugement.* Le Piquant *se nomme tel, ayant toûjours des petits mots piquans, qui sont autant de traits qui nous percent le cœur : c'est dans la conversation familiere, & non pas dans quelque grave Assemblée où de telles gens se rencontrent, & s'y montrent si indiscrets & si insolens, qu'ils aiment mieux perdre un amy, qu'une parole. Les Italiens, & particulierement les Espagnols n'y sont pas si subjets que les François ; car un François se feroit plutôt échiner, que de perdre une belle pensée.* Le Bouffon *se moque hardiment de tout le monde, & en croyant faire l'agréable, il montre son ignorance & son incivilité : un homme d'honneur n'est pas bien aise qu'on tache de divertir les autres à ses dépens ; mais cependant (s'il est sage) il doit prendre patience, & en user comme un certain Philosophe, auquel ayant esté rapporté, que quelques-uns se moquoyent de luy, répondit constamment ;* Ils s'en moquent, mais je ne suis pas moqué pour cela. *Il avoit raison, puisque nôtre honneur ne dépend point de la langue d'un fat.* L'Inconnu *est en écrits & en figures, en nous déchirant la reputation par des Pasquinandes, & par des Libelles diffamatoires ; ou en nous contrefaisans par des peintures infames & vilaines. Mais je me ris de tous ces Médisans-là.*

Si le temps me le permettra, mon cher Lecteur, j'ay encore trois Livres à te donner, le Passe-volant, ou l'Homme d'Esprit *en François,* I Gusti Sferici *en Italien, &* Dialectica ad captum virtuossimæ Juventutis Anglicanæ *en Latin. Ce sera une petite Dialectique fort facile que je n'ay faite, qu'à la consideration de la Jeunesse Angloise : & je n'y apporte rien de nouveau, au regard de ce qu'on traitte aux Ecoles, mais la maniere en est toute nouvelle ; puisque j'y sçay soulager la memoire des Enfans, & les rendre capables d'argumenter sur tout ce qu'ils concoivent. L'ayant aprés composée pour les jeunes Anglois, je la dediray à un certain Duc, qui est le plus Beau, & le plus Charmant de toute l'Angleterre.*

LA



LA SAGE FOLIE.

SECTION I.

On ne doit point hair ni blâmer les Bâtards.

POur bien juger des Bâtards (comme de toute autre chose) il faut considerer ce qu'ils sont, & qu'elle est leur cause. Ce sont l'unique fruit d'ingenieux stratagemes & d'amoureuses inventions ; & ainsi la cause de leur naissance n'est qu'un amour vehement, qu'une conformité de volontez, & qu'un enchainement de cœurs. Supposé cecy & prouvé tout ensemble, je demande, Pourquoy donc les juger indignes de l'heritage paternel ? Pourquoy les priver de la succession des Estats, & des Magnifiques Titres qui leur sont attachez ? Ah c'est trop d'injustice de les mépriser ainsi !

Les Enfans legitimes, comme nays le plus souvent à la honte & au regret de la nature, c'est-à-dire sans amour & sans plaisir ; mais seulement par une simple union de corps, me semblent plus méprisables, & moins dignes de la conversation des hommes à cause du raport qu'ils ont avec les bêtes ; car dans leur naissance ne s'interposant aucune invention d'amour, ni aucun acte de bien-vueillance, elle ne sera que brutale : ce qui fait que je les crois ordinairement stupides, & d'un esprit fort rampant, & les Bâtards au contraire subtils, d'un jugement solide, & presque toûjours accompagnez de bonheur.

Dieu ne ſemble t'il pas avoir d'eux un ſoin tout particulier, en voulant qu'on leurs bâtiſſe des Palais, & qu'on leurs conſacre des Temples comme à une Divinité ? Ouy certes, puiſqu'il n'y à point de Ville un peu conſiderable, où il n'y ait des Hôpitaux pour les Bâtards ; & ainſi à bon droit on les nomme Hôtels-Dieu, reſſemblans à des purs agneaux qui logent à la maiſon de Dieu.

Je ne ſçay pas le ſentiment des autres ; mais pour moy je voy, que toutes les choſe bâtardes ſont les plus belles & les meilleures, ſoit de fruits, ſoit de chevaux, ou de tout ce qu'on voudra. En conſiderant premierement l'eſpece des Mulets, qui la pourra blâmer ? Ne ſouffrent-ils pas patiemment toutes ſortes de fatigues ? Ne mangent-ils pas moins que les chevaux ? Ne portent-ils pas davantage ? Et ne vont-ils pas mieux, & plus doucement ? Ce qu'ayant connu Meſſieurs les Prelats, qui fuïent l'incommodité pour l'amour de Dieu, laiſſerent là auſſi tôt le cheval legitime pour ſe ſervir du bâtard de Mulet.

Conſiderons peu à peu l'excellence des Bâtards, en commençant par Salomon, qui ne fut pas legitime, ſelon le ſentiment de pluſieurs, & pourtant on en a jamais vû naître de plus ſage. Romulus & Remus furent Bâtards, comme auſſi Iſmaël, Hercule, Perſes, & Raimirus Roy d'Aragon, le Prince de ſon temps le plus brave & le plus accomply ; de même le Roy Arturus, Alexandre le Grand, Clovis Roy de France auſſi ſaint dans ſa vie, que puiſſant par ſes Armes, & Conſtantin Roy des Romains.

On a vû dans des ſiecles moins éloignez des Bâtards faire honte aux legitimes, tant par l'eſprit, que par le cœur qu'ils avoient. Pourra-t'on nier, que Robert Septiéme ne fuſſe d'un eſprit relevé, d'un jugement meur, d'un diſcours net & coulant, & d'une gravité admirable ? Le Duc Borſo ne ſe montra-t'il pas la clemence même ? Nous n'en voyons point à preſent qui l'égale, & en douceur & en liberalité. Ah plût à Dieu, pour le parfait rétabliſſement de l'Italie, ou à tout le moins pour ſon ornement, que qui ſuccederoit à l'Eſtat ſuccedaſſe auſſi toûjours aux liberalitez du Duc Borſo, afin que la gloire des Italiens ne vint jamais a eſtre ternie ! Que diray-je de Jean Sforza Seigneur de Peſaro, ne fut-il pas doué d'une douceur extréme, & d'une humanité nompareille ? Alexandre Duc de Florence

Florence (que ses ennemis en ayent pensé ce qu'ils ayent voulu) eut-il jamais quelqu'un qui allast sur ses brisées au regard de la vivacité de son esprit, de la beauté de son discours, de la force de sa memoire, & d'autres dons naturels, que la benignité des Cieux accordast à cette belle ame? Peut-on dire sans envie, qu'Alexandre Vitellus ne fût pas l'idée des plus braves, ni animé d'un cœur qui avoit plus du lion que de l'homme?

Combien avons-nous vû de gens sçavans naître d'embrassemens cachez, & de couches secretes? Pierre Lombard Grand Maître des Sentences, avec deux de ses Freres, ornez comme luy de pareille doctrine & d'égale pieté; un Jason Italien consommé dans le Droit & Civil & Canon; un Erasme Roterdamus nommé par Antonomasie en Almagne, en Brabant, & en Angleterre le Réveil-matin des Sciences, pour avoir racommodé & perfectionné une infinité d'Auteurs, qui estoyent les uns tronquez, & les autres corrompus; un Christophe Longolius de Malines, qui outre la profonde connoissance qu'il avoit des Loix Imperiales, fut aussi un autre Ciceron; Celius Calcagninus l'ornement & l'honneur de Ferrare, tant pour la pureté de ses mœurs, que pour la grande intelligence qu'il possedoit en toutes sortes de disciplines; & quantité d'autres Bâtards qui avoyent plus d'esprit qu'ils n'estoyent gros. Je pourois encore raconter plusieurs saintes & vertueuses femmes, qui naquirent aussi sans la permission du Curé: mais l'Histoire n'en parle que trop.

Quiconque vit avec innocence & avec honneur, n'ayant veritablement pour but que la vertu, on ne peut jamais dire, qu'il est mal-nay; puisque celuy qui l'engendra sans son consentement, ne luy pût imprimer dans l'ame les vilaines taches de son incontinence: & ainsi chaque Bâtard peut en vivant bien ensevelir le nom de ses sales parens. Qu'est celuy de tant soit peu de jugement qui n'aimeroit pas mieux estre honnête fils d'un impudique pere, que d'estre estimé en naissant d'un honnête pere, pour fils deshonnête & vicieux? Ce qu'on voit arriver le plus souvent.

Le Bâtard n'a rien commis contre la sainteté des Loix, il n'a aucune faute: mais bien ceux dont il est descendu, qui par un transport de luxure contrevinrent au commandement de Dieu. Outre cela, naître Bâtard, ou en quelque autre façon

contraire à la grandeur du monde, nous donne souvent occasion de nous humilier, & d'estre doux & affables. Il ne faut pas aprés estre si faché d'estre nay bâtard ; puisqu'à Jesus Christ, qui est la pureté & la perfection même, il n'a aucunement déplû qu'on parlasse des Concubines dans sa sainte generation, comme nous voyons en S. Mathieu Secretaire fidele de sa Divine Majesté.

SECTION II.

La Femme est bien plus excellente que l'homme.

PLusieurs s'imaginent, que les femmes ne peuvent non seulement surpasser en dignité & en excellence les hommes, mais qu'elles ne peuvent même les égaler ; ce qui est faux, pour ne pas considerer de point en point la grandeur & la preéminence, que Dieu au commencement du monde leur donna, en les formant dans le Paradis terrestre (le lieu le plus plaisant & le plus delicieux de toute la nature) d'une chair pure & bien complexionnée, & non pas de vilaine bouë comme l'homme, auquel il ne donna pas aussi tant de beauté qu'à la femme, dont le visage delicat, & toûjours sans poil, nous montre (estant ainsi uniforme) qu'elle est le seul ouvrage de Dieu, l'origine & la source de toutes ses beautez ; son joly corps divinement proportionné, & bien mieux que celuy de l'homme, selon le sentiment universel des plus experimentez Maîtres de la Prospective, nous donne encore assurance certaine des celestes Compas.

La femme n'a point de barbe, & il n'y a rien de plus horrible ; car c'est une marque, selon Tucidide, de rusticité & deméseance : on en porte pour témoigner les déplaisirs de l'ame, comme firent Jule Cesar, Octavian, & Caton ; ou pour couvrir les defauts du visage, comme Adrian ; ou pour ne point se fier aux Barbiers, comme l'Empereur Commode & Alexandre Fereus. La barbe fut defenduë de grands Capitaines,

taines, comme d'Alexandre aux Macedoniens, & accordée aux Criminels, pour adoucir la ſeverité des Juges. Les Enſorceleurs, les Negromans, & les Magiciens portoyent autrefois la barbe pour enſeigne de leur vertu.

Mais la femme n'a point de barbe ; c'eſt l'objet le plus beau & le plus aimable qu'on puiſſe voir au monde ; c'eſt le plus grand & le plus precieux don que Dieu ait fait à nôtre humanité, d'autant que par ſon moyen nôtre eſprit s'éleve à la contemplation, & la contemplation porte le deſir à la connoiſſance des choſes divines. On peut donc dire avec raiſon, que la femme ne nous a eſté accordée, que pour gage des delices du Ciel. C'eſt pour cela peut-eſtre qu'autrefois les Payens ayans perdu leurs femmes eſtoyent privez du Sacerdoce, pour montrer que la perfection du ſexe donnoit du merite aux Sacrifices. Ne voit-on pas que l'homme pour la femme s'oublie, ou plutôt devient ennemi de ſoy-même. S'il jette les yeux ſur quelque agreable objet, les membres luy commencent à trembler, & prend en un même inſtant la qualité & de feu & de glace, & ſe retrouve (comme ceux qui ſans y penſer voyent quelque choſe divine) étonné & émû d'une fureur celeſte. Enfin quand ſes eſprits reviennent, & qu'il retourne en luy-même, il revere la femme en penſée, il s'y encline de tout ſon eſprit, & y reconnoiſſant tout ce qui eſt deu à une Divinité, il s'offre en ſacrifice ſur l'Autel de ſon cœur. Il ſemble qu'en loüant les femmes, qu'on obeït plutôt aux loix de la civilité, qu'à celles de la conſcience : mais cela n'eſt pourtant pas, comme je l'ay montré, & comme je le montreray davantage, puiſque ſans affectation, ou paradoxe, on les peut comparer au Soleil qui nous donne la vie, & qui nous échauſe, qui nous nourrit quelquefois, & quelquefois nous conſume : car ordinairement une belle femme fait les mêmes effets dans un cœur. Le Soleil ne brûle point en luy-même, encore bien qu'il ait ſes rayons ardens, & ainſi la femme embraſe bien ſouvent le cœur des hommes ſans ſe ſentir brûler.

Laiſſons là le corps, & paſſons aux qualitez de l'eſprit. A-t'on jamais vû (ſi nous en croyons aux Hiſtoires) plus de courage qu'en ont les femmes ? Combien de Victoires ont-elles remportées ? Et combien de fois ont-elles ſoûtenu des Corps d'Armée prêts à eſtre détruits, ou tout au moins à pren-

drè la fuite pour la lâcheté des hommes ? Qui fut jamais le Capitaine (je parle de quelque Nation que ce soit) qui pût égaler le courage & le sage conseil de la vaillante Camille, ou l'incomparable force de la constante Pantesilée ? Quelle diligence, & quelle incroyable vitesse pourra estre semblable à celle de Semiramis ? Vist-on dans quelque siecle une vertu qui ressemblast à celle de Zenobie, de Valasce, & d'autres femmes de cet âge si florissant ? Qui les surpassera, ou pour mieux dire, qui est qui ne leur soit inferieur, & dans la foy, & dans la constance ?

Ouy sans doute la femme est bien plus fidele à l'homme, que l'homme ne l'est à la femme ; d'autant qu'elle a plus de recompence de la fidelité, & plus de peine de l'infidelité que luy. Si l'homme est fidele à la femme on le tient pour un sot, comme s'il n'avoit pas l'esprit de faire de nouveaux amours. S'il est infidele il n'y a point de châtiment assez grand pour le punir. Au contraire une femme fidele est admirée & loüée de tout le monde ; & un infidele s'acquert le blâme & le reproche d'un chacun : car que peut rester de bon à une femme qui a perdu son honneur ? Et ainsi par necessité elle est plus fidele que l'homme qui n'a aucune obligation.

Il est bien plus difficile de vaincre la foy d'une femme que celle d'une homme. Si une femme se prostitue à un homme, il cede & se tient pour vaincu ; mais au contraire on ne peut surmonter la femme que par prieres, que par caresses, que par feintes, & que par presens ; elle aime beaucoup plus que l'homme, & par consequent elle luy sera bien plus fidele : & d'autant plus que l'homme n'aime d'ordinaire la femme que pour pouvoir arriver à sa fin, où estant une fois parvenu, il s'en repent, ou il en est saoult : car un Amant, pour obtenir ce qu'il souhaite, sans prendre garde que Dieu le voit & l'entend, il fait mille sermens & mille promesses ; mais autant en emporte le vent.

Il faut bien que la femme soit plus fidele que l'homme, puisqu'elle est meilleure, selon le sentiment de Platon, & plus propre à beaucoup de choses. Passons-en aux exemples. Qui est l'homme qui a voulu mourir pour ne point perdre la foy à sa femme ? Même les faiseurs de Romans en rougissent, voulans en feindre quelques-uns, lorsque des Lucreses, des Dignes, des

des Antonines, & une infinité d'autres, ont plutôt voulu perdre la vie, que de rompre la foy à leur mary : c'est pourquoy les Anciens nous dépeinnoyent la fidelité sous le nom d'une femme, pour nous montrer qu'elles peuvent seules estre fideles, & vouloyent, selon ce qu'en écrit Alexandre d'Alexandre, que dans leurs Sacrifices les Victimes les plus parfaites fussent des femelles.

Qu'on lise l'Histoire en quelque langue qu'on voudra, ou qu'on l'observe avec toute l'attention possible, on ne verra jamais de plus illustres exemples de vertu, que ceux qu'en tout temps donnerent les femmes. Combien de fois poussées & de la foy & de l'amour extréme qu'elles avoyent pour quelqu'un, allerent-elles à l'Armée sans se soucier de mille dangers où l'on est? En exil avec tant de maux, contraintes de changer bien souvent de nom & d'habit, en faisans mentir leur sexe, pour aimer plus leur mary qu'elles-mêmes, & pour montrer qu'elles les honorent plus qu'aucune chose du monde?

Je n'ay jamais trouvé aucun homme, encore que je les converse tous les jours, qui les puisse égaler en Religion, en douceur, & en humanité. On en a rencontré plusieurs, qui pour maintenir des Hôpitaux, pour aider aux Religieux, pour bâtir des Temples, des Chapelles, & des Autels, & pour racheter des esclaves, ont dissipé d'un courage resolu de tres-grandes richesses ; de maniere que je ne crois pas, qu'un homme, encore que fort genereux, auroit pû faire la moitié de ce qu'ont fait les femmes, qui n'estoyent pas ni des plus fameuses, ni des plus illustres : elles eurent toûjours envie de faire de grandes dépences ; c'est-pourquoy les Histoires Payennes font mention d'une genereuse femme qui receut toute l'Armée Romaine avec un excés merveilleux de liberalité : elle montra enfin avoir bien du cœur, & autant d'amour pour le peuple Romain, que de jugement & de reconnoissance. Ne vist-on pas encore un grand courage dans la belle Frine, qui s'offrit à rebâtir les murailles immenses de Thebe, pourveu que les Thebains permissent que son nom y fût entaillé? La dépence en estoit infinie, estant Thebe une si grande Ville, que cent portes à peine luy suffisoyent. Je ne parleray point des autres, dont un chacun, à moins que d'estre tout à fait ignorant, en a assez de connoissance.

On fait aprés beaucoup de mention dans les Histoires Sacrées d'une Thabite, qui pour secourir les povres vefves, les orphelins, & les pupilles, à peine se laissoit-elle de quoy pouvoir couvrir son corps. O charité immense d'une femme! O charité innouïe d'aucun homme! Elle merite d'estre loüée de toutes les langues les plus disertes. Les hommes ne peuvent pas veritablement s'égaler aux femmes, ni au regard des vertus morales, ni au regard des naturelles. Que les médisans en disent tout ce qu'ils voudront, qu'ils en murmurent, & qu'ils aillent en parler par tout, s'ils veulent penetrer le vray plus qu'ils ne font, ils trouveront que l'avarice fait devenir les hommes traîtres, voleurs, usuriers, & déloyals, & que sans aucune honte, elle les fait manquer de foy & de parole.

Que pourront les ennemis des femmes (ne voulans point s'éloigner de la verité) leur opposer? Diront-ils peut-estre, que pour de l'argent (qui est une chose si basse) elles vendent leur honneur qui leur deveroit estre bien plus precieux que la vie? Ah prenons garde que la cause de cecy ne soit plutôt la douceur de leur sang, & l'ingenuité de cœur, qui les fait rendre aux prieres des Amans; ou plutôt leur importunité insupportable, leurs tromperies, leurs ruses, leurs caresses, leurs menaces, & les ambuches qu'ils cherchent de leur dresser tous les jours sans en avoir aucun remors de conscience.

Depuis que je me connois, je n'ay jamais entendu parler qu'une femme se soit volontairement laissée aller à un homme, j'y ay toûjours vû preceder une longue servitude, des larmes feintes le plus souvent, des soûpirs entre-coupez, & mille autres stratagemes. La force seule en est cause aussi quelquefois, aidée par la trahison que font les serviteurs & les servantes à leurs maitresses pour recompence de les avoir si bien traittez: car on en a vû qu'estans devenus amoureux de quelque fille, & n'en pouvant venir à bout, ni par des soûmissions & des prieres continuelles, ni par des offres fort avantageuses, en ont enfin joüy à leur grand regret par le moyen d'un méchant serviteur, ou d'une infame servante, qui a donné lieu de l'attraper seule dans sa chamber. N'est-ce pas là un assasinat qui merite d'estre puny jusqu'à la septiéme generation?

Qui ne peut croire, que la femme soit plus excellente que l'homme, peut rejetter cette folle opinion, en s'attachant à

Aristote,

Ariſtote, le plus ſage de tous les hommes, qui le ſoûtient, en diſant, Que ceux qui ont la chair molle ont bien plus d'eſpirit. Or eſt-il qu'on ne peut douter, que la femme ordinairement ne ſoit plus molle & plus delicate que l'homme, & par conſequent elle aura beaucoup plus d'eſprit; qu'elle a toûjours outre cela fait eminemment paroître dans de belles & agreables inventions: on a qu'à lire le catalogue de l'invention des choſes, & de celles qui les ont inventées, pour y voir des chefs-d'œuvres d'eſprit.

Les femmes, quand elles veulent, ſont encore plus propres à l'étude des belles Lettres; mais il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'une femme nommée Carmente les retrouva. Sachant donc cela, il faut eſtre moins ſurpris, ſi Leontie écrivit contre Theophraſte, & ſi en l'accablant de honte, elle ſe le rendit vaincu. Saphie qu'inventa le Vers Saphyque diſputa la Poëſie aux plus grands Poëtes de ſon temps, & les confondit entierement, comme fit auſſi la belle Corinne, pour immortalizer ſon nom.

Et à preſent ne voyons-nous pas des femmes ſe rendre recommandables par le ſang & par la vertu? Les Academies n'en ſont-elles pas remplies, & principalement à Paris, où l'on voit des chefs-d'œuvres de nature? Des petites Demoiſelles, dis-je, à l'âge de quinze ans diſcourir pertinemment de tout, & s'acquerir en Proſe & en Vers l'approbation d'un chacun? N'en voyons-nous pas d'autres qui ſont l'idée même de la liberalité, de la diſcretion, & de la complaiſance? Les Poëtes aſſurement ne nous ont feint les Sirenes chanter en de certaines Mers, que pour nous donner à entendre, qu'il y avoit là plus de belles & plus de ſpirituelles femmes, qu'en aucun autre lieu. Celuy qui ne les aime, & qui ne les reſpecte point, ne connoit pas ce qui eſt digne ſeulement d'eſtre aimé & reſpecté. On en donne cent mille, qui ſans eſtre connuës, donnent pourtant une indice aſſuré de leur naiſſance, en ſe piquans plutôt de manieres obligeantes & agreables, que d'un eſprit hautain & relevé; les vertus morales ſemblent leur eſtre naturelles, & leur prudence plus qu'humaine, ayans des façons d'Anges, & des deſirs de Saints.

Toutes les fois que je lis l'Ecriture Sainte je reconnois les privileges que Dieu leur donna; je voy que Dieu commanda à

Abraham

Abraham d'obeïr à sa femme Sara en tout ce qu'elle luy diroit; qu'il voulut auparavant reveler sa sainte Resurrection aux femmes, comme plus fideles & plus passionnées d'amour; plus fideles, dis-je, l'ayant cruë avec plus de constance que les Apôtres mêmes; & bien plus amantes, puisque Magdalaine transportée d'amour, ou pour mieux dire, Sage Folle de son Sauveur, le cherchoit en luy parlant. C'est-pourquoy il luy semblast juste, qu'elles fussent les premieres à en estre consolées. Les Histoires sacrées nous enseignent, que quand Dieu commanda à Noé d'entrer dans l'Arche avec sa femme, que de se resouvenir de sa femme, contenoit un grand mystere. Voulant S. Paul dans son Epître aux Hebreux faire cas de la foy, n'a recours qu'à l'exemple de Rahab povre femme.

Mercure Trismegistus connoissant bien la vertu & la perfection des femmes, nous laissa écrit dans ses Divins Volumes, qu'on doit entierement fuïr les hommes qui sont sans femmes; parce que, dit-il, toute perfection & toute bonté en derive comme d'une pure & abondante source: mais en effet, que sont-ce les maisons sans femmes, sinon des Hôpitaux & des étables? Où voit-on mieux la pureté & la netteté, que dans ce glorieux sexe? Tout ce qui est de beau, de joly, & de bonne grace n'y reluit-il pas?

C'est une chose étonnante de dire, que generalement tous les hommes sont d'accord en cecy, que les femmes ont peu de cœur, & qu'elles sont par consequent fort avares. Il faut m'étendre icy une autre fois. Dites-moy, je vous prie, méchantes langues; les Anciens ne les appelloyent-ils pas Matrones, ou Madones, pour estre si prontes à donner? Je n'ay veritablement point tant de cheveux à ma tête, que j'ay connu de femmes faire de tres-beaux presens sans aucune pensée de recompence, sans intention d'en acquerir de la gloire, ou de la loüange: car elle ne les faisoyent pas devant tout le monde, comme aujourduy les ambitieux, ni attendoyent qu'on leur demandast; mais au contraire de bonne grace, & sans contrainte prévenoyent le besoin des gens; elles ne reprochoyent jamais leurs bienfaits, ni les publioyent aux autres pour en tirer une loüange publique, estans venus aux oreilles d'un chacun. Si les femmes sont donc telles, dira-t'on qu'on donna sans raison le nom de femelles aux vertus, & non pas de males?

Je pourrois apporter mille autres témoignages pour prouver l'excellence des femmes, mais je r'envoye à l'Histoire, où leur grandeur se voit établie ; ce qu'ont toûjours confessé (si nous en voulons sans animosité, & sincerement juger) tous les plus excellens hommes, s'en rendans de tout leur cœur esclaves, & les ayans quasi adorées, comme s'ils eussent vû en elles quelque Divinité. Aimons-les donc, & nous mocquons de ses langues venimeuses, qui n'ont autre plaisir qu'à les infamer, & à les déchirer, en nous declarans leurs sujets.

SECTION III.

Ciceron ignora non seulement la Philosophie, mais la Rhetorique, la Cosmographie, & l'Histoire.

LE monde s'est bien trompé, en estimant Ciceron sçavant & eloquent ; puisqu'il y a déja long-temps qu'on assuroit ne sçavoir rien de Philosophie, & S. Augustin en partie fut cause d'une telle reputation, le nommant souvent *Philosophastre*, & jamais Philosophe, encore bien que luy-même par vanterie & vaine gloire assure temerairement, que tous ses Livres, & principalement ses Oraisons en soyent remplies : mais qu'on les voye, & qu'on les examine avec diligence, & aprés qu'on me dise combien il y a dedans de Philosophie ?

Il repren premierement Panetius d'avoir laissé la comparaison de deux choses honnêtes & utiles ensemble, croyant estre une grande faute, qu'un si fameux & excellent Philosophe dans la division des Offices, laissasse là deux Membres ; mais il est certain, qu'il est bien plus digne de blâme, n'ayant point consideré, qu'il estoit impossible qu'il fisse une telle comparaison, les Offices n'estans jamais sans quelque action, laquelle necessairement a toûjours & son lieu & son temps.

Si nous prenons bien garde, nous trouverons que les choses qui nous paroissent semblables, & ensemble utiles, ou honnêtes, deviennent contraires, & l'une des deux se change en deshonnête

deshonnête, ou dommageable. J'en donneray l'exemple pour montrer son ignorance, & pour me faire mieux entendre. Si estans renfermez dans une chambre, & discourans de la plus grande civilité que doit avoir un Gentilhomme d'honneur; ou si en devisant de la Reforme Ecclesiastique, il vint vistement quelqu'un fraper à la porte, nous donnant nouvelle que les ennemis sont déja arrivez sur les Ramparts, ou que le feu est aux plus prochaines maisons; & cependant si ne laissions point de deviser pour donner secours au besoin, & pour reparer le danger, ne pecherions-nous pas beaucoup? L'un de ces offices-là ne deviendroit-il pas entierement vicieux? Ouy veritablement.

Disons davantage. Il met quatre Vertus, à sçavoir, la Prudence, la Justice, la Force, & la Temperance, ne se resouvenant point l'étourdy d'avoir écrit, que celuy-là faisoit mal, qui laissoit quelque chose dans les divisions. Car nous voyons que tous les meilleurs Philosophes poussez de la necessité en ont mis onze; je ne les nommeray point une à une, un chacun les pouvant voir dans Aristote, & premierement dans Crisippus, dans Dicearcus, dans Senocrate, dans Theophraste, & dans beaucoup d'autres de quelle secte on voudra.

Passons outre. Dans le quatriéme Livre de ses Disputations Tusculanes il repren avec aucun orgueil insupportable les sçavans Peripateticiens, parce qu'ils enseignerent la mediocrité des passions, qui nous est donnée si utilement, & sans laquelle les hommes ne peuvent posseder aucune vertu. Le povre ignorant ne s'apperceut point, que qui ôte la mediocrité des passions, ôte en même temps la vertu; il ne reste personne pour soulager sa patrie, l'amour des enfans se pert, on aime plus ses amis, & plusieurs autres choses honnêtes se laissent là.

Je ne pourrois en verité pas dire combien je retrouve de fautes en lisant Ciceron: c'est-pourquoy je m'y amusse fort peu pour ne point perdre de temps. Il me semble pourtant étrange de voir dans un Auteur si fameux une telle negligence digne d'estre châtiée, non pas de simples reproches, mais à coups de verges. Qu'il ait esté, comme je vous dis, negligent dans ses Ecrits, qu'on ne me croye point, mais qu'on croye à luy-même, lequel en se voyant & corrigé & averty par de ses sçavans Amis, ou confessoit l'erreur où il estoit tombé, en rejettant

jettant la faute sur son peu de memoire, ou bien s'excusoit en rapportant quelqu'un qui avoit manqué comme luy ; ce qu'on voit en plusieurs lieux de ses Ouvrages, lesquels, pour confirmation de la verité, il me suffira à present d'en reciter un ou deux, & avertir ainsi le Lecteur prudent à en observer quasi une infinité répanduë par tous ses Ouvrages.

Je dis donc, qu'il n'y a point aujourduy d'homme au monde qui ait tant soit peu de connoissance des choses passées, qui ne sçache, que les anciens Juristes, voulans se tenir en quelque reputation, avoyent ordonné certaines façons de plaider, & certains jours ausquels on pouvoit seulement comparoître devant les Juges, & cecy estant écrit dans des Livres qu'ils appelloyent *Fastes*, un certain homme du commun estant fait leur Secretaire, déroba ces Fastes-là, & les publia au peuple qui en agréa tant le don, qu'encore bien qu'il fusse d'une condition fort basse, il ne laissa pas de le faire Surintendant des Edifices publics. On ne scait pas bien son nom, on crût autrefois qu'il s'appelloit Flavius, & l'Auteur de l'Origine des Loix le croit ainsi ; mais les scavans scavoyent bien que ce ne fut pas Flavius ; toutefois Ciceron ayant une oraison contre Sulpitius, nomma Flavius Auteur du don que j'ay dit : mais aprés en estant repris par Pomponius Athenien fort expert dans les Antiquitez Romaines, s'en excusa, disant ainsi : *De Flavius & des Fastes en estant autrement, l'erreur pourtant en est commune ; vous en doutastes certainement avec raison, & pour nous nous suivons l'opinion quasi publique, comme sont plusieurs autres choses chez les Grecs.* Et il poursuit en racontant ainsi : *Qu'est qui n'a point dit, qu'Eupole Auteur de Comedie navigeant en Sicile, ne fût jetté dans la Mer par Alcibiade, ce qu'Erastotene repren, montrant qu'il a écrit des Comedies aprés quelque temps, & pour cela qu'on ne se mocqua point de Durius Samius, homme diligent en l'Histoire, ayant erré avec tant d'autres ? Qu'est qui n'a pas* (dit-il) *encore écrit que Zaleucus fût Legislateur des Locresiens ? Et pour cela Theophraste n'en est pas moins estimé, Timeus l'en ayant repris.* Ce sont-là les excuses que fait Ciceron pour defendre sa vilaine negligence : mais combien auroit-il mieux fait de prendre un peu plus de peine pour ne point commettre de semblables fautes : car que sert à s'arrêter tant à raconter celles des autres, pour s'excuser soymême ?

Ciceron

Ciceron fut aussi negligent en la Cosmographie, qu'en tout autre chose; il avoit écrit, que toutes les Villes de la Morée estoyent maritimes, dequoy estant repris par Atticus, s'excuse en disant: *Je donnay foy aux Cartes de Dicearcus, homme approuvé selon vôtre jugement.* Je prie, que qui lira le present Paradoxe, prenne garde non seulement à la negligence de la bête, mais encore à son ignorance; puisque se defendant pour avoir crû à Dicearcus, il recite les paroles qui le pousserent à croire une si grande folie, comme se seroit de dire, qu'en toute la Morée, pays tres-vaste, il n'y eut point de Ville que proche de la Mer, y estant une infinité d'autres lieux. Il fait encore une plus grande faute, disant, qu'encore bien qu'il sceusse que Tene, Alisene, & Tritie fussent des Villes dans la terre, qu'il avoit neantmoins crû, qu'elles fussent de nouveau bâties, d'autant qu'Omere n'en fait aucune mention dans son recit des Vaisseaux, comme si les Vaisseaux se faisoyent pour l'usage des Villes qui sont loin dans la terre, ou qu'Omere eusse ôté la charge d'en écrire d'autre chose, que des Vaisseaux envoyez en Mer par les habitans de la Grece: & faisant erreur sur erreur, dit que la Grammaire l'a trompé, en faisant de certaines sortes de derivations, que je laisse voir à ceux qui ne sont point si las de sa lecture que j'en suis.

Ce que je reciteray à present ne pouvant en aucune maniere l'excuser, le confesse luy-même, mais non pas sans honte ni sans blâme: car écrivant à Atticus, il dit ainsi: *Brutus m'a rapporté au nom de Ligarius, que si dans son oraison il est appellé Corfidius, que c'est une faute; mais comme dit le commun proverbe, ce n'est pourtant qu'une faute de memoire: je croyois que Corfidius estoit proche parent de Ligarius, mais je vois enfin qu'il mourut devant: c'est pourquoy je donneray commission à Farnace, à Salvius, & à Anteus, que ce nom-là soit effacé de tous les Livres.* Le bon homme ne pouvant icy se couvrir, confesse son manquement, en attribuant la faute à son peu de memoire, & est vilainement obligé de faire effacer ce qu'il a impudemment écrit. Si l'impression eut esté de ce temps-là, il auroit certainement fallu faire autre chose, que de corriger aprés le fait.

On doit considerer icy combien Ciceron estoit presumptueux, osant écrire pour vray ce qui ne sçavoit point, & ne se souciant pas de faire revoir ce qu'il écrivoit, mais plutôt le vouloit

vouloit avoir à corriger aprés eſtre divulgué, que de s'humilier à demander le jugement d'une perſonne ſcavante de ſon temps. Je ne peux ſcavoir comme il ſoit venu auprés de nous en opinion d'homme ſi ſcavant; puiſqu'en ſon temps on l'eſtimoit ſi peu, & même apres ſa mort il reſta aſſez ſans aucune reputation; & nous autres l'admirons tant en l'appellans *le Pere de l'Eloquence*, *le Maître de ceux qui ſcavent écrire & parler mieux que les autres*, *l'Inventeur de la Rhetorique*, & tant d'autres tîtres que nous luy donnons.

Que nos Anciens plus ſubtils à entendre, & plus ſages que nous à juger des choſes, ne l'eſtimaſſent pas beaucoup, regardons ce qu'en dit Meſſalle, Corvinus, & ce qu'en jugerent Brutus & Calvus. Voyons le jugement qu'en fit aprés Corneille Tacite, le comparant à de petits Rhetoriciens de peu de renom, & le jugeant encore beaucoup inferieur à ceux-là. Tous les hommes d'eſprit en quel ſiecle que ce fuſſe, ont toûjours dit, qu'il ne valoit rien pour un Orateur, & ſa Rhetorique nous en peut donner témoignage, eſtant la choſe du monde la plus froide, & auſſi ſes Oraiſons, où il eſt plus long qu'il ne deveroit, particulierement aux periodes: rarement il s'éleve ou s'échauſe, ſon Oraiſon n'eſt pas bien reſerrée, il eſt ſuperflus le plus ſouvent, il n'argumente pas avec vivacité, il ne range pas comme il faut ſes argumens, & on le voit toûjours oiſif & vain, courant cy & là hors de propos.

Au regard des mœurs Ciceron fut ſcandaleux, luxurieux, cruel, avare, hautain, & rebelle, comme on luy reprocha hardiment & pluſieurs fois. C'eſt-pourquoy le monde ne doit pas eſtre ſi precipité à aimer & à eſtimer cet ignorant-là, qui pour nous donner de luy quelque belle idée, a fait croire d'avoir entendu Sulpitius en Aſtrologie, Sextus Pompeius en Geometrie, & beaucoup d'autres Precepteurs en Dialectique & en Droit; puiſqu'il ſe vante de devenir tres-parfait Juriſte en trois jours: mais vous ayant montré, qu'il fut ignorant en Philoſophie, peu ſcavant en Rhetorique, nullement expert en Coſmographie, & de plus negligent, & de peu de memoire, je veux auſſi vous montrer, qu'il ſcavoit l'Hiſtoire fort mal.

J'ay des raiſons ſuffiſantes pour pouvoir aſſurer cecy, parce qu'il ne s'apperçoit point le bon homme, que dans ſes Livres intitulez, *De l'Amitié & de la Vieilleſſe*, il tranſporte les âges,

&

& fait eſtre en un même temps celuy qui vêcut en un autre. Il introduit Lelius & Scipion à parler avec Caton des incommoditez facheuſes qu'apporte avec ſoy la vieilleſſe. Or je demande s'il entend de Scipion le Jeune, comment Caton peut-il diſputer de la vieilleſſe, puiſqu'à la mort de Scipion il n'eſtoit point encore trop vieux? S'il entend parler du ſecond Scipion Nepveu du premier, & fils de Paul Emilius, comment cela ſe peut-il faire, qu'il raiſonne avec Lelius le Jeune, puiſque Lelius fut du temps du premier Scipion, & conjoint avec luy par un tel lien d'amitié, qu'il voulut, pour donner exemple de veritable & ſincere amitié, l'introduire à parler enſemble dans ſon Livre intitulé, *De l'Amitié?* De ſorte qu'il faut qu'il ſoit forcé malgré luy, ou de forger deux Lelius (ce qui ne ſe rencontre auprés d'aucun Hiſtorien) ou de commettre un deſordre, en faiſant parler Caton comme vieux, eſtant quaſi tout jeune. Il devoit plutôt prendre garde à ces expreſſes contradictions-cy, que de ſe mocquer d'Ariſtonchius, qui avoit introduit Titon à parler *du méchant âge*, nommant ainſi l'âge caduc & abatu.

Sans doute Ariſtonchius, encore bien qu'il ſe ſoit tourné aux Fables des Poëtes, n'a introduit tout au moins perſonne d'un âge & meur & formé, ainſi que l'exigeoit la matiere propoſée. Il repren facilement les autres, ne s'appercevant pas ce malaviſé, combien il eſt plus digne d'eſtre repris luy-même! mais je n'entend point que cecy ſoit ſuffiſant pour le publier ignorant de l'Hiſtoire, je le veux encore montrer plus clairement.

Il écrit dans ſes Paradoxes, que les deux Scipions furent les deux boucliers de la guerre Punique. O tête folle, & remplie de vif-argent! comment peus-tu aſſurer cecy ſans faire aucune reflection, eſtans morts en Eſpagne, & ayans toûjours combatu pour ſes Conquêtes, & pour ſa defence? Je ne ſcay en verité à quoy tu penſois pour lors: ne ſcavois-tu pas que le premier fait d'armes qu'Africanus eut aprés leur mort, fut en Eſpagne? Ce qui l'encouragea, & luy traça le chemin de combattre devant Carthage contre Annibal. As-tu, étourdy que tu es, appris de Pomponius Atticus de confondre ainſi le temps avec les hommes?

De même au premier Livre de l'Orateur, il met pour Juriſte & Joüeur de balles P. Mutius au lieu de Q. Mutius Augur.

Il dit que Corruncanus fut au temps de Pirrhus Roy des Epiriens, ayant vêcu aprés Fabius & Nasisca, selon ce qu'en écrit Pomponius Juriste. Mais c'est estre ennemi de moy-même, que de vouloir me tourmenter à raconter toutes ses fautes, qui surpassent les Histoires qu'il raconte, & particulierement dans son Livre appellé *Brutus*, où tout remply de confiance, il renverse les temps dessensus dessous, trouble les âges des hommes, & en change souvent un pour un autre, comme il fit, quand il mit pour le premier des Patrices Papirius Mugilanus, y en ayant eu beaucoup d'autres avant luy, entre lesquels fut Mamius Papirius, lequel, selon Denis Halicarnasseus, fut Roy & Prêtre tout ensemble, & recueillit toutes les Loix Royales, qui avoyent esté depuis le premier temps des Consuls.

SECTION IV.

Il vaut mieux n'avoir point de Valets, que d'en avoir.

LE proverbe ne peut mentir, qu'on a autant d'ennemis qu'il y a de Valets dans la maison. Les hommes accompagnez de beaucoup de serviteurs sont donc assiegez d'ennemis: ce n'est pas sans raison que nous les appellons ennemis, parce que ce sont ceux-là veritablement qui revelent aux autres les secrets de leurs Maîtres, qui volent les maisons, qui souillent la pudicité domestique, sinon d'une autre maniere, tout au moins par leur maquerelage; je sçay ce que je dis, mais je ne veux point m'étendre là-dessus, car j'aurois tant de choses à dire, que j'aurois plus de difficulté à en sortir, qu'à y entrer. Ce qui est de pire, c'est qu'il faut pour le surplus de tant de dommages les nourrir à crever, les bien vêtir, decider vistement leurs quereles, terminer aussi-tôt leurs differens, & de Maîtres devenir souvent Juges & Advocats.

Je ne diray pas, que plusieurs pour un seul petit dédain, ou poussez quelque fois d'une chetive recompence, ont tué leur

Maître. L'an 1550. l'Evêque de Cesene en Italie raconta à un de ses Amis, qu'il vist quand il demeuroit à Rome tuer tout au moins quinze Maîtres de leurs Valets, seulement pour les voler. Les Valets apportent toûjours plus de dommage que de profit. Autrefois une rebellion d'Esclaves causa aux Romains une grande calamité. Nous lisons que Cinna fit publier par un Trompette, que tout serviteur qui se seroit refugié chez luy, seroit entierement libre; ce qu'estant fait, & ayant oublié les benefices receus, se mit à faire des courses sur les maisons des Seigneurs, en les dérobans, en les deshonorans, & en devenans extrémement cruels envers eux, ni voulans cesser pour tant d'avertissemens de commettre de si horribles forfaits; & ainsi par Commandement du même Cinna, ils furent tous tuez des forçats.

Croyons-nous, que Platon écrivit sans raison, qu'un esprit servile n'avoit en soy ni integrité, ni sincerité? Et qu'on ne luy devoit aucunement croire, ayant esté par Jupiter privé de la moitié du cerveau. Je trouve que pour appaiser la rage des Valets, que les habitans de Chio furent les premiers de tous, qui instituerent la coûtume d'avoir des Valets mercenaires, pensant peut-estre par là en avoir meilleur marché.

Nous sommes tout à fait miserables; car ne pouvans estre sans serviteurs, nous sommes reduits à une telle extremité, que nous sommes obligez de donner congé au Valet, s'il nous le demande, & nous ne luy pouvons nier: mais si nous luy donnons de nous-mêmes, il semble qu'il ait raison de se plaindre de nous par tout où il ira, outre que si nous luy donnions tout ce que nous possedons au monde, & qu'il luy manquast un soul de son propre salaire, nous n'aurions fait rien; parce qu'il a toûjours la bouche ouverte, & d'autant plus qu'on luy donne, d'autant plus sa convoitise s'augmente-t-elle, laquelle estant assouvie (s'il arrive qu'elle puisse jamais s'assouvir) il prendra aussi tôt resolution de nous laisser, sans considerer le besoin, & la necessité que nous en avons: c'est-pourquoy plusieurs Gentilshommes se privent de Valets, & n'en ont pas tant qu'ils en pourroyent avoir. On a vû des gens d'esprit les avoir en horreur, & un Italien disoit en mourant, *Dieu soit loüé, que je sors d'entre les mains de mes Valets!* On en a vû d'autres se faire Religieux, pour n'en estre point embarassez.

Il

Il faut estre assuré, que nous ne pouvons jamais estre bien servis, si le Valet ne nous sert de bon cœur ; puisque nôtre authorité, tant grande qu'elle puisse estre, n'a aucun empire sur l'esprit des gens. Mon Dieu, comme je me mocque souvent de plusieurs, qui se dépitent de se voir serviteurs ! Car il me semble, qu'il appartiendroit plutôt aux Maîtres de se plaindre ; d'autant que les serviteurs avec la liberté perdent encore la peine d'avoir de l'ennuy, & du soin ; ils ne doivent point penser à se nourrir en temps de disette, ni à se defendre de mille embaras, attachez ordinairement à la vie, estans par leur service sous la protection de Maîtres, dont ils sont aidez, defendus, & gardez comme la prunelle des yeux, encore bien que trop ignorans, ils ne connoissent pas un si profitable, & si utile malheur, s'ils veulent ainsi nommer leur condition.

Dites-moy un peu, Messieurs les Valets, ou Messieurs les delicats, n'est-il pas plus facheux d'avoir tant de pensées dans l'esprit, & tant de creve-cœur dans l'ame, que de servir des personnes qui sont d'ordinaire discretes, & raisonnables ? Ah combien plus de déplaisir deveriez-vous avoir du service que vous rendez à vôtre esprit brutal, & à vos passions dereglées ! On a vû servir plusieurs personnes de qualité, & tres-fameuses sans se plaindre de leur condition ; ce qui ne procedoit d'autre chose, que parce qu'elles avoyent le cœur bien placé, & non point l'esprit bas, ni servile. Platon fut Esclave, mais bien plus grand que son Maître qui l'acheta. Terence le fut aussi, mais il ne laissa pas d'écrire de fort utiles Tragedies, & d'un stile & si pur, & si net, que plusieurs crurent que Celius en fusse l'Auteur.

Plût à Dieu que l'office d'un juste Roy se pût accomplir comme celuy d'un bon serviteur, n'estant rien au monde de plus difficile que de regner, & de commander avec equité ! On ne rencontre donc point à present des Valets qui ayent l'esprit libre ; & ainsi c'est bien fait de se priver entierement de leur service, & de hair également tous ceux qui n'ont point cette belle liberté d'esprit, dont je crois le nombre infini, car chacun est esclave de ses passions.

Diogene eut un serviteur qu'on appelloit Manes, lequel s'en estant allé, ses Amis luy persuaderent de le reprendre ; mais Diogene s'en mocqua, en disant : *Il seroit trop vilain à Manes*

 de

de ne pouvoir vivre ſans Diogene, & trop lache à Diogene de ne pouvoir ſe paſſer de Manes. Au Theatre de la vie humaine lettre C nous apprenons, que Calvin ne fut pas ſi ſot d'envoyer chercher ſon Valet qui s'eſtoit enfuy, encore bien qu'il euſſe ſouvent coûtume (comme l'Hiſtoire raconte) de s'en divertir à la Platonicienne, quand il eſtoit las d'écrire. Un certain Moine aſſez fameux, que j'ay connu en Italie, auroit eſté injuſtement diffamé à jamais par un miſerable Valet de Sacriſtie, s'il n'eût eu de l'eſprit, & de la conduite, en badinant, & en ſe mocquant de tout ce qu'on luy diſoit: mais le petit Coquin de garçon eut de ſon côté bien du bonheur; car trois mois aprés il devoit eſtre adroitement precipité dans un puy.

Vn grand Prince d'Almagne entretenant à ſa Cour pour compoſer quelque joly ouvrage, un jeune Gentilhomme, qu'y paſſoit, il arriva que ſon Valet l'accuſa fauſſement de joüer au Coup-cu. Le povre Gentilhomme pria le Prince de commander, que les Chirugiens le viſitaſſent, à quoy ayant conſenti ſon Alteſſe, Lebel Alcibiade tourna auſſi tôt le derriere *in abſtracto*, & ſe mit au nombre des inviſibles: je ſcay la cauſe de tout cecy, ce fut l'imprudence de ſon Maître, en le laiſſant manger chez un Fripon de François qui le faiſoit mourir de faim, encore bien qu'il en eût de bon argent; les enfans veulent boire & manger, & particulierement les Almans. Un autre miſerable Abbé, qui faiſoit aſſez de dépence à ſuivre ſon Prince à l'Armée, fut accuſé par ſon Valet de la même galanterie, & auſſi tôt diſgracié de la Cour; mais l'Ambaſſadeur de France ayant genereuſement fait voir, que ce n'eſtoit qu'une pure invention de ſes ennemis, il retourna en grace plus que jamais. Je n'exprime point le nom du Prince, ni de l'Ambaſſadeur, de peur que l'Abbé ne vienne à eſtre connu; car encore bien qu'il ait eſté juſtifié, & même avec quelqu'avantage ſur ſes ennemis, cela n'empêche pourtant pas que la merde ne puë toûjours, quand on la remuë trop. Que conclurons-nous de tout cecy? Qu'il vaut mieux eſtre ſans Valets, que d'en avoir.

SECTION

SECTION V.

La Povreté vaut mieux que les Richeſſes.

DE tout temps ma penſée a eſté, qu'un chacun confeſſoit volontiers; que les Richeſſes ſe devoyent entierement preferer à la Poverté; mais m'eſtant moy-même trompé, & en voyant pluſieurs autres en doute, je ſuis forcé par l'amour que je porte à la verité d'en écrire ce que j'en penſe. Je dis donc (encore bien que chacun en doute) que les plus grands hommes ont toûjours eſté povres: reſſouvenons-nous de la vie de Valerius Publicola, de Menenius Agrippa, & du fameux Ariſtide, qui en mourans furent pour leur povreté extréme enſevelis du public; rappellons en memoire la vie d'Epaminonde Thebain, dans la maiſon duquel on retrouva ſeulement un bâton aprés tant de Victoires, & tant de dépoüilles: paſſons à Paul Emilius, à Attilius Regulus, à Cincinatus, à Curius, à Fabritius, à Caton Elius, & à Marc Manlius, qui furent tous povres.

Mais d'où vient que les grands Seigneurs ne ſoulagent guere les miſeres de ceux qui ont de la vertu? C'eſt parce qu'ils ne peuvent s'imaginer, qu'un vertueux puiſſe eſtre povre. Qui eſt ignorant eſt ſeul povre: la vertu regit & domine par tout, il n'y a rien de ſi élevé par les mains de la puiſſance, ou de la Fortune, qui n'obeïſſe à la vertu: celuy-là eſt ſuffiſamment riche, qui ne ſouhaite rien, la povreté conſiſtant, non pas dans l'indigence de l'argent, mais dans la povreté des deſirs. Qui eſt donc vertueux ne peut eſtre povre; d'autant qu'il ne ſouhaite rien, eſtant indubitable le dit de Ciceron, à ſcavoir, Que la vertu eſt contente d'elle-même. Les grands Seigneurs ne ſecourent point les vertueux, ne pouvant croire leur povreté; & avec raiſon, puiſque la povreté & la vertu ſont deux choſes incompatibles. La vertu qui ne rend tribut de ſervices qu'à elle-même, n'eſt ſujette à aucune neceſſité, elle n'a beſoin que de ſoy, parce qu'elle joüit des choſes qu'elle poſſede, & ne deſire point ce qu'elle n'a pas: nulle conquête altere trop ſon

appetit, parce que ſon deſir ne ſe porte qu'à contempler ſes propres beautez.

Si on me demande pourquoy la vertu n'a beſoin de rien? On peut répondre, que parce qu'elle joüit des choſes preſentes, ne ſouhaitant point ce qui eſt abſent; un rien luy eſt grand, parce qu'il luy ſuffit; & ainſi les grands Seigneurs ne ſecourent pas les vertueux quand ils ſont povres, puiſque comme tels, on ne ſe les peut imaginer vertueux. J'admire leur eſprit, & avec raiſon les appelle-t-on Images de Dieu en terre, & particulierement en ne ſecourant point les vertueux; d'autant que s'ils n'eſtoyent plus povers, ils ne ſeroyent plus vertueux, la povreté eſtant l'unique maîtreſſe de toute choſe, & une Ecole, où l'eſprit des hommes s'inſtruit dans les vertus ſolides; car comme dit Plutarque, La neceſſité ſeule nous a tout enſeigné; ou la povreté eſt un College de vertu, ſelon le ſentiment d'Arceſilaus.

Abdolominus eſtant fait Roy des Sidoniens, en mépriſa auſſi tôt le Royaume, bien que delicieux & fort riche; & pour ce refus il en fut bien plus eſtimé des Sages, qu'il n'eſtoit auparavant. Il fit aſſez connoître combien de ſoucis, de tourmens, & de peines ſont cachez ſous le vain éclat des richeſſes: ce qu'Anacreonte Poëte connut auſſi, lequel ayant receu en don de Polycrate Tyran cinq grands talens, fut deux nuits ſans jamais dormir; & à la fin pour ſe delivrer du ſoucy que ce preſent luy cauſoit, le reſtitua au Tyran avec des paroles dignes d'un courage, qui pût en une ſi baſſe fortune faire un tel refus. Qui a de l'argent eſt occupé à le garder, & dérobe à ſoy-même, & à la vertu ce temps-là. O combien y en a t-il, diſoit Talete, qui s'éloignent de l'étude plus par les richeſſes, que par la povreté! Ne voyez-vous pas, dit le même, que la povreté rend les hommes vertueux, puiſque pour l'ordinaire les povres ſeuls deviennent Philoſophes? Ne ſcait-on pas bien que les riches comme obligez aux occupations qu'apportent avec ſoy les richeſſes, ne peuvent pas bien appliquer à la vertu les puiſſances de l'ame? Au lieu que les povres, n'ayant point d'autres facultez que celles de l'eſprit, s'y arrêtent ſeulement.

Qui eſt riche eſt prodigue, ou avaricieux: s'il eſt prodigue, il eſt perdu, la prodigalité n'ayant d'autre fin que le precipice,

en

en nous faiſant diſſiper tout nôtre bien en vanitez, en luxes, & en diſſolutions ; & aprés nous avoir reduit à une neceſſité extréme, elle nous fait ſoupirer pour la continuation de biens, que ne pouvans plus avoir, tachons à les acquerir bien ſouvent par des moyens infames, qui nous portent à devenir Tyrans & Sacrileges, ſans avoir égard à la haute reputation que nous nous eſtions établie dans le monde. Le prodigue eſt indigne du maniment des affaires publiques, n'ayant point de conduite pour les ſiennes propres. Le riche eſt avaricieux, il a un vice en ſoy-même qui attire tous les autres, une maladie incurable, un mal ſans remede, & il ſemble quaſi que le temps & la mort même n'ayent ſur ſa tyrannie aucune juriſdiction. L'avarice ſe rend odieuſe à tout le monde, elle n'aide à perſonne, & eſt cauſe de ſa propre ruine ; car Sergius Galba meritant d'eſtre élevé à l'Empire avec l'applaudiſſement de ceux mêmes qui ne le connoiſſoyent pas, perdit dans l'eſpace de ſept mois & l'Empire, & la vie par l'avarice d'un peu d'argent qu'il ne voulut pas diſtribuer aux Soldats. L'avarice croît avec le temps, & s'augmente avec les années, la nature s'y enclinant de plus en plus ; & ainſi la gueriſon s'en deſeſpere. Voicy donc les extremitez où nous portent les richeſſes.

Qui ſe ſent alteré des accidens de la vie, ne peut eſtre eſtimé ſage : c'eſt-pourquoy Plutarque diſoit, Que celuy-là eſtoit digne de loüange, qui ne ſe laiſſoit point porter par le vent de la proſperité à une vaine joye, ni s'abbatre dans l'adverſité aux ſecouſſes de la douleur. Metellus eſt admiré pour avoir ſouffert avec une même fermeté d'eſprit & l'exil, & la liberté, faiſant paroître dans la varieté du ſort une conſtance inalterable : & ce n'eſt pas ſans raiſon, parce qu'il eſt auſſi difficile à conſerver un courage immobile & ſtable dans les accidens malheureux, qu'à ſe pouvoir retenir dans les heureux ſuccez. Le riche, & non pas le povre, eſt l'unique ſujet ſur qui ces deux Bourreaux exercent toute leur rage ; car la proſperité des richeſſes avec ſa durée luy eſt comme une épine ſanglante qui le picque juſqu'au cœur ; & ſi la perte au contraire s'en fait, il ſe ſent l'ame inceſſamment bourlée, il ne peut reſiſter à la douleur, il ſemble enfin changer de nature ; & ſa vertu s'abat tellement, que les ſeuls remedes qui luy reſtent ne ſont que deſeſpoir & precipices. Si Corneille Tacite nous aſſure, qu'on

ne peut moderer la douleur une fois causée d'accidens sinistres, que feront ces miserables riches, venant tout d'un coup à estre privez de leurs tresors, & de leur Dieu ?

Il est plus que vray, que celuy qui a esté povre pendant sa vie est toûjours joyeux à sa mort ; & je n'ay jamais vû de personne si povre, qui n'ait desiré en mourant de l'estre encore davantage. La povreté rend l'homme modeste & continent, & luy donne des leçons que la Philosophie n'auroit pû luy donner : car qui est povre n'est point sujet aux faux jugemens du monde, il ne craint aucunes ambuches de Voleurs, ni les assauts de quelques vains desirs, ces detestables vices d'orgueil, de prodigalité, & d'avarice luy sont entierement inconnus : elle est enfin la Reine des Vertus, ce fut sur elle seule que les Romains jetterent les premiers fondemens de la grandeur de leur Empire, & les Saints par son moyen s'ouvrirent les portes du Paradis. O chaste & humble povreté, veritable colomne de l'Eglise de Dieu ! Un bel Esprit écrivit autrefois, que la povreté edifia le temps passé toutes les Villes, qu'elle inventa tous les Ars Mechaniques & Liberaux, & qu'elle seule se retrouve sans defauts toute glorieuse, & remplie de veritable loüange ; & qu'une même povreté fut en Aristide le Juste, en Platon le Benin, en Epaminonde la Constante, en Socrate le Sage, & en Omere le Poëte.

Aristide ne se vantoit pas d'estre Citoyen d'Athene, où fleurissoyent les Maîtres de toutes les Sciences, il ne s'enfloit point d'estre selon la voix & l'acclamation publique le plus illustre du monde ; mais se glorifioit seulement de n'estre point nay Mignon de la Fortune, laquelle d'autant plus qu'elle l'avoit voulu povre, d'autant plus l'avoit-elle rendu admirable : & avec raison la povreté rendoit ambitieuse la modestie de ce grand Philosophe, puisque l'homme reconnoit par elle son salut & son bien, fuit les ambuches, n'est point tourmenté d'affaires, ni agité de soupçons, ne connoit point d'orgueil, ni ne craint l'infidelité de ses Valets, ni la flaterie de ses Amis, & joüit enfin dans le monde d'une felicité & beatitude celeste : c'est-pourquoy je me persuade, que la plus grande gloire d'un vertueux c'est d'estre povre.

Si la povreté n'estoit en verité point aimée pour autre chose, on la deveroit seulement aimer & la cherir, parce qu'elle

nous

nous enſeigne à connoître qui ſont les vrays & les faux amis. Quiconque ne l'aime point n'eſt aucunement digne d'eſtre aimé, & quiconque la craint doit eſtre fuy & craint comme une bête ſauvage. O combien de fois nous perſuade-t-elle d'eſtre modeſtes, humbles, prudens, remplis de prévoyance, & nous fait obtenir ce qu'à peine avec une longue & aſſiduë étude a pû obtenir la Philoſophie Morale! On en a connu mille fois plus furieux que ne fut jamais Oreſte, orgueilleux plus qu'Atamante, luxurieux plus que Verre, ou Clodius, leſquels eſtans devenus povres, devinrent auſſi chaſtes, manſuets, & benins; de maniere, que même leur ombre paroiſſoit eſtre devenuë douce & affable: que la Philoſophie faſſe ce qu'elle voudra, elle fera jamais cela. O comme bonne & fidele guardienne ne nous a elle eſté auſſi toûjours! ne laiſſant entrer au logis ni pareſſe, ni prodigalité, ni luxure avec les gouttes, & d'autres vilains & abominables defauts. Où elle eſt l'orgueil rarement s'y rencontre, l'envie n'y a point de lieu, & les ambuches en ſont fort éloignées.

L'envie, qui eſt le plus grand tourment que pût inventer la cruauté des Tyrans, eſt la plus grande ennemie de l'homme vertueux; c'eſt un ombre qui accompagne continuellement la vertu; c'eſt un nuage qui s'oppoſe toûjours à ce brillant Soleil; ou pour mieux dire, c'eſt un foudre qui ne pardonne nullement au Laurier. Ce vertueux donc, qui pourra triompher de l'envie, arrivera ſans doute au point d'une gloire ſupréme: mais comment la pourra-t-il vaincre, s'il n'eſt tout à fait povre? Parce que les hommes ne ſcavent envier la vertu, ſi elle n'eſt accompagnée des graces, & des faveurs de la Fortune; & un povre vertueux pourra ſuſciter dans le cœur des hommes des ſentimens de compaſſion, mais non pas d'envie, n'eſtant en aucune eſtime la vertu ſans les richeſſes. La plus grande gloire à laquelle puiſſe aſpirer une belle ame, c'eſt la felicité; d'autant que l'homme ne ſe conſumera pour autre fin & les yeux, & l'eſprit dans les veilles, & dans les livres, que pour acquerir une moderation de mœurs & de penſées, en laquelle conſiſte la vraye felicité: qui plus eſt, la vertu eſt à ſouhaiter, entant qu'elle nous porte à l'acquiſition d'une vie heureuſe, c'eſt à dire, à la felicité même: pour acquerir cette felicité les richeſſes ne ſont point neceſſaires, comme veut

Cardanus,

Cardanus, mais seulement la povreté nous peut établie dans une vie heureuse ; parce que la felicité consistant ou dans la possession, ou dans l'opinion, sur tout autre en joüit le povre vertueux ; puisque n'ayant rien, il triomphe de tout, & ne desirant aucune chose, il n'experimente nulle indigence. Les grands vertueux sont toûjours accompagnez de grands vices : & par consequent le Ciel aura orné d'une parfaite gloire ce vertueux, qui possedra ce grand corps de la Vertu sans aucun ombre de vice. La povreté seule, au sentiment de Cardanus, peut reduire l'homme à un tel estat d'innocence ; & ainsi le vertueux estant encore povre, peut arriver jusqu'au sommet de la gloire : quand le vertueux, pour ce qui le regarde, rend vertueux les autres, il y est comme je crois déja arrivé ; mais qui dira, que le povre vertueux ne rende tous les autres liberals, magnanimes, & vertueux, en leur donnant occasion de favoriser, de proteger, & de soûlever la vertu ?

Je ne comprens point sur quoy sont fondez ceux qui sont si passionnez pour les richesses, & si aspres à l'argent, qui a toûjours esté la ruine & la destruction de plusieurs ; & de vray, nôtre esprit qu'à-t-il à faire, estant d'une nature celeste, avec les superfluitez de la terre, comme est l'or & l'argent ? Je sçay que tous ceux qui ont philosophé avec quelque reputation, ne les mirent jamais au nombre des biens. O infortunées, importunes, & facheuses richesses, puisque vous-vous estes acquises avec tant de peine & de soucy ! Vous-vous estes perduës avec tant de larmes & sanglots, & conservées avec tant de tourmens & de peur ! Seneque écrit, que celuy là est grand homme qui se sert de vaissellles de terre, comme si elles estoyent d'argent: mais bien plus grand homme est celuy qui se sert de l'argent comme de la terre. Passons outre, & voyons mieux de quelle condition sont les richesses qu'on aime tant, lesquelles si on les dépense, elles se diminüent aussi-tôt ; & si on les conserve bien, ou si même on les enfoüit dessous terre, elles ne nous font pas plus riches ; mais au contraire nous rendent tout occupez, de sorte que nous n'en sommes pas les Maîtres, mais nous en devenons seulement guardiens. Jesus Christ cette Sagesse infinie, appella de sa bouche sacrée bien-heureux les povres, & plus que toute autre chose embrassa & favorisa la pouvreté. Plusieurs jetterent leurs richesses au fond de la

mer,

mer, & firent prudemment, ayans peur qu'elles ne leur fissent faire naufrage ; plusieurs les mépriserent ; & plusieurs autres les persecuterent encore d'une forte haine. Je ne pourrois certes d'écrire en beaucoup de temps les peines & les travaux qu'elles nous apportent continuellement, & les chaines dont elles nous garotent si fort ; & ainsi m'étonne-je tout à fait de ceux qui les recherchent avec tant de soin ; de vray qu'en peut-on faire ? A quoy aident-elles ? Ou en quoy s'en peut-on servir ?

Si on desire des richesses pour avoir de beaux Chevaux d'Espagne, de Naples, & de Turquie, ou des Coureurs d'Angleterre, on est fou, le Cheval n'estant qu'un animal glouton, jamais saoult ni de nuit, ni de jour, superbe, une Pepiniere, & occasion de guerre, lequel au moindre choc craint, & est ombrageux, n'obeïssant ni au frain, ni à l'éperon, nous met comme indontable en mille dangers ; ou bien se laisse en guise de mouton gouverner d'un petit enfant, se serrer le ventre d'une sangle, & se mettre patiemment des cloux aux pieds. O combien de dommageables courses, & de pernicieux partis se sont-ils faits dedans nos Contrées par les Barbares, qui ne se seroyent point faits, si on avoit jamais trouvé de Chevaux ! Voulons-nous voir combien c'est une chose detestable & odieuse devant Dieu de nourrir de si méchantes bêtes, entendons ce qu'en dit le Prophete : *Ceux qui montent à cheval se sont endormis, mon Dieu, quand vous les repreniez* : & qu'est qui ne sçait pas que de s'y confier est le propre des ennemis de Dieu ? Qu'on entende parler le même Prophete : *Ceux-là n'ont confiance qu'en leurs carosses, & qu'en leurs chevaux ; mais nous au Nom du Seigneur*. Quand je vois veritablement quelques-uns aimer les Chevaux plus qu'ils ne deveroyent, aussi-tôt je pense en moy-même & dis, entre l'amant & la chose aimée il faut qu'il y ait de la ressemblance & du rapport, parce qu'autrement l'amour ne croîtroit pas tant ; car pourquoy en sont-ils si charmez ? Pourquoy s'en font-ils esclaves, ne desirans rien autre chose ? Et pour en avoir, pourquoy envoyent-ils dans tous les pays du monde ? Ils doivent donc eux-mêmes avoir quelque chose du Cheval, & participer de cette nature bestiale. Mais qui en participent d'avantage, sont-ce les François, ou les Anglois ? Les François qui donnoyent leur vie pour un Coureur d'Angleterre,

g'eterre, comme les Anglois la donneroyent pour les beaux Loüis d'Or de France. J'ay connu icy à Londres un nommé Monsieur de la Boisiere, Ecuyer de ce grand & Illustre Maréchal de Grandmont, qu'il avoit envoyé pour luy acheter des Chevaux : ce povre Gentilhomme (qui en verité estoit l'honnêté même) estoit devenu si triste, & si pensif, que je le crûs d'abord épris de quelque belle Angloise ; mais je m'apperceus aprés que tout son chagrin ne provenoit que de Chevaux, ne pensant guere aux Haquenées. Un autre Gentilhomme nommé Monsieur de Maltot, ayant esté aussi envoyé pour le même effet de ce genereux Maréchal de Belfon, s'en alla un peu plus content ; mais je le crois bien, car l'un estoit Breton, & l'autre Normand. Je ne veux point à present raconter toutes les incommoditez qu'apportent les Chevaux & dans nos maisons, & dans nos voyages, ou s'ils trottent, ils nous rompent les reins ; s'ils vont lambe, ils nous heurtent trop souvent : outre cela ils sont (comme dit Absirtus avec tous ceux qui écrivent de cét Art) sujets à toutes les infirmitez ausquelles sont sujets les hommes. Je laisse-là le reste des embaras qu'ils donnent, pour ne point passer d'une matiere à l'autre : il suffit donc de dire, qu'il ne faut point desirer des biens de Fortune pour s'accommoder (c'est mieux dit) pour s'incommoder de Chevaux, ou pour venir pester en Angleterre, quand nous n'en trouvons pas à nôtre phantasie.

Pourquoy cependant desirons-nous tant les richesses ? Les desirons-nous peut-estre pour posseder des Diamans, des Perles, des Rubins, des Emeraudes, & mille autres pierres precieuses ? Si c'est pour cela, c'est une chose vaine ; car ne voyons-nous pas bien, que leur prix consiste ou dans l'appetit des hommes riches & foux, ou n'est appuyé que sur la parole de Marchands trompeurs ? Ne voyons-nous pas aussi que leur prix & leur reputation est sujette plus qu'aucune autre chose à l'incertitude, & à la varieté ? L'Agathe, qui est à present d'un si bas prix, fut autrefois en tres-grande estime, & Pirrhus en eut une qu'il tint merveilleusement chere : le Saphir imitant la couleur celeste, fut en grande reputation auprés des Anciens, & à present on le méprise quasi, & on le tient comme chose de peu de valeur : on estimoit peu le Diamant, & à present on en fait grand estat : le Tuf estoit fort cher aux femmes,

& à present je ne sçay pourquoy elles en font si peu de cas; l'Emeraude fut autrefois en une dignité supréme, & maintenant elle est abjette, & semble ainsi se déplaire du changement de son sort. Mais voyons avec plus d'application de quelle aide, & de quelle valeur sont les pierres precieuses, quand le merveilleux Rubin n'a pû empêcher que plusieurs Princes ne se trouvassent malgré eux entre les mains de leurs ennemis, & ne mourussent en leur puissance.

On desire peut-estre de l'argent pour avoir sa maison ornée de belles & riches Tapisseries, ou pour se vêtir d'habits precieux, & brodez de toutes parts? Mais on est en verité bien fou & aveugle, si on ne s'apperçoit point, qu'à cause de cela on vit toûjours en un continuel soucy, & insupportable chagrin, prenant garde qu'ils ne soyent point mangez des rats, ni consumez d'araignées, ni dissipez des vers, en devant si souvent plier, déplier, nettoyer, eventer, & garder aussi des larrons: outre qu'on voit, que s'est une expresse vanité de vouloir couvrir & orner nos corps (qui ne sont que bouë) d'Ecarlate, de Velours, de Pourpre, & d'autres Etoffes precieuses.

Desire-t-on d'estre riche, pour avoir ses Caves remplies de Vins delicieux? Pour entonner des Vins Grecs, de Corse, de S. Severin, de Salerne, de Naples, de Sicile, de Cypre, & des Muscats du Zante, des Vins d'Ongrerie, ou d'Espagne, des Clairets de France, & bien d'autres, que je dirois, si je n'avois peur de paroître un yvrogne: ce n'est pourtant pas que je ne les doive jamais desirer, le vin ayant esté donné des Cieux (comme assure le Divin Platon) pour faire une terrible vengeance des mortels: ainsi se vengea-t-il autrefois de plusieurs de ses ennemis, les poussans à s'enyvrer, & à se tuer à la fin. Androcide écrivit à Alexandre, que le vin estoit le sang de la terre, & qu'il evitasse d'en boire, duquel ne se sachant garder, il tua son cher Ami Clitus, qu'il tenoit comme propre frere, il brûla Persepole, il mit en croix son Medecin, & commit plusieurs autres excez cruels & innouïs. Les Cartaginois le defendoyent aux Soldats, aux Valets, & au Magistrat, pendant que l'Office de gouverner la Ville duroit. On demanda autrefois à Leotichide à dire la cause pourquoy les Spartes estoyent si sobres, & si moderez dans leur boison. A quoy il répondit,

dit, que cela ſe faiſoit, afin que d'autres ne deuſſent point conſulter pour eux dans l'occaſion. Cinée Ambaſſadeur de Pirrhus, dont l'air doux & affable plaiſoit tant à un chacun, & eſtoit ſi avantageux à ſon Maître, eſtant en Arice, & y voyant l'extréme hauteur des Vignes, il dit en ſouriant, que juſtement la mere pendoit à un ſi haut gibet, engendrant un ſi peſtilentieux & ſi méchant enfant comme eſtoit le vin.

Doit-on deſirer des richeſſes pour avoir quantité de Troupeaux ? Pour avoir nos cours remplies de Chapons, de Poules, de Poulets, de Pigeonneaux, de Tourterelles, ou pour y nourrir des Pans ? Je ne le penſe pas, car ce ſeroit une folie manifeſte : ſont-ce autre choſe peut-eſtre les troupeaux qu'un alechement & nourriture de Loups, & le raviſſement des propres guardiens ? Et en ſe réjoüiſſant de telle choſe, ne peut-on pas juſtement dire, que c'eſt une joye brutale, n'eſtant cauſée que par des bêtes ? De même je ne connois point les Volailles n'eſtre autre choſe qu'une proye de fins Renards, viande de vilains oiſeaux, ruine des cours, & deſtruction des grains. O combien eſt plus grand le ſoucy qu'on en a, qu'on ne s'imagine ! Bon Dieu, pour un œuf combien de bruit, combien entend-on crier ! Et c'eſt pourtant non ſeulement peu de choſe, mais encore d'une qualité mauvaiſe & maligne ; parce qu'eſtant frais, ſelon le témoignage de Galien, & de l'experience même, il nous renverſe l'eſtomac deſſenſus deſſous, & n'eſtant point frais, il le gaſte & détruit. Que diray-je des Tourterelles, dont les gemiſſemens ſont ſi deſagreables, & dont la chair réveille l'appetit concupiſcible à celuy qui en mange ? Que diray-je auſſi des Pigeonneaux, & des Pigeons qui becquent ſans ceſſe, qui ſont perturbateurs la nuit & le jour de nôtre repos, & des gaſtes-maiſons ? De maniere qu'ils ne ſont point inferieurs en incommodité aux Pans, dont le cry enroüé pourroit même épouvanter l'Enfer. O miſerable Pan, certes que celuy qui t'apporta en nôtre pays eut plus d'égard à ſa gueule & ſon ventre, qu'aux querelles des voiſins, qu'au démoliſſement des toicts, & qu'à la ruine de nos delicieux Jardins ! Si les richeſſes ne ſervent donc point pour tout cela, à quoy ſerviront-elles ? En quelle choſe s'en pourra-t-on prévaloir ?

On me pourroit dire, qu'elles peuvent ſervir à mener une vie douce & agreable ; parce qu'eſtant riches nous ne manquerons

rons point d'excellens Muſiciens qui nous delectent, & nous faſſent quaſi rajeunir, quand nous-nous trouverons affligez & travaillez ? Et moy je dis, que la muſique de ſa nature ne nous peut plaire en aucune maniere, eſtant criminelle, impure, & méchante. Athanaſe Evêque d'Alexandrie, homme de grande ſainteté de vie, & de profond ſcavoir, à la lecture duquel S. Hierome nous exhorte tout affait, la chaſſa de l'Egliſe; parce qu'elle amoliſſoit & adouciſſoit trop nos cœurs, en les diſpoſans aux plaiſirs ſenſuels & laſcifs; outre qu'elle augmente la melancholie, ſi par hazard nous en ſommes aſſaillis auparavant. S. Auguſtin grand Docteur de l'Egliſe, ne l'approuva jamais: & les Egyptiens non ſeulement comme choſe inutile la blamerent, mais auſſi comme choſe tres-dommageable. Ariſtote qu'on tient pour le Maître des Scavans, la blama, en diſant, que Jupiter ne chantoit, ni joüoit de la Cetre. Philippe blama Alexandre ſon fils, parce qu'il s'y appliquoit beaucoup, & l'entendit une fois entre autres chanter: & quelqu'un nous pourra faire ſouhaiter des biens, pour les dépenſer aprés dans une étude ſi vaine? A Dieu ne plaiſe que nous devenions jamais ſi foux!

Que devons-nous enfin faire des richeſſes? Peut-eſtre pour aller à la Chaſſe, comme les grands Princes ont coûtume d'aller, & tous ceux qui font aujourduy profeſſion de Gentilshommes? Jamais nous ne les devons chercher pour cela. Helas! c'eſt un exercice que la Chaſſe qui nous apprend à devenir cruels, exercice veritablement de deſeſperez, de frenetiques, & de foux. Les Thebains, hommes fort cruels, furent ceux qui la retrouverent, & on ne la viſt jamais exercer, que de peuples ennemis de Dieu, comme furent les Iduméens, les Iſmaelites, & les Philiſtins. Nous ne liſons point, qu'aucun des Patriarches, ou des Prophetes euſſe eſté jamais Chaſſeur; mais bien d'Eſau, de Nimbrot, de Cain, & d'autres ſemblables: & c'eſt avec raiſon que S. Auguſtin dit, que pour cela Eſau fut pecheur, parce qu'il eſtoit Chaſſeur; c'eſt-pourquoy je m'étonne fort, comme peut eſtre, que des Rois & des Princes douez d'un eſprit revelé, en ſoyent tant épris. La Chaſſe s'eſt defenduë aux Prêtres, comme une choſe deteſtable, en pluſieurs Conciles, encore bien que nos jeunes Abbez s'en mettent fort peu en peine. Les Poëtes feignerent non pour autre

choſe

chose Ateon converti en Cerf, que pour nous donner à entendre, que par l'amour dereglé de la Chasse, nous devenons, en dissipans nos biens non seulement bêtes, mais bêtes avec des cornes; car j'ay connu des femmes estimées les plus sages, & les plus honnêtes de toute la Ville, qui d'abord que leur mary s'en estoit allé faire voler son Eprevier, ou donner la fuite à quelque povre petit animal, aussi-tôt pour ne point laisser refroidir la place du mary, s'alloyent assoir proches de leurs Galans; & ainsi pendant que le sot poursuivoit par hazard un Cerf, il se changeoit luy-même malheureusement en Cerf, & pendant qu'il se tourmentoit à crier dans les bois, un autre à sa honte joüoit au beau jeu du muet, & menoit le branle à la culbute. O miserables Chasseurs à quoy vous sert tant d'inclination pour la Chasse, si ce n'est à vous faire par la continuelle conversation des forêts & des bêtes devenir sauvages, hebetez, stupides, & souvent à vous faire rompre le col dans quelque fosse? Les Historiens écrivent, que Viriatus (qui par sa hardiesse occupa le Royaume de Portugal) de Pasteur devint Chasseur, & de Chasseur tres-fameux larron.

Or puisque les richesses ne se doivent point rechercher pour des choses semblables, qui aura si peu d'esprit à ne pas consentir qu'elles sont utiles à tout le moins pour nous faire faire l'amour commodément, & avoir des filles à foison, ou des Pages à la Florentine, pour satisfaire à nos jeunes appetits? Je ne niray jamais, qu'elles ne soyent tout à fait utiles & necessaires à cela, en ayant vû plusieurs fois de si claires demonstrations; mais je diray pourtant hardiment, que pour cela nous ne les devons point aussi rechercher; d'autant que l'amour des belles filles, ou des petits culs d'oignon n'est autre chose qu'une flateuse mort, & un doux poison qui fait perdre l'esprit aux plus sages, & même à ceux qui enseignent les posterieurs d'Aristote. Orus écrit dans son Livre de Lettres Hieroglyfiques, que quand les Egyptiens veulent representer l'amour, ils representent un licol; & je crois que c'est parce qu'il nous conduit quasi toûjours à un miserable estat. Helas que l'amour est une passion amere, dont l'entrée dans nos cœurs se fait en un instant, mais la sortie s'en fait tard! Ce qui nous fait aprés verser d'abondantes larmes, lancer de cruels soupirs, & souffrir des maux insupportables. Alcecimarcus

Plautinus veut, que l'amour ait esté le premier qui retrouvasse l'art de Bourreau, non pour autre chose, que parce qu'il est cause que nous vivons jaloux, que nous sommes cruellement tourmentez, qu'estans presens nous soyons absens, & absens nous soyons presens. On retrouva un jour un Enuque qui badinoit le mieux qu'il pouvoit avec la Maîtresse du Roy de Babylone, dont le miserable en estoit auparavant que le Roy tellement devenu amoureux, qu'il alloit en devenir fou. Le Roy s'estant retourné vers Appollonius Tyaneus (qui estoit tenu de tous pour le plus sage) luy demanda, qu'elle peine meritoit une telle temerité ? Non autre Sire, dit Appollonius, que de le laisser vivre; dont le Roy s'étonnant fort, il ajoûta: sachez, Sire, que l'amour (s'il persevere dans une si folle pensée) luy fera ressentir l'effort de son martyre, il sera comme un vaisseau agité de vents contraires, à ses dépens le miserable s'envolera au feu comme un simple papillon, il brûlera, & sera glacé, en même instant voudra & ne voudra plus, & haira également & la mort & la vie. Il ne se trompoit en verité point, puisque l'amour seul fit perdre le sens au sage Salomon, & le rendit prevaricateur de la Loy de Dieu : il poussa encore Aristone d'Ephese fils de Demostratus à se soüiller avec une Anesse, & en engendra une fille, qu'on nomma aprés Onosele : ce fut luy aussi qui persuada à Tullius Stellus à s'amouracher d'une Cavale, & d'en engendrer une belle fille, qui s'appella Epone. Il porta de même le Pasteur Cratis à s'enflammer d'une Chevre : il fut cause que Fedre & Gidique femmes de Cominius furent éprises des enfans de leur propre mary, que Bibli aima son frere, que Pasife s'accoupla avec le Torau; & causa enfin une infinité d'autres accidens : aprés donc cecy serons-nous si foux, si foux, dis-je, que de souhaiter de l'argent pour mieux aimer à nôtre aise ?

Encore moins faut-il desirer des richesses, pour avoir de beaux Jardins, d'agreables Fontaines environnez d'arbrisseaux, & de cent mille petits feuillages; d'autant que de tels lieux nous font souvent pourir dans l'oisiveté, dans la débauche, & dans d'autres salletez, nous attirans au peché par plusieurs voyes secretes : & si cela est vray, qu'on voye, que quand Ciceron veut d'écrire les impudicitez de verre, il dépeint premierement les charmes, & la beauté des lieux, où il avoit coû-

tume de ſe trouver, comme s'ils avoyent eſté miniſtres de ſes crimes.

Le vertueux, ſelon mon ſentiment, merite pour lors le premier ſiege de la gloire, quand il fait changer de face au vice, & le fair devenir vertu : parce que n'ayant point d'autre fin que la corruption du vice, quand il peut non ſeulement le corriger, mais encore le reduire à un parfait acte de bonté, alors le renom ſe confeſſe povre de voix pour publier & loüer dignement un tel vertueux. Avec la povreté le vertueux transforme le vice en vertu ; puiſque l'avarice qui eſt un vice execrable au riche, devient au contraire dans le povre vertueux une parſimonie ; & ainſi la povreté ne ſera-t-elle pas la gloire la plus ſublime, où puiſſe jamais aſpirer un vertueux ? La connoiſſance de toutes les Sciences & de tous les Arts eſt le centre où tirent toutes les lignes d'un eſprit vertueux ; & pour lors l'homme ſe pourra dire eſtre parvenu au faix de la gloire, quand il poſſedera la ſcience de toutes choſes : cette connoiſſance-cy pourtant ne s'a que de la povreté, laquelle au ſentiment d'Iſidorus eſt mere de la Philoſophie, l'Ecole où l'on apprend tout ce qu'on peut ſcavoir ; & par conſequent elle ſera la plus grande gloire d'un vertueux. La veneration qu'on a pour les choſes, & le cas qu'on en fait, provient de l'eſtime qu'en font les plus grands : par conſequent un povre vertueux eſtant & regalé, & favoriſé de Dieu, puiſque la povreté, ſelon le precepte d'Heſiodus, eſt une grace du Ciel, & un don de Dieu, je ne ſcay quelle plus grande gloire on puiſſe pretendre, que d'eſtre povre ?

Le plus grand degré de gloire que puiſſe recevoir un vertueux, eſt de s'acquerir le tître de Divinité, & d'eſtre fait Dieu terreſtre : l'homme eſtant doué de vertus avec une povreté volontaire, ſe rebelle aux loix de l'humanité, & en prenant l'eſtre & les qualitez propres d'un Dieu, merite ſelon le ſentiment de Cardanus des humiliations, des adorations, & des ſacrifices : voicy donc comme un vertueux peut aſpirer à la derniere gloire. Theognide diſoit, qu'il eſtoit devenu courbé par la povreté ; mais je crois qu'il le diſoit pour montrer, que la povreté l'avoit rendu ſemblable à un arc, c'eſt à dire, prêt à triompher ; ce qui fit, que Lactantius Firmianus, pour meriter cét excez de gloire, encore bien que Maître d'un

Empe-

Empereur, voulut neantmoins vivre continuellement dans une povreté volontaire. Je dirois davantage à sa loüange, mais le blame des richesses en finira mieux le panegerique.

Ouy les richesses furent toûjours tenuës pour estre d'une qualité si mauvaise, qu'aucuns les nommerent des épines, & d'autres des flammes; elles rendirent de tout temps les hommes insolens, arrogans, bizarres, avaricieux, farouches, méprisans, bêtes, negligens, choleriques, foux, dédaigneux, lascifs, odieux, & impurs. Jamais aucun ne douta, qu'elles ne fussent le perpetuel aliment des méchantes actions. Pline écrit dans son Histoire Naturelle, que nous sommes oppressez & attirez jusqu'aux entrailles de la terre par des tresors, que la nature a voulu nous cacher pour nôtre bien. Zenon assure, qu'elles nuissent plutôt qu'elles n'aident; c'est-pourquoy en s'en allant à Athene Crates le Thebain, pour étudier la Philosophie, jetta dans la mer tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, pensant qu'il ne pouvoit pas posseder la vertu, & les richesses ensemble. Bion, Platon, & plusieurs autres Philosophes sont de ce même sentiment-là; mais qu'est-il besoin d'apporter tant d'authoritez? La sacrée bouche de Jesus Christ ne dit-elle pas, qu'un cable entreroit plus facilement par le trou d'une éguille, qu'un riche au Royaume des Cieux, nous exhortant à donner sans plus attendre tous nos biens aux povres? Quelques-uns veritablement ingenieux feignirent, que Jupiter estant devenu épris des rares beautez de Diane se convertit en pluye d'or, & ainsi jouït paisiblement de son aimable proye, pour nous montrer, que l'or est plus propre qu'uncune autre chose à vaincre la pudicité des innocentes Vierges: mais il n'a pas seulement coûtume d'abattre l'honnêteté des femmes, il est cause aussi de trahisons, d'homicides, & de mille autres excez; c'est-pourquoy je crois, dit Possidonius, que les richesses sont l'unique mere de maux infinis; ce qui ne se peut pas dire de la douce & heureuse povreté, dont Seneque traittant fort au long, écrit, qu'à cause d'elle le nud estoit assuré des Voleurs, & que le povre rencontroit la paix jusques dans des lieux assiegez. Qui doutera donc à present, qu'une povreté libre ne vaille infiniment plus que les richesses, qui nous rendent leurs esclaves, en nous donnant mille peines, & jamais aucun repos.

SECTION VI.

Il vaut mieux pleurer que rire.

NE dirons-nous pas, & avec raiſon, qu'il vaut mieux pleurer que rire, puiſque Salomon nous a laiſſé écrit dans ſes ſacrez Caiets, qu'il vaut mieux eſtre dans une maiſon de pleurs que de joye? Pour le ris pluſieurs ames ſe ſeparerent de leurs corps avec une douleur extréme des parens; mais pour pleurer aucune, que je ſache, s'en ſepara jamais. Le ris abonde toûjours dans la bouche des foux, & de ceux qui ont perdu le ſens. Nous ne liſons pas, que nôtre Sauveur ait jamais ri, mais bien qu'il pleura plus d'une fois; les Auteurs fideles en font foy: c'eſt-pourquoy il promit la beatitude eternelle à quiconque pleureroit, & menaça de mort ceux qui riroyent. Les pleurs ſont ſignes de penitence & de componction, & la voix des ſaints Prophetes nous exhorte inceſſamment à toûjours pleurer; le ris fut ſouvent cauſe de honte, & tres-manifeſte indice de temerité.

Quand Dieu dit à Abraham, que nonobſtant qu'il fuſſe vieux luy & ſa femme, qu'ils auroyent encore neantmoins des enfans, ils rirent tous deux; mais le ris de Sara luy déplût d'avantage; & on en peut donner pluſieurs raiſons: premierement pour l'immodeſtie, n'eſtant pas bien ſeant à une femme honnête de rire; car le ris le plus ſouvent ſe retrouve en la bouche des impudiques, ou des enfans folaſtres, & ainſi il déplût à Dieu, non ſeulement pour l'immodeſtie, mais auſſi pour l'impureté, qui en eſt inſeparable: c'eſt-pourquoy Omere appella Venus *paſſionnée du ris.* Albert le Grand croyoit avec Ariſtote, que qui rit eſt frappé proche du cœur: or il n'y avoit rien qui pût frapper plus vivement le cœur de Sara, que l'avis de ces premieres douceurs, qu'elle avoit goûtées eſtant jeune; ce qui fit qu'elle offença Dieu, en ſe reſſouvenant de ſes ſenſualitez paſſées. Non ſeulement le ris, mais nier d'avoir ri offença Dieu davantage; car retenant la coûtume des femmes, qui eſt de combattre la verité même en dépit de la puiſſance viſible,

répondit

répondit hardiment à Dieu, qu'elle ne rioit point. Le ris aprés d'une femme a la force de nous faire devenir amoureux; car encore bien qu'elle empoisonne avec ses yeux, & en parlant, elle le peut davantage en riant. Le ris de Sara fut signe aussi d'incredulité, venant à se mocquer de Dieu, & ne pouvant se persuader, qu'elle auroit des enfans à cette âge-là; elle rit peut-estre encore, pensant à la volupté & au plaisir qu'elle receveroit (car la femme, selon le sentiment des Medecins, aime bien plus l'union de l'homme, que l'homme ne l'aime de la femme) & ainsi elle irrita la colere divine.

O combien de dédains & de fureurs ont étouffé une seule petite larme! Combien d'amours a-t-elle reunis! Combien de cœurs cruels a-t-elle attendris! Et combien de recompences se sont-elles obtenuës par son moyen! Toutes les forces humaines unies ensemble n'auroyent pû impetrer ce qu'une seule larme a souvent obtenu. Heraclitus fut toûjours bien plus estimé pour avoir pleuré, que Democritus pour avoir rit; & Crassus n'ayant jamais rit fit toûjours de tres-belles actions. Les larmes sont cause que nos corps s'augmentent, quand ils sont encore tendres: c'est-pourquoy plusieurs ne se soucient pas d'appaiser les petits enfans qui pleurent dans le berceau, afin que par leurs larmes les membres s'élargissent, & croissent jusqu'à une certaine mesure proportionnée. Hisocrate écrit, que les maladies conjointes avec le ris sont bien plus difficiles à se guerir: laissons donc le ris à part, puisqu'il n'a rien que de déplaisant, & puisque ces miserables temps-cy ne nous donnent pas lieu de rire.

Apollon devenu amoureux d'une jeune Esclave, voulut éprouver si sa Divinité, qui s'estoit fait adorer de tout l'Univers, pourroit gagner l'affection d'une jeune fille: il poursuivit, pria, & tenta; mais se conjoinnant elle-même à la nature, se changea aussi-tôt en un tronc d'arbre, ou pour tronquer, & couper toute son esperance, ou pour montrer, que la resolution d'une femme ne participe pas toûjours de l'instabilité du sexe. O miserable Apollon, tu aurois plutôt pensé retrouver entre des rochers un cœur qui s'attendrit à ton amour, qu'entre des cœurs une roche, qui pût s'amollir à tes prieres! On n'a pas beaucoup de peine à s'imaginer qu'elle fut sa surprise: un Poëte écrit, que pour lors on vist pleurer la belle face de ce

Dieu. Et qui ſcait? Il voulut peut-eſtre tenter ſi ſa cruelle Dafné agréroit comme un tronc d'arbre les eaux, que deux yeux pleurans luy preſentoyent; & en effet il ne ſe trompa pas, puiſqu'il experimenta peu à peu, que les larmes ont la force d'émouvoir & les arbres, & les rochers-mêmes. Mais qu'a-t-on jamais gagné à rire?

Il n'y a rien qui faſſe mieux croître les plantes que la chaleur accompagnée d'humidité. S'il eſt vray que l'amour ſoit une plante, comme quelques-uns ont dit, qui pourra ſe perſuader qu'il y ait une autre vertu, qui puiſſe autant l'augmenter que l'ardeur de deux beaux yeux, moderée par l'humidité des l'armes? Car quand la flamme des prunelles en eſt entourée, elles reſemblent à ces feux artificiels qui brûlent au milieu des ondes, & qui ſont fort violens à cauſe de l'Antiperiſtaſe qui s'y rencontre. Je dis de plus, que les larmes ſont le lait des prunelles; & on ne le doit pas trouver étrange, car eſtant ſouvent mere des amours, il faut bien qu'elles ayent du lait: il n'y a donc point d'aliment plus propre à l'amour que les larmes, puiſqu'elles ſont du lait, & qu'il ſe dépeint enfant luy-même. Que pretendent de nous les Cieux, ſinon d'en eſtre aimez, quand ils verſent des larmes de pluye, & de roſée; & par conſequent pleurons toûjours pour nous faire aimer, & ne rions jamais pour nous faire haïr.

En voicy une definition enchainée, en diſant, que les larmes ſont autant d'attributs d'amour, des Perles Orientales, de precieux Joyaux, & de langues muettes: ouy elles ſont l'égout des paſſions, la roſée de l'eſperance, l'agreable nuit des yeux, les ruiſſeaux de la pieté, le ſang de nôtre cœur, & *la fureur de nôtre ame*, comme dit Ariſtote. Mais ſi aux travaux & aux ſueurs on doit une juſte recompence, qui pourra refuſer celle d'amour à de beaux yeux qui ſuent peut-eſtre ſous le faix d'une paſſion amoureuſe? Non non, rien ne ſe refuſe aux larmes, n'eſtant que des paroles emperlées, & de puiſſantes oratrices, qui obtiennent ce qu'elles veulent; & avec raiſon, puiſqu'elles ſont l'unique marque des delices d'un Amant heureuſement aimé, & l'eau vive d'un cœur amoureux: mais au contraire tout ſe refuſe au ris, nous donnant à connoître la folie des gens, leur legereté, leur inconſtance, leur diſſimulation, leur hypocriſie, leur feintiſe, leur trahiſon, & leur perfidie.

Je demande aprés cela, s'il ne vaut pas mieux pleurer que rire ?

SECTION VII.

Ariſtote fut non ſeulement ignorant, mais auſſi le plus méchant homme de ſon temps.

J'Entend ce me ſemble crier, *Au fou, au temeraire*, qui veut s'élever contre toute la terre, en voulant blamer Ariſtote! Mais je ne m'étonne point de tout ce bruit-là, je feray comme un marteau de cloche, en laiſſant crier les autres pendant que je diray ce qui me plaira. J'ay pourtant compaſſion de ceux qui ſe laiſſent ainſi captiver l'eſprit, ou pour mieux dire, garoter le jugement; de ſorte qu'il ne faut point raiſonner avec eux: & l'erreur n'eſt pas d'aujourduy, je crois qu'elle fut introduite par la tyrannie de Pythagore, lequel ne ſachant peut-eſtre rendre raiſon de ce qu'il enſeignoit à ſes Diſciples, vouloit que ſon ſimple dit leur ſuffit, ſans en aſſigner autre raiſon. O temerité inſupportable! O tyrannie qu'on a peine à croire! Quels Denis, ou quels Nerons auroyent jamais oſé donner une telle loy à leurs Sujets? Nous ſommes en verité bien ſots de nous lier nous-mêmes, & bien plus que les Diſciples de Pythagore; car ils y eſtoyent contraints par la puiſſance & par l'authorité d'un Maître, qui avoit l'eſprit tyran: mais nous autres, comme ſi nous avions l'eſprit tout affait oiſif, nous mettons volontairement le col ſous le joug, en plaçant en chaire cét animal d'Ariſtote, en dependant comme d'un Oracle de ce qu'il determine, & ne nous appercevant point que c'eſt un buffle d'ignorant, qui eſt entierement indigne de la reverence & du reſpect qu'ont pour luy les malaviſez. Mon étonnement ne peut encore ceſſer, quand je penſe qu'on l'a eſtimé, & qu'on l'eſtime ſcavant, ayant fait tant d'erreurs, & de ſi manifeſtes: je m'efforceray d'en rapporter quelques-unes, & même des plus legeres, pour faire juger de toute la piece par l'échantillon;

tillon ; car je crois, qu'il me ſeroit plus facile de conter les Etoiles du firmament, que de les décrire toutes.

Dites-moy un peu, ſages Diſciples d'Ariſtote, & vous premierement Averroe, qui avez eſté un de ſes premiers Commentateurs, & qui avez dit, qu'on n'a jamais trouvé aucune erreur dans les œuvres de ce nouveau Dieu ; n'a-t-il pas vilainement erré, en diſant, que la ſemence donnoit ſeulement un principe motif au ſang menſtrual ? De ſorte qu'elle n'avoit tître que de ſimple ouvriere, & non pas que l'animal en fût composé ? Dites-moy, menteur d'Averroe, n'a-t-il pas erré en rendant la raiſon de la reſſemblance qu'ont les enfans avec leurs meres ? N'a-t-il pas auſſi erré impertinemment, en aſſurant, que les genitoires eſtoyent inutiles à la generation de la ſemence ? Dites-moy encore barbare que vous eſtes, ne commet-il pas une grande faute, en voulant denoüer cette queſtion, Pourquoy le corps reſte-t-il effeminé, quand on a les genitoires taillez ? Il a auſſi manqué, en diſant, que la puiſſance du mouvement volontaire & du ſens eſtoit au cœur ; puiſque nous voyons par de tres-certaines demonſtrations, qu'il eſt au cerveau. O comme vous-vous eſtes toûjours montré paſſionné & zelé, mais d'un zele indiſcret envers vôtre ignorant de Precepteur !

Laertius rapporte en ſa vie, qu'il a écrit quatre cens Volumes ; je ne diray point à preſent, que Laertius en ait menty, mais je diray, qu'il ne fut pas bien aviſé, ne s'appercevant pas, qu'Ariſtote abuſant de la faveur d'Alexandre, avoit ſouvent ſacagé de bonnes Biblioteques, ou acheté quantité de livres anciens, ne manquant point d'argent avec un ſi bon homme, comme eſtoit Alexandre, qui mettoit tout ſon plaiſir à donner, comme les Princes d'apreſent, le mettent à ruiner le povre peuple : il luy auroit donné pour quatre Fables la moitié de ſon Sceptre ; c'eſt-pourquoy il fut bon pour luy de naître en ce temps-là, voyant maintenant nos Seigneurs plus avares que la fiſtule, & plus reſerrez que la glace. Il déroboit aprés des livres qu'il achetoit, & les tranſportant de parchemin en parchemin, il falloit neceſſairement qu'il fit une infinité de fautes ; parce que n'eſtant point homme de lettres, il ne pouvoit facilement s'appercevoir s'ils eſtoyent décris fidelement, ou non ; & ainſi on a retrouvé dans ſes livres mille erreurs inſupportables aux oreilles ſcavantes & delicates, comme de dire par exemple,

ple, que l'origine des nerfs estoit au cœur, & de là comme de sa source, en provenoit la vertu, ou la faculté nutritive : ce qui fit encore qu'il s'abusa, en apportant les causes de la vision, & en parlant des parties de l'ame, ausquelles il donna faussement le nom de facultez, puisqu'estans toutes unies ensemble, elles ne peuvent veritablement obtenir un tel nom ; ce qui paroit assez dans leur combat, & dans la victoire, qu'on en voit naître. Il fit encore un manquement bien digne de correction, en racontant la necessité du cerveau, & en disant, que le poulmon se mouvoit de soy-même : mais nous pourrions dire ces erreurs-là de petites fautes, dignes seulement du foüet, au regard des autres qu'il fit, en parlant de la proportion des Elemens, en raisonnant du Cercle de lait, en disputant de l'Arc-en-ciel, en écrivant du nombre des corps, qui remplissent le lieu, & en traittant dans sa Logique de la demonstration, où il blame la circulaire, & aprés veut dans sa parfaite demonstration, que les premisses soyent convertibles, de sorte qu'il sera necessaire, ou qu'aucune s'apprenne d'une telle demonstration, ou qu'elle devienne circulaire.

On pourroit enfin avec des demonstrations Mathematiques reprouver cette arque de Sciences presqu'en toutes les parties de ses Ouvrages ; & nous hebetez que nous sommes, nous l'adorons comme un Idole, & chacun ferme la bouche à ses decisions, comme aux réponces d'un Oracle. Est-il possible, ô sçavant Simon Portius, qu'avec vôtre esprit si relevé vous n'ayez jamais penetré si avant, que de connoître vôtre cher & familier Aristote pour un bœuf? Vous avez helas resolu de mourir en l'étudiant ! Vous n'aurez pû tourner vôtre esprit d'un autre côté ; vos témoignages l'ont trop authorisé. Je crois, que nous-nous laisserons toûjours endormir comme des enfans, sans jamais nous réveiller d'un si long sommeil. Quoy nous souffrirons que ce Monstre soit assis dans nos Tribunaux ? Ah qu'il est étonnant de voir, que personne (en ce temps cy, où les Sciences ont assez d'éclat) n'ose entreprendre à le d'étruire, & à nous faire concevoir nôtre aveuglement, & ses sotises !

Le méchant homme écrivit au septiéme de ses Morales, & à Tricomachus son fils, qu'il n'y avoit non plus de defaut à se faire donner la pêche (y estant principalement accoûtumé dés son

ſon enfance) qu'il y avoit de vice aux femmes de s'accoupler avec les hommes. Et où as-tu appris une ſi méchante, une ſi perverſe, & ſi dangereuſe doctrine ? L'as-tu appriſe peut-eſtre de Platon, qui né fut pourtant pas beaucoup meilleur que toy ? Et que les Platoniciens modernes crient tant qu'ils voudront, eſt-ce là à ton avis ce qu'on doit écrire à des enfans ? O galand Philoſophe que tu es ! O les delicates coûtumes ! Il écrit encore ce vaillant Auteur dans ſa Politique de la Sodomie ; & en écrit de telle façon, qu'au ſentiment d'aucuns (plus fins inveſtigateurs que je ne ſuis) il l'approuve comme choſe utile à la Republique, & indubitablement il ſemble loüer tous ceux qui en uſent. L'impie permet les divorces, nie l'immortalité de l'ame, & accorde la felicité dans l'eſtat preſent. Il écrivit trois livres de l'ame, où il ne fait qu'entierement s'occuper à refuter & combatre l'opinion des autres, comme il a coûtume de faire, & on n'en peut tirer autre choſe ſinon qu'elle s'en vient de dehors, & qu'elle ne ſe tire point de la puiſſance de la matiere ; en donnant aprés une definition plutôt explicative de l'effet, que de la nature de la cauſe ; le plus ſot Sophiſte qu'eut jamais l'Ecole ne l'auroit pas donnée. Il a écrit quatorze livres de Metaphyſique ; mais qui a tant ſoit peu d'eſprit, conſidere quel fruit, & quel avantage on en peut tirer ? Il blame & taxe courageuſement tantôt cettuy-cy, tantôt cettuy-là, pour remplir ſon feuillet, en croyant peut-eſtre, pour avoir brûlé tant de bons livres, qu'on ne dût jamais découvrir tous ſes larcins.

De même il a écrit des venins, où je crois qu'il fut aſſez expert, comme celuy qui n'avoit mis ſon étude, & dirigé ſes penſées à autre choſe qu'à des malefices, & à mille autres crimes & infamitez. Avec du poiſon aprés, fait de telle qualité, qu'on ne s'en pouvoit ſervir que ſur l'ongle des chevaux, il empoiſonna Alexandre le Grand, un Seigneur ſi brave & ſi liberal, qu'il le tenoit comme ſon pere. O le plus ingrat de tous les hommes, traître, perfide, & déloyal ! Comme avois-tu le cœur de faire mourir ton Roy & ton Seigneur, duquel toute la reputation t'eſtoit venuë ? Ne te reſſouvenois-tu point pour lors des inſignes faveurs faites à cauſe de toy à Stagire, où tu es nay ? Ne te reſſouvenois-tu point, qu'eſtant miſerable fils d'un Apotiquaire bancroutier, il t'avoit fait pardeſſus

tous tes égaux & riche, & honoré? Pourquoy croit-on, qu'il commit un si grand crime, & un si horrible excez? Ce ne fut en verité pour autre chose, que parce qu'il jetta par les fenêtres Calistene son Disciple. Il luy parut que la cause estoit suffisante pour le porter à une si grande erreur, & à une si horrible perfidie. Calistene estoit un jeune petit garçon Grec, hardy, & tout affait beau, .& aimé d'Aristote plus que sa propre vie, avec lequel jour & nuit il conversoit, ni jamais on les voyoit desunis, de sorte qu'on disoit par toute la ville d'Athene, qu'il estoit plus facile de voir un creux separé de sa maniere courbée, qu'Aristote desuny de son petit cher Calistene. En quel office aprés il s'en servoit, je le veux plutôt laisser penser aux autres, que de l'écrire: je diray seulement, que tous ceux qui n'aiment point le sexe feminin sont naturellement ingenieux, melancholiques, vindicatifs, dissimulez, traîtres, & sur tout fort ambitieux, mais d'une ambition cachée, & difficile à connoître; car ils font les foux pour arriver à quelque chose, quand les autres se gennent & s'efforcent de paroître prudens & discrets: mais Dieu qui ne laisse rien d'impuny, permet que ces gens-là encore bien qu'adroits à cacher leur salle passion, & leur amour infame & injurieux à la nature même, viennent insensiblement à estre punis pour d'autres crimes; & ainsi payent une fois tout le mal qu'ils ont fait pendant leur vie. C'est une injustice qu'on rend aux Italiens, aux Grecs, & aux Turcs, quand on dit, qu'on apprend d'eux ce vice-là; car j'ay connu des Italiens, des Grecs, & même des Turcs, estans à Constantinople fort luxurieux envers les femmes, lesquels haboroyent les garçons comme la peste; & au contraire j'ay connu des Flamans, des Almans, des Irlandois, & des Polonois, qui y estoyent fort attachez. Il faut donc dire, qu'en quelques lieux, comme en Turquie, en Grece, & en Italie tel peché y soit plus commun, mais non pas dire, qu'on l'acquert en venant habiter en ces lieux-là, ou par la conversation des personnes; car il faut qu'on y soit naturellement enclin par la disposition de la matiere dont on est composé, ou par l'exigence des lieux où l'on est nay, ou par quelque influence secrete des Astres: car estant Ecolier un de mes Camarades âgé seulement de treize ans, aimoit passionnément tous les beaux garçons du College, & une fois en estant tombé un malade qui

estoit

estoit assez joly, il le visitoit tous les jours avec des confitures,& mille autres galanteries, voulant même coucher avec luy encore qu'il eût la fiévre : il avoit aprés naturellement beaucoup d'aversion pour les filles, & ce qui est de plaisant, c'est qu'il avoit coûtume de dire, que quand il voyoit des gens s'aller marier, qu'il s'imaginoit les voir aller au gibet, tant qu'il avoit peur de s'attacher aux femmes. Or considerons, que ce petit garçon n'avoit jamais esté en Italie, & quand même la malice de quelques-uns l'auroit pû pousser à quelque brutalité, l'âge neantmoins ne luy permettoit pas ; car selon le sentiment de tous les Medecins, la semence à treize ans n'est pas encore formée ; c'est-pourquoy l'Eglise ne permet aux garçons de se marier qu'à quatorze ans, & aux filles à douze. Il faut donc conclurre, que le petit garçon pouvoit bien ne point pecher, n'estant qu'un Sodomite dispositif, ou pour dire mieux avec l'Ecole, non pas un Sodomite en acte, mais seulement en puissance, comme une matiere premiere capable de recevoir une si galante & si noble forme. Mais cette puissance d'où provenoit-elle ? Entierement de la constitution de sa propre nature, & non *ab extrinseco*, comme disent les Scavans. Ne voyons-nous pas encore tous les jours à Paris des jeunes Ecoliers aller demeurer au College de Clermont plutôt qu'en aucun autre,afin d'y pouvoir choisir à leur gré, comme dans un Serrail de jolis & fideles Camarades ? Et sans la justice inébranlable de mon Grand Monarque Loüis, toute la France auroit esté infectée de la puanteur de cét horrible vice ; car l'infame Chausson qu'on executa, avoit déja établi à Paris des Bordels communs de son infame mêtier, & pour plus s'attirer de Marchands, outre toutes sortes de jeux & de divertissemens qui y abondoyent, y faisoit entendre une melodie merveilleuse, & ainsi le miserable menoit les ames enchantées, qu'elles estoyent pour un moment, à souffrir une eternité de supplices. Cessons à present d'accuser les autres Nations, & considerons nous nous-mêmes. Comme François je ne voudrois jamais loüer, ou blamer ma patrie, car en la loüant je paroîtrois passionné, ou affecté, & en la blamant lache & déloyal ; mais neantmoins à dire le vray, je crois fermement, que nous n'aurions pas en France tant d'empoisonneurs, si l'invention n'en estoit venuë d'Italie. Revenons à nôtre empoisonneur d'Aristote.

Il

Il ne faut pas s'imaginer, qu'il ait esté seulement ingrat envers Alexandre, puisqu'il le fut encore au regard de Platon son fameux Maître, dont s'en plainnant plusieurs fois, disoit, qu'il avoit fait comme les poucins, qui donnent des ailes sur la poule leur mere, quand d'eux-mêmes ils trouvent dequoy becquer. Que dis-je de l'ingratitude? Il fut l'homme le plus vicieux qu'eut jamais aucun siecle. On lit dans quelques pieces Grecques, selon le rapport d'un de mes Condisciples parfaitement versé en cette langue-là, que quand Aristote naquit, qu'il apparut en l'air en plein midy une statuë d'un homme, qui tenoit à la main un livre à revers avec la langue tirée dehors, estant seulement barbu d'un côté, ayant le front plombé, des yeux de serpent, en tenant sous ses pieds un bouclier, où estoyent dépeints le Soleil, la Lune, & les Etoiles. Ils coururent tous à l'Oracle, pour sçavoir la signification d'une telle monstreuse statuë, ausquels il répondit, que la statuë qui avoit apparu signifioit la naissance du plus méchant homme qui fut jamais nay au monde; car le livre qu'il tient à revers signifie, qu'il sera Philosophe feint & ignorant; sa langue tirée dehors donne à entendre le trop grand parler, & la médisance qu'il aura; le front plombé montre son effronterie; les yeux de serpent font foy entiere de sa dommageable & pernicieuse curiosité; le peu de barbe represente, qu'il doit estre effeminé & impudique; le bouclier qu'il a sous ses pieds, montre son mépris vers les choses divines. On chercha diligemment où estoit ce nouveau fruit, & comme il pleut au Moderateur de l'Univers, on ne peut jamais retrouver ce malheureux, lequel estant aprés parvenu en âge d'homme, devint amoureux d'une effrontée paillarde, nommée Hermie, & en fut tellement épris, qu'elle eut un jour la hardiesse de luy mettre sur le dos une selle, de monter dessus, de s'en mocquer, & de le mépriser en tout. Il fit enfin faire par ordre à celle-là tous les Sacrifices qu'on avoit coûtume de faire à la Déesse Cere. Semble-t-il que ce fût-là un indice d'un esprit de pieté & de Religion? Méprisant donc ainsi les choses divines, semble-t-il meriter, que nos Reverends Bacheliers ne disent pas un mot sans l'avoir à la bouche, ou ne discourent d'autre chose à l'Ecole, ou bien que les Predicateurs n'alleguent que luy en chaire? On demandoit un jour à un certain Evêque, pourquoy

pourquoy il n'alloit point le Carême entendre la Predication ? Il répondit aussi-tôt, qu'y feray-je ? On n'y entend jamais que coser, & jaser le Docteur subtil contre le Docteur Angelique, & aprés s'en venir Aristote pour troisiéme à decider la question.

Certains bons Freres plus propres à la cuisine qu'à l'Ecole, pensent qu'on ne peut mieux faire que d'envieillir sur les livres d'Aristote ; parce qu'on ne peut sans luy, disent-ils, entendre la S. Ecriture, & jamais aucun homme, tant subtil qu'il pût estre, a entendu la matiere de la Predestination jointe avec le franc arbitre sans son aide : & ainsi laissant là le S. Evangile, abandonnent la Bible & les Peres, pour s'amuser aux songes de ce frenetique. Avec regret helas de toute la Chrêtienneté Monsieur Martin Luther Moine yvrogne aussi bien que paillard, est survenu sans le secours & sans la faveur d'Aristote, ou des formalitez de Scot ! Nôtre Aristote fut nommé *Seiche* à cause de son obscurité, parce que comme c'est un poisson qui répand un je ne sçay quoy de teint, qui s'est mis sous le ventre, pour ne point se laisser prendre des pêcheurs, de même ce grand Philosophe, pour ne point se laisser entendre, s'est entierement ensevely sous les tenebres de l'ignorance, en laquelle se confiant, il écrivit à Alexandre, qu'il ne prit point de déplaisir, s'il avoit publié les livres de la Physique, d'autant qu'aucun ne les pourroit entendre, qu'il ne les eût auparavant entendus de sa propre bouche. A dire le vray, je crois qu'il ne les entendoit pas luy-même, pour estre confus & rempiesez de plusieurs Ecrits d'Anciens Grecs. Finissons, & ne consumons point tant de fueilles à écrire le peu de doctrine qu'eut ce fameux Philosophe, ni ses mauvais comportemens, qui furent à Athene si découverts & si manifestes, que s'il ne s'en fut fuy, on l'auroit ignominieusement, & avec toutes sortes de supplices ôté de ce monde : ainsi donc desesperé, il s'en alla à Calcide, où considerant un jour d'avoir perdu la reputation qu'il avoit euë par toute la Grece, & qu'il n'y avoit plus pour lors de lieu, où il peût rester assurement, estant proche du fleuve Euripe, poussé de la fureur qui le conduisoit, & agité du remors de conscience, qui luy bourloit le cœur, & le déchiroit tout entier, se precipita dans le fleuve, & ainsi le monde resta nettoyé d'une telle ordure, & sa vilaine ame fut trainée de

cruels Demons au lieu des peines proportionnées à ſon merite, & que ſon corps brutal avoit fuy & evité toûjours.

Qu'on ſoit encore aſſez ſot à preſent de compoſer des livres de ſon ſalut, & de ſa Theologie, & que Trapezontius en faiſant parler S. Gregoire Nazanzene, nous vienne à dire, qu'il ſoit ſauvé, & pourquoy pluſieurs ne le peuvent croire? J'ay leu autrefois, qu'un ſaint Ermite eſtant dans les deſerts de la Thebaide, pria Dieu de luy montrer quelque ſaint homme en Paradis, qui eut le lieu le plus relevé, nôtre Seigneur prenant plaiſir de ſatisfaire aux deſirs de ſes Eleus, conſentit à ſa demande, dont il reſta infiniment conſolé: peu aprés il luy vint auſſi deſir de ſcavoir, quel eſtoit le corps qui fut en Enfer le plus tourmenté, & Ariſtote luy fut montré en habit de Philoſophe, lequel eſtoit trois fois le jour dépoüillé tout nud, & cruellement foüeté, & taillé aprés en pluſieurs petits morceaux; de la langue on en gratoit les parties les plus immondes, les yeux ſervoyent de but, où l'on tiroit des traits pour les percer, de ſes cheveux & de ſa barbe on en faiſoit un torchon: mais quel miracle c'eſtoit de voir, qu'en chaque partie diviſée de ſon tout, il y avoit par permiſſion de Dieu le même ſentiment qu'il y a en tout le corps! On jettoit aprés ces morceaux-là dans de l'eau boüillante, & l'affligé corps retournoit ſain & entier; & ainſi trois fois le jour ſans jamais y manquer on renouvelloit ces durs ſupplices, & je crois qu'ils durent juſqu'à preſent. Le bon Ermite reſta tout étonné, & ſe reſſouvenant d'avoir dans ſa cellule quelques-uns de ſes Ecrits, il les jetta auſſi-tôt au feu; & ainſi j'exhorterois de bon cœur tout le monde à en faire autant, & à laiſſer là des études ſi ennemies de la raiſon & des bonnes mœurs, & d'où on ne peut rien tirer de bon: que chacun donc croye, qu'il fut non ſeulement ignorant, mais le plus méchant homme de ſon temps.

SECTION

SECTION VIII.

Une vie ciche eſt bien meilleure qu'une ſomptueuſe, & de grand bruit.

JE m'imagine, que cette opinion-cy ne ſera pas priſe de bien des gens pour un Paradoxe ; car il ſeroit étrange de voir une perſonne avoir quelque peu de ſentiment, & aprés douter que la vie ménagere ne ſoit beaucoup meilleure que la prodigue & ſuperfluë. Dites-moy vous autres, qui peut-eſtre en doutez ; la vie ſobre & reglée ſans aucune autre aide ne chaſſe-t-elle pas la goutte, qui à peine (comme tiennent les plus experimentez Phyſiciens) peut recevoir gueriſon d'une infinité de remedes qu'on y apporte ? N'ôte-t-elle pas encore la douleur de tête ? Ne remedie-t-on pas par ſon moyen aux étourdiſſemens, aux rumes, aux vomiſſemens, à la gale, aux ruptures, & aux fiévres chaudes ? La vie ciche ne rend-elle pas nôtre eſprit plus éveillé ? N'eſt-elle pas en grande partie cauſe, que nôtre jugement devient plus reglé & plus net ? De cette opinion-cy furent les anciens Sages, & particulierement Platon, lequel ayant eſté d'Athene en Sicile, condamna griévement les tables de Syracuſe, qui rendoyent deux fois le jour ceux qui en eſtoyent, remplis de mets precieux, & de vins delicats. Mais qu'auroit dit Platon, s'il eſtoit venu en Angleterre, en France, & en Almagne, ou quiconque reſte content de deux bons repas, on peut dire de luy, qu'il fait une excellente diette. Cela auroit certes paru ſi étrange à Platon, qu'il auroit loüé avec toute ſa divine eloquence les tables de Syracuſe.

Epicure encore bien qu'il ſoit tenu pour un homme infame, mettoit ſes plus grands delices à manger ſeulement de petites herbes, & du fourmage nouveau. Mais je voudrois un peu ſcavoir de ceux-là, qui ne ſemblent eſtre nais que pour conſumer les vivres, pourquoy le temps paſſé qu'il y avoit autant de monde qu'apreſent, l'abondance des vivres y eſtoit pourtant plus grande, & à meilleur marché ? C'eſt parce qu'on menoit une petite vie. S. Hierôme écrivant de l'Inſtitut des SS. Peres, qui

qui pouſſez d'un zele religieux habitoyent en Egypte, raconte, qu'ils eſtoyent ſi paſſionnez d'une vie ſobre & ſimple, qu'ils auroyent reputé à luxure de goûter ſeulement de quelque viande cuitte. Jean Caſſian ne s'éloigne en rien de cecy, en écrivant la vie & les actions des Moines. J'ay ſouvent leu chez les plus anciens Medecins, que nos Anceſtres furent tellement amis de la ſobrieté, que le matin ils ne mangeoyent que du pain, & le ſoir goûtoyent de la viande ſans aucun autre entremets; c'eſt-pourquoy ils vivoyent long-temps ſans avoir tant d'infirmitez monſtreuſes. Les Romains, les Arcadiens, & les Portugues (pour ceux-cy j'en peux parler avec experience) n'ont eſté ſi long-temps ſans medecins, que parce qu'ils ſe ſcavoyent defendre des infirmitez par la diette, où il nous faut ſouvent reduire malgré nous.

J'apprend des bons Hiſtoriens, qu'allant Tolomée par l'Egypte avec ſes compagnons, qui ne le pouvoyent ſuivre, qu'il eut faim, & ſe coucha ſous la loge d'un païſant, où luy ayant eſté donné un morceau de pain de ſaigle, jura ſur ſon Dieu pour lors, qu'il n'avoit jamais rien goûté de plus ſuave, & mépriſa en aprés toutes les autres formes de pain, dont on uſoit auparavant. Les femmes de Thrace pour avoir des enfans ſains, robuſtes, & hardis, ne mangeoyent autre choſe, que de l'ortie & du lait: & le plus grand delice, que pouvoyent avoir les Spartiens dans leur vivre, n'eſtoit qu'un certain boüillon noir fondu comme du goudran, où l'on ne dépenſoit pas trois ſols pour l'apprêter. Les Perſes hommes ſi bien diſciplinez, n'ajoûtoyent au pain rien autre choſe qu'un peu de creſſon. Artoxerſes frere de Cyrus, ayant eſté mis en fuite de ſes ennemis, ſe mit à manger des figues ſeiches & du pain d'orge, en ſe plainnant tout affait d'eſtre reſté ſi tard à experimenter une vie ſi douce & ſi ſuave.

Mais il ſeroit curieux de ſcavoir, qu'eſt plus digne de loüange, ou celuy qu'eſt continent en amour, ou qu'eſt ſobre dans les feſtins? Je crois, que la continence eſt toutefois bien plus recommandable que la ſobrieté; car qui eſt ſobre au milieu des feſtins, n'a rien à vaincre que ſon propre appetit: mais au contraire qui veut eſtre continent, doit neceſſairement ſe ſurpaſſer luy-même, & l'amour auſſi, qui eſt un Dieu tres-puiſſant, contre les traits duquel rien ne nous peut ſervir. D'autant

plus les vices ſont naturels, d'autant plus de loüange merite-t-on en leur reſiſtant; car qu'eſt qui croit pouvoir ſurmonter les defauts de la nature? Or eſt-il qu'il eſt plus naturel d'aimer, que de manger, parce que nous ſommes compoſez d'amour, & parce que les pierres, les plantes, & les forêts aiment, car tout ce que le monde a de beau eſt l'ouvrage de l'amour; le Ciel eſt amant, la terre l'eſt, & la mer auſſi, & rien pourtant de toutes ces choſes-là a beſoin de viandes pour aliment; Dieu commanda à Adam d'aimer Eve, mais nous ne liſons pas, qu'il luy commandaſſe de manger: par conſequent la continence eſt une vertu plus grande que la ſobrieté.

Si les Cieux ne s'aſſujettiſoyent point l'arbitre de nôtre cœur, la complaiſance n'iroit pas ſi ſouvent qu'elle va juſqu'à des objets odieux: le manger au contraire eſt volontaire (excepté au povre, qui ne mange que ce qui peut) c'eſt-pourquoy eſtant bien plus grande la victoire de vaincre le deſtin, que de vaincre la volonté, aſſez plus digne de loüange ſera celuy qui eſt continent en amour, que celuy qui eſt ſobre dans les banquets. L'ame ſe repaît d'amour, & le corps de viande; mais comme il eſt plus difficile de reprimer les paſſions de l'ame, que celles du corps, il s'enſuit, que la continence ſurpaſſe la ſobrieté. Au regard de l'amour l'homme n'eſt point en luy-même, car l'ame d'un Amant vit dans un autre corps, de maniere qu il peut dire, Là où je ſuis je ne ſuis point, & là où je ne ſuis point eſt mon ame: la table au contraire & les mets recherchent tout l'homme; parce qu'autrement les mets ſeroyent odieux, & la nourriture impoſſible: mais qu'eſt qui doute que la loüange de celuy-là qui pourra eſtre continent ſans ame ne ſoit beaucoup plus grande, que celuy qui tout animé pourra eſtre ſobre? Les Amans ſont en plus grand nombre, que les gens de bonne chere; & ainſi on voit clairement, qu'il eſt plus difficile, & par conſequent plus loüable de reſiſter à l'amour qu'aux viandes. Si nous croyons à Elianus on rencontre des animaux qui ne mangent point, mais il n'y en a aucun qui n'aime. Il faut enfin avoüer, que la continence & la ſobrieté ſont deux grandes vertus.

Il eſt vray, qu'aſſez ſouvent nôtre ventre nous tourmente indiſcretement, & nous picote pour ainſi dire avec importunité, encore bien que ce ne ſoit pas toûjours, ſe contentant

de

de plusieurs choses qui ne sont pas des plus exquises. Je ne sçay pourquoy on prend tant de soin à avoir de si beaux greniers, & à chercher des boulangers Almans, ou de Gonnesse; puisque tous les anciens Medecins assurent constamment, que celuy qui goûte ordinairement du pain d'orge, n'est jamais tourmenté de douleur de pieds. C'est une chose aussi abominable de voir travailler tant de pêcheurs, & troubler ainsi les poissons de leur aimable repos, pour satisfaire à nôtre insatiable gueule. Il est encore vilain de voir pour un ventre qui doit bien-tôt estre la pâture des vers, travailler tant de cuisiniers, & dépoüiller nos jardins pour faire des sauces à exciter nôtre appetit endormy. Il est encore bien étrange de voir suer tant de chasseurs, dormir dans les neiges, se coucher sur la glace, monter aux montagnes, & courir par toutes les plaines pour complaire à nôtre gueule, laquelle ayant commencé depuis Adam, nous a envelopez maintenant en d'étranges aberintes; & nous voulons avec tout cela pour condescendre à ce qui luy plait, souffrir tant de dommage, & tant de peine. O miserable Philoxene où avois-tu l'esprit, quand tu souhaitois le col d'une gruë pour sentir plus de douceur dans les viandes? O malheureux Apitius, qui y mit tant de soin, quelle gloire, & quel profit t-en est-il revenu? Que diray-je de toy Maximin, qui mangeois seulement en un repas pour trente livres de viandes? Que diray-je de toy Gete Empereur, qui faisois que les vivres suivissent l'ordre de l'Alphabet, en te faisant servir une fois des asperges, des artichaux, des becases, des boutins, &c. jusqu'aux perdris pour aboutir au veau?

J'aime tout affait la vie sobre, & je ne trouve rien plus contraire à l'homme, que (s'estant remply & bourré le ventre le soir) de se lever aprés de bon matin; car on n'éprouve point de plus grande peine, que de sentir cette crudité, ces maux de ventre, & ces étourdissemens de tête: mais au contaire n'ayant point soupé le soir, ou tout au moins fort peu mangé, on se leve comme un chat maigre, déchargé & prompt à toutes sortes d'actions, & on ne se sent ni genné, ni étourdy. Un certain Seigneur Italien traita une fois en Espagne un vieillard âgé de plus de cent ans, auquel il demanda si sa table luy plaisoit? Mais le bon homme luy repliqua: Monseigneur, si j'en avois toûjours eu une telle en ma jeunesse, je ne serois pas arrivé à

cét âge-là, & avec la vigueur que vous admirez en moy : voicy donc comme la vie ciche & ſobre eſt encore cauſe, que nous vivions long-temps, & que nous-nous maintenions en ſanté.

Tous ceux qui furent anciennement ennemis de la vie ſobre, furent auſſi retrouvez ennemis de l'honneur & de la vertu, comme nous voyons en Claude, en Caligule, en Eliogabal, en Clodius ; en Tragedus, en Vitellius, en Verus, & en Tibere : d'un autre côté nous voyons, que ceux qui menerent une vie ſobre, furent quaſi tous des hommes divins, comme fut Auguſte, Alexandre, Severe, Paul Emilius, & Epaminonde : la vie donc ſobre & ciche eſt bien meilleure que la magnifique & la ſomptueuſe. Que nos modernes Sardanapoliens diſent tout ce qui leur plaira, ils ne pourrons jamais perſuader le contraire de ce que la raiſon, la nature, & le bon exemple des vertueux nous perſuadent efficacement de croire ; non, dis-je, ils ne me le pourroyent pas perſuader, quand leur langue auroit même englouty toute la Rhetorique & Grecque, & Latine.

SECTION IX.

Il vaut mieux avoir une Femme ſterile que feconde.

QUelle raiſon a-t-on d'appeller la ſterilité d'une femme mauvaiſe, eſtant cauſe que de fiere, de facheuſe, & d'importune, elle devienne benigne, humble, & plus prompte à l'obeïſſance de ſon mary ? C'eſt-pourquoy nous voyons toûjours une femme feconde avoir beaucoup de hardieſſe, accompagnée d'un orgueil inſupportable ; & il ne faut pas s'étonner, ſi en voyant tant de petits & chers enfans dependans de ſon empire, & obſervateurs du moindre ſigne de ſes commandemens, elle ne vienne à s'en orgueillir, & à s'en enfler tellement, qu'il luy ſemble d'eſtre non ſeulement la femme, mais la vraye & l'unique maîtreſſe du logis. Un certain Gentilhomme eſtant une fois à Lion, & diſcourant familierement comme on a coûtume en cette Ville-là avec une Demoiſelle d'une juppe fort riche,

riche, que sa voisine s'estoit faite, luy dit en soûpirant, qu'elle n'avoit rien tant dans l'esprit, que d'en avoir une semblable ; mais le Gentilhomme qui connoissoit le mary assez puissant pour luy en faire passer l'envie, luy demanda pourquoy elle ne caressoit point son mary, estant couchée avec luy, afin d'en obtenir une de même, ou ce quelle auroit voulu ? Elle répondit, qu'elle n'oseroit jamais luy rien demander, ne luy ayant point encore fait d'enfans, mais que si Dieu luy faisoit la grace d'en avoir, qu'elle voudroit bien autre chose qu'une juppe. Il arriva aprés qu'elle devint grosse, & qu'elle eut d'une seule couche deux enfans beaux comme des Anges ; ce qui la fit devenir & si fiere, & si dédainneuse, que le povre mary n'estoit jamais en paix, que quand il estoit hors du logis. Voicy les fruits que nous donne la fecondité si desirée : mais au contraire combien d'avantages reçoit-on de la sterilité, encore bien qu'odieuse ? Ils sont si considerables, & en si grand nombre, que je ne pourrois pas tous les redire ; premierement si la femme sera sterile, il ne faudra point luy nourrir d'enfans, on ne l'entendra point crier estant assaillie à l'impourveu des douleurs, que causent les couches, ni se plaindre des déplaisirs mortels, qu'une fausse apporte souvent, on ne les entendra point pleurer dans le berceau, quand on voudra dormir, on ne sera nullement incommodé de facheuses, ou de babillardes nourrices, & à la fin on ne sera point en peine d'éprouver le ressentiment qu'on a de leur mort naturelle, ni de souffrir l'infamie d'une violente, qu'ils s'attirent quelquefois par leurs crimes, & par leurs débauches, quand ils n'ont pas esté bien élevez.

Il me souvient d'avoir leu, que Solon s'en allant visiter Talete (lequel philosophant pour lors, ne demeuroit pas loin de la Ville de Milete) s'étonna beaucoup, & le reprit quasi du peu de soin qu'il prenoit d'avoir des enfans. Peu de jours aprés Talete introduit finement chez luy un jeune homme, qui disoit venir d'Athene : cettuy-cy fut diligemment interrogé de Solon, s'il n'y avoit rien de nouveau à la Ville ? Auquel il répondit, qu'on entendoit rien autre, que la mort d'un fort joly enfant, laquelle avoit affligé toute la Ville, pour estre fils d'un Citoyen fort aimé, & fort considerable, dont il ne se ressouvenoit point du nom. O malheureux pere ! dit

alors Solon estant déja tout attendry : mais peu à peu venant à soupçonner quelque chose, luy demanda s'il s'appelloit Solon ? Il répondit que ouy ; ce qu'ayant entendu il se donna de la tête contre la muraille, & resta tellement oppressé de douleur, que peu s'en fallut qu'il ne devinse fou tout affait. Pour lors Talete luy dit presque en souriant : Ce sont-là les choses, Solon, qui m'épouvantent, qui m'étonnent, & qui me font apprehender d'avoir des enfans, puisqu'estant un homme si fort, & d'un courage si constant, elles peuvent neantmoins vous troubler facilement ; & luy fit voir, que c'estoit une fiction qu'il avoit retrouvée, pour luy montrer d'où procedoit le peu de volonté qu'il avoit d'avoir des enfans.

Mais qui desire tant la fecondité de sa femme me dise un peu, s'il sçait ce qu'elle luy enfantera ? Il est certain, que l'Empire des Romains n'auroit point souffert avec tant de dommage de si horribles Monstres, comme furent Gaius, Caligule, Neron, Commode, & Baxianus, si M. Antonin, Domitius, Septinius, & Severe n'eussent point eu de femmes, ou si à tout le moins elles eussent esté steriles. Auguste avoit coûtume de dire : *Plût à Dieu qu'ayant pris femme je n'eusse jamais eu d'enfans !* Et il appelloit souvent sa fille & sa niece *deux femmes*, qui le détruissoyent avec une douceur extréme ; on dit la même chose de Philopatre pere de Tolomée, qui tua non seulement son propre pere, mais aussi son frere, sa femme, & sa mere, qui l'avoit neuf mois porté dans le ventre, & qui tant de fois l'avoit tenu si tendrement au col. Je crois, qu'Agrippine mere du cruel Neron dit le semblable : le même affirma le pere de Frate Roy des Parthes ; parce qu'il vit son fils tuer si cruellement trente de ses freres, & puis aprés tirer contre luy encore bien que vieux son poignard, sans avoir aucun remors de conscience, ni aucune retenuë pour celuy qui luy avoit donné l'estre.

J'ay leu, qu'Epaminonde homme d'aussi grand esprit que de courage, vêcut long-temps sans prendre femme, & Pelopide luy reprochant, qu'il en agisoit injustement de ne pas tacher d'avoir des enfans pour le soulagement de la Republique, qui estoit déja affoiblie, luy répondit promptement : *Garde que tu ne fasse bien pire que moy en laissant la semence d'une si méchante nature qu'est la tienne.* Le fils de Pelopide estoit un jeune

jeune homme infame, & d'une esperance entierement perduë à cause de sa vie si corrompuë & si pernicieuse à ses compagnons. Mais que diray-je de Mithridate, qui pour le desir grand qu'il avoit de regner, declara ouvertement la guerre à son propre pere, n'ayant pû faire reüssir les ambuches qu'il avoit secretement dressées contre luy? Que diray-je de Lothaire enfant de Loüis, qui mit son pere en prison par la seule crainte qu'il avoit, que Charles son cadet ne fusse plus aimé que luy? Que dira-t-on de C. Turian, d'Antipatrus, de Gallien fils de Valerian Empereur, & de tant d'autres meurtriers, & ingrats envers ceux qui les avoyent mis au monde? Ce que j'ay dit sur cela n'est rien au regard de ce que je vay dire.

Jesus Christ n'a-t-il pas predit dans son S. Evangile, que bien heureux seront les femmes steriles? Pourquoy donc se facher, & tenir pour vil & pour bas ce que nôtre Redempteur estime, en luy promettant un bonheur eternel? Sans doute croyons, que la sterilité est un remede singulier pour les incommoditez du mariage, qu'on ne peut mieux, ni par un plus court chemin eviter en cette vie. Persuadons-nous veritablement, que la sterilité est une fort bonne & fort utile medecine contre la méchanceté des enfans, excepté qu'on eût de cette herbe appellée *Hermedie*, dont quiconque en mange, si nous en croyons à Democrite, luy fait non seulement engendrer des enfans bons, honnêtes, & bien morigerez, mais aussi tres-beaux, & tres-agreables. Mais quel diligent, & scavant Simpliciste peut jamais connoître ce miracle de nature? Quelle fut la main de l'expert Jardinier qui la cultiva? Dioscoride en a-t-il jamais écrit? Crescentius en parla-t-il? Pour moy je ne crois point qu'aucun de nos peres l'aye connuë, en voyant les jeunes gens de nôtre temps devenus desobeïssans, homicides, débauchez, blasphemateurs de Dieu & de ses Saints, joüeurs, & ennemis jurez de la vertu. Je m'imagine, que Democrite rêvoit, ou qu'il vît cette herbe-là aprés s'estre arraché les yeux de la tête pour philosopher mieux. Disons donc tous d'une voix commune, qu'il vaut mieux avoir une femme sterile qu'une feconde, & ne nous soucions plus d'avoir des enfans, puisqu'ils reüssissent si mal.

Il y en a beaucoup qui sont pris d'un tel desir, mais qui s'étouffe bien-tôt, en considerant, que d'engendrer des enfans

n'eſt autre choſe, que de faire des Sujets au Roy. A Venice ils ont un certain proverbe, quand quelqu'un naît, de dire, *Qu'il eſt nay un aſne aux Venetiens.* Je ne veux pas raconter la grande conſolation que nous donnent les enfans, quand ils ſe querellent, & qu'ils retournent au logis la tête rompuë, ou les bras coupez. Je ne diray point combien il y en a eu de pendus pour avoir vollé & aſſaſſiné, ou envoyez aux galleres, quand ils déroboyent des maiſons, qu'ils batoyent leur pere, leur mere, leur oncle, & leur tante.

SECTION X.

Les Oeuvres que nous avons à preſent ſous le nom d'Ariſtote ne ſont pas de luy.

CEcy ſemblera trop étrange, & donnera bien à dire aux Diſciples d'Ariſtote, & moy-même j'y aurois beaucoup penſé ſans la ſerieuſe recherche que j'en ay faite : mais le fidele Strabon, & le ſcavant Platon m'en ont à preſent deſabuſé, diſans ouvertement, qu'il y a déja long-temps que les Oeuvres d'Ariſtote ont eſté perduës, & qu'il ne ſe ſervoit pour philoſopher, que de certains Ecrits de quelques vieux Peripateticiens, qui eſtoyent aſſez mal en ordre. Le témoignage de deux ſi grands hommes pourroit aſſurement me ſuffir pour le croire, encore bien que Ciceron n'y fuſſe point ſurvenu avec le diligent Simplicius, qui m'ont confirmé tellement dans mon opinion, qu'il ne me ſemble point pouvoir eſtre rien de plus certain, & j'en oſerois même riſquer ma tête pour le ſoûtenir. *Je ne le dis pourtant pas tout de bon.*

Ciceron écrivant à Lentulus, luy dit d'avoir composé ſon Orateur en Dialogues ſelon la coûtume d'Ariſtote. Or ſi Ariſtote eut cette coûtume-là, il ſera croyable, qu'il en aura écrit pluſieurs Volumes, & non un ſeul ſous une telle forme ; & neantmoins on en voit aucun. Simplicius aſſuré auſſi, qu'il écrivit en Dialogues : mais je ne voy en aucun lieu ces Dialo-

gues-

gues-là, encore bien qu'en ayant le temps j'aye quelquefois fuelleté Aristote, qu'on voit paroître avec tant de presomption dans toutes nos Biblioteques, & je n'y ay pourtant jamais retrouvé telle forme, ou telle maniere de composer; ce qui m'a assez étonné, principalement la coûtume estant en ce temps-là d'écrire en Dialogues, comme nous voyons en Platon, en Zenophonte, & en beaucoup d'autres. De plus le même Simplicius en interpretant les Predicamens d'Aristote, cite la Paraphrase d'Andronicus, laquelle se rapporte entierement au Texte, que nous en avons à present, & ne s'accorde point au Texte de Simplicius: c'est pour-quoy la conjecture qu'ils soyent d'Andronicus, & non d'Aristote, me semble fort evidente. Je me riois quelquefois avec raison en entendant disputer entre les premiers Philosophes, si on devoit mettre les Predicamens d'Aristote devant ou aprés sa Metaphysique? Puisque les Predicamens sont d'Andronicus,& l'on y voit plus de bagatelles que de fruit.

Simplicius parlant encore dans le même Livre des Univoques, cite l'Art Poëtique d'Aristote, & la definition qu'il en donne en cét Art-là. J'ay leu & releu plusieurs fois cét Art Poëtique sans jamais y avoir vû telle chose; & par consequent ils ne sont pas d'Aristote. Je retourne de nouveau à Ciceron, lequel en écrivant à Atticus, & en parlant de ses Oeuvres, dit, qu'il avoit esté conseillé de faire comme Aristote dans sa Politique, qui avoit fait dire aux autres dans ces livres-là ce qu'il n'approuvoit pas luy-même, ayant écrit aprés diffusement tout ce qu'il jugeoit vray & à propos: où il fait aussi mention de la coûtume, qu'il eut d'écrire en Dialogues. Passions outre: il écrit dans ses Tusculanes, en parlant de nôtre fin,& dit: *Qu'il revienne ce fleuve d'oré d'eloquence*, & l'allegue en plusieurs autres lieux comme tres-eloquent, tres-poly, & entierement remply de toutes sortes d'ornemens. Mais en quoy consiste cette si grande eloquence? Où voit-on cette oraison si abondante? Qu'est l'homme exercé tant soit peu dans le Grec, qui confesse, ou admire ce charme de discours? On avoüe volontiers, que les paroles en sont propres, mais non pas elegantes, coulantes, & douces. A cause de cela plusieurs Philosophes jugerent, que le Livre du Monde n'estoit point de son cru, pour estre bien plus elegant que les autres, y ayant principalement mis

un

un exorde devant, & l'ayant presenté à d'autres contre la coûtume & la façon ordinaire, dont il s'estoit toûjours servy dans ses plus considerables Volumes : car sa maniere n'a jamais esté de faire de longs exordes, ou d'y mettre le nom de personne.

Venons maintenant à ses Problemes, où souvent il repete les mêmes choses, en apportant des questions aussi vaines, que ses raisons en sont froides & badines, pour les decider : chose indigne en verité d'un si grand Genie, & d'un homme si profond, comme la voix commune & le prêche, & le vante tous les jours ! Ciceron encore, dont le témoignage est de grand poids, dit ouvertement dans ses disputes Tusculanes, que les livres de la Morale furent faits de Tricomacus son fils ; en s'étonnant fort de ceux qui en jugent autrement, comme si le fils n'eusse pû representer le pere & en doctrine, & en eloquence. Il dit de plus, qu'il a leu les livres qu'Aristote écrivit de la Nature des Dieux, & qu'il en traduit une bonne partie ; & toutefois qui a fait ces fameux Aristotes, a de main à main rapporté & enchainé un livre à un autre, en commençant de la Logique, & montant aux livres de la Physique, du Ciel, de l'Ame, de la Generation, & Corruption, en descendant aprés aux hommes & aux animaux irraisonnables ; car c'est là l'ordre qu'on voit en tous ses livres. Mais plus ouvertement dans ceux des Meteores, où il dit ainsi : *Nous avons déja disputé des premieres causes naturelles, & de tout le mouvement des Etoiles, des Elemens, & de leurs operations reciproques, de la commune generation & corruption, il reste donc maintenant que nous descendions plus bas* ; & au commencement du sens & des choses sensibles il assure le même : mais pourtant si ceux que nous avons à present, & pour qui les studieux ont tant de veneration, estoyent vrays livres d'Aristote, on trouveroit ce qu'il a cité, & ce qu'appartient à la matiere dont il nous assure de traiter ; toutefois on ne retrouve aucun lieu, où il ait traité de la Nature des Dieux. J'apporterois d'autres passages, pour montrer davantage cecy, mais il suffit sans tant d'argumens & de demonstrations de faire remarquer aux Scavans comme on doit juger des livres d'Aristote.

SECTION

SECTION XI.

Il vaut mieux eſtre laid que beau.

IL y en a pluſieurs qui doutent de cecy; mais que l'on conſidere combien dans un laid viſage, & dans un corps mal fait on voit de feux amoureux éteints, qui ſeroyent ſans doute dans une belle perſonne cauſe d'un cruel embraſement! Que l'on conſidere encore combien la laideur a non ſeulement ſervy le temps paſſé d'obſtacle à de dommageables flames, mais auſſi à preſent elle en amortit l'importune ardeur avec une efficace merveilleuſe. Il eſt plus que certain, que ni les Grecs auroyent reſſenty tant de peine, ni Troye auroit avec tant de deſaſtres & de calamitez ſouffert ſa derniere deſtruction, ſi Helene la Grecque & Paris le paſteur Troyan euſſent eſté auſſi difformes que bien faits. Ah mille mains ſeroyent laſſes d'en écrire les malheurs! Il y a déja pluſieurs années, que l'Anglois vaillant & belliqueux n'auroit point paſſé la mer avec la perte des Flamans, ſi l'incomparable beauté d'une pucelle ne l'euſſe puiſſamment attiré. Je diray auſſi, que pluſieurs Princes ne ſeroyent jamais arrivez à Florence, ſi la rare beauté, & les charmantes manieres d'une jeune Florentine ne les y euſſent pouſſez, comme nous liſons dans les Hiſtoires de ce fleuriſſant Eſtat. Mais à preſent des Anglois & des Florentins on en pourroit faire de parfaits contens, & ce ſeroit d'envoyer en Angleterre toutes les belles filles de Florence, & à Florence tous les jolis garçons d'Angleterre: pour lors les povres Florentins tout tranſportez d'amour s'écriroyent: *O Angillini miei, ô Amantiſſimi boi!* En Anglois *boy* ſignifie *petit garçon*, & en Italien *boia* ſignifie *bourreau*, & avec raiſon, puiſque l'objet aimé n'eſt qu'un perpetuel bourreau.

Il n'y a point de langue aſſez déliée, de voix aſſez claire, & de poitrine aſſez forte, pour expliquer ſuffiſamment combien de maux nous apporte une vaine & ſenſible beauté! Quelle rapine injuſte, quelle trahiſon criminelle, quel aſſaſinat barbare, & quelle mort infame peut redire la langue, ou s'imaginer

giner l'esprit, qui puisse avec tout cela s'égaler aux cruautez, aux assasinats, & aux morts qu'a causé, & cause tous les jours la beauté ? Pour qui vît-on aujourduy en mourant, & pour qui meurt-on en vivant ? Pour la beauté. Quel est l'esclavage qu'on juge le plus libre, & quelle est la liberté qu'on croit la plus servile & la plus indigne ? C'est la beauté, qui paye d'ingratitude nos continuels services ? De qui attend-on sa fortune & sa joye, & on en reçoit que du malheur & que du déplaisir ? De la beauté. De quelle main nous viennent au cœur des remedes desesperez & des blessures incurables ? De la beauté. A qui donne-t-on un cœur presqu'éteint, pour en gagner deux vifs, & à la fin se perdent tous deux ? A la beauté. Quel est l'objet qui plait à nos yeux, qui nous ébloüit l'esprit, qui nous éclaire de loin, & nous aveugle de prés ? La beauté. Quelle est la plus vive idée de la pudeur, & qu'en est la plus impure pratique ? Celle de la beauté. Qu'est qui nous precipite, qui nous force, & qui nous arrête & retient en même instant ? La beauté. Quel est le bien enfin, dont on croit s'enrichir, & qui nous met au conrraire en l'obtenant dans une indigence extréme ? La beauté.

La belle personne n'est qu'une affliction d'esprit, & qu'un tourment de l'ame ; car si on l'aime, elle nous tyrannise, & si on la méprise, elle nous devient ennemie. Elle ne reconnoit point de milieu, ne distingue aucune raison, & ne sçait ce que c'est que justice. Elle est inconstante dans ses pensées, dereglée dans ses appetits, & inflexible dans ses desseins. Son amour naît & procede de l'interest, sa foy de la necessité, & sa pudeur de la crainte. Si elle parle, elle ment ; si elle rit, c'est pour tromper : & si elle pleure, c'est pour trahir. Sa bouche n'est ordinairement remplie que d'un faux miel flateur, comme son ame ne l'est que d'un poison d'envie. Elle nous ensorcele avec ses yeux, nous enchaine avec ses bras, nous rend tout éperdus de ses baisers, & par mille autres delices nous dérobe & l'entendement, & la raison, nous changeant d'hommes que nous estions en bêtes. La beauté & la bonté sont dans la Metaphysique des accidens convertibles, mais non pas dans la Morale ; parce que la bonté en une belle personne est un accident merveilleux, & presque contre nature. Il n'y a rien de plus aveugle que l'intelligence humaine, elle se trompe dans

l'apparence

l'apparence des choſes, & prend ſouvent l'ombre pour le corps: en ſon idée elle ſe figure le beau & le bon, non comme il eſt, mais comme il deveroit eſtre; pourveu qu'il ſatisface aux premiers mouvemens de ſon inclination, elle eſt contente.

Qui eſt beau eſt ordinairement aimé de tout le monde, mais le vent de l'amour univerſel eſt une exaltation empeſtée, qui nous offuſque la raiſon, & nous aneantit la renommée: car à proprement parler, ſi on me demandoit ce que c'eſt que d'eſtre aimé? Je répondrois, que c'eſt la ruine des eſprits, la decadence des choſes naturelles, la corruption des mœurs, la perte de la liberté, la deſtruction des hommes, l'infelicité humaine, & le pire de tous les maux. Voyez aprés cela ſi on doit deſirer d'eſtre beau, pour eſtre aimé? Ouy c'eſt la ruine des eſprits, parce que celuy qui aime ne juge jamais bien de l'objet aimé, l'Amant n'eſtant qu'un flateur ſelon le ſentiment de Plutarque. Tout ce qui vient de ce que nous aimons nous paroît parfait, puiſqu'il nous eſt impoſſible de croire du defaut en un objet, qui eſt une partie de nous-mêmes: & par conſequent qui eſt aimé reçoit l'erreur comme une atteſtation de verité, & le croit quaſi impeccable, parce que celuy qui l'aime n'a pû le reprendre. Voicy donc comme nôtre malheureux aimé n'eſtant ni corrigé, ni repris, publie à la honte de ſa beauté les défauts de ſon jugement. C'eſt la decadence des choſes naturelles; car le terrain, que le laboureur cultive avec trop de ſoin & d'affection ne produit pour l'ordinaire que de méchantes plantes. Les ſinges pour trop aimer leurs petits les tuent ſouvent avant le temps. Les males des viperes rencontrent dans l'amour des femelles la perte de leur vie, pendant que le trop de plaiſir, en les tuant, les fait ſuccomber à l'amoureux combat. Il n'y a rien qui aviliſſe tant le courage des enfans, comme l'affection des meres: c'eſt-pourquoy Pline louë & celebre ces peuples, qui ne vouloyent point permettre, que les meres euſſent nourri leurs enfans, qui ne fuſſent avancez en âge. Pourquoy penſez-vous, que les Elemens font de ſi admirables compoſitions? C'eſt parce qu'ils ſe haiſſent entr'eux. C'eſt la corruption des mœurs; d'autant que l'homme en s'appercevant d'eſtre aimé, argumente de l'excez de cét amour-là, qu'il faut qu'il ait en ſoy quelque merite eminent; ce qui luy

fait negliger la vertu, mépriser ses amis, nourrir son ambition, & à la fin se precipiter luy-même. Il s'imagine, que la nature & la fortune ayent fait en luy seul comme un abregé de tout ce que l'on peut desirer. De là procede son malheur, parce qu'en negligeant les moyens, qui l'ont rendu aimable à tout le monde, il se rend digne de la haine d'un chacun : c'est-pourquoy Lucian nous assure, que l'insolence des hommes ne provient que de ce qu'ils connoissent qu'on les aime. Je ne parle point des femmes, car on sçait bien qu'estans une fois aimées, elles deviennent des furies d'Enfer, elles presument de tout, elles méprisent tout, & croyent arriver par leur merite, ou leur propre folie, & les mensonges de ceux qui les aiment, les élevent. C'est perdre la liberté, puisque celuy qui est aimé, est en dépit de luy obligé d'aimer qui l'aime ; & qui ne sçait point correspondre à l'amour, est indigne d'amour : car c'est trahir l'humanité même, que de ne point aimer quand nous sommes aimez : c'est disputer l'insensibilité aux choses inanimées, & estre pires que les bêtes sauvages, qui sçavent payer de l'amour pour amour. Mais quelle plus grande infelicité y a t-il, que d'estre obligé d'aimer un objet odieux & desagreable ? Et en ne voulant point l'aimer, encourir au contraire les reproches que merite l'ingratitude. C'est la destruction des hommes ; car quand on s'apperçoit d'estre aimé de plusieurs, on ne se peut persuader d'estre haï de quelqu'un, ce qui nous faisant negliger les propres moyens de nôtre seureté, nous laisse en proye à tout le monde, & nourrit par occasion la haine & la rage de ceux qui tâchent à nous predre. Quelle fut la cause de la mort de Cesar ? L'amour qu'on luy portoit, parce qu'il ne pouvoit croire, comme nous assure Dion, qu'en l'affection de tant de gens, y pût s'y rencontrer la haine de quelqu'un. Philippe pere du Grand Alexandre n'auroit jamais esté tué, s'il n'avoit esté aussi trop aimé des siens. La haine tuë peu de Rois ; car ne leur manquant ni la main, ni la langue, ils n'ont rien à craindre : il est fort facile de conserver la vie du Prince contre ses ennemis, mais il est impossible de la defendre avec ses amis. L'infelicité humaine en depend ; car en se voyant aimé, si on le croit, ou si on ne le croit pas, on est toûjours malheureux : si on ne le croit pas, parce qu'on ne sçait pas meriter, ou l'on a pas l'esprit de connoître l'amour ; & celuy-

là n'eſt-il pas malheureux, qui ne ſe croit pas digne de l'affection des gens ? Non il n'y a point de plus grand malheur que d'eſtre encore mépriſable à ſoy-même. Qu'eſt l'homme ſi chetif qui vueille eſtre le premier à ſe mépriſer ? Et ce qui eſt de pire, pourquoy perdre un treſor le plus cher qu'on ait, ſelon le ſentiment univerſel ? Au contraire eſtant aimé, ſi on le croit, on eſt plus que malheureux, parce qu'on peche d'ignorance, en faiſant fondement ſur des choſes ſi pleines d'incertitude, comme ſont les affections humaines, volages, vaines, & inconſtantes, & qui n'ont point d'autre fermeté, que l'inſtabilité même. De plus on eſt ſuperbe & ambitieux, préſuppoſant en ſoy-même aſſez de merite pour eſtre aimé. C'eſt auſſi le pire de tous les maux ; car il ôte les peines & les recompences qui conſervent ſeules le monde. Qui eſt aimé exerce rarement la juſtice : c'eſt-pourquoy Themiſtocle refuſoit l'entrée du Magiſtrat à ceux qui avoyent des amis, croyant eſtre impoſſible de pouvoir bien juger ceux dont on eſtoit aimé. Les Atheniens ne prononçoyent leurs ſentences qu'à l'obſcur, afin que l'integrité de leur conſcience, eſtans aimez, ne pût eſtre attaquée par les yeux. Aprés cela voulons-nous eſtre beaux pour eſtre aimez ? Fy fy de la beauté, qui nous fait devenir autant de monſtres, puiſque l'injuſtice eſt l'unique cauſe de tous les vices.

Nous voyons ſouvent entre les plus ſages & les plus ſpirituels y avoir plus de laids, que de beaux ; & commençons par Socrate, lequel comme on écrit, & comme on voit de ſes Medailles, fut extrémement difforme, mais neantmoins tel, qu'il merita l'eloge de l'Oracle, & d'eſtre eſtimé le plus ſage de tous les hommes. Eſope qui a compoſé ces excellentes Fables, fut d'une figure ſi monſtreuſe, qu'il n'y a point de vilain charbonnier, qui ne ſeroit paru à ſon égard un Narciſſe, ou Ganimede ; toutefois il poſſedoit, comme chacun ſcait, toutes ſortes de vertus, & eut ſur tous les autres un eſprit fort ſubtil. Zenon Philoſophe fut d'une laideur effroyable. Ariſtote, Empedocle, & Galba furent mal-faits, mais d'un ſcavoir merveilleux. La difformité de Philopomene ne pût l'empêcher, qu'ayant eſté valeureux Soldat, il ne devinſe encore grand Capitaine, & chery de tous pour ſa vertu. J'en pourrois apporter mille autres. Ceux qui ſont beaux, ſont auſſi le plus ſouvent

mal-

mal-ſains, moins robuſtes, & moins propres aux incommoditez de la vie, eſtans preſque tous mols & effeminez.

Les Hiſtoriens nous apprennent, & l'experience journaliere nous montre, qu'on voit rarement une grande beauté accompagnée d'une grande pudeur, eſtant bien difficile de garder ce que pluſieurs ſouhaitent avec paſſion. Combien de belles femmes voyons-nous qu'on tienne chaſtes? Je ſuis ſeur, que par tout, les plus belles ſont reputées les plus laſcives, & les moins honnêtes: c'eſt-pourquoy je m'étonne tout affait de ces perſonnes-là, qui ſe plainnent de n'eſtre pas belles, en querelant preſque la nature pour cela, & en cherchant de s'embellir avec tant de ſoin, ſans ſe ſoucier d'aucune dépence, & ſans épargner aucune peine. Mais je prie ceux qui ſont ſoineux d'une beauté fragile, de me dire, pourquoy ils ſe plainnent, ſi la nature ne leur a pas donné ce qui plait, & delecte avec tant de vanité, en leur ayant donné comme mere fort diſcrete ce qui aide & ſert davantage? Elle ne donne point à ſes amis des choſes, qu'une petite maladie peut détruire, & que la vieilleſſe peut dérober en un inſtant, veu que la vraye liberalité ſe reconnoit de la fermeté du don. La beauté en a fait devenir pluſieurs adulteres, & jamais que je ſache en a rendu aucun chaſte & honnête. Elle en a mis pluſieurs en bien des perils, & les a preſque tous conduits à pecher inconſiderammment; & ſi l'exemple d'un Hypolite, & d'un Joſeph ne me retenoit, je l'aurois peut eſtre dit ſans aucune exception Autrefois il y eut, & il y en a encore à preſent pluſieurs amateurs de la chaſtité, leſquels confeſſent ouvertement, que ne pouvant ni par longues veilles, ni par rigoureuſes diſciplines, ni par jûnes continuels dompter l'éguillon de la chair, & amortir ſes ardeurs, les avoir domptées & éteintes, pour avoir ſeulement vû une perſonne mal-faite: c'eſt-pourquoy on a coûtume, en voulant témoigner qu'une femme eſt laide, de dire, que *c'eſt un ſouverain remede contre luxure.* O laideur ſainte & amie de la chaſteté, qui ſcait eviter le ſcandale, & empêcher le peril! Tu rends la converſation plus facile, n'y laiſſant aucun dégoût, tu chaſſe tous les ſoupçons, & tu es ſeule medecine à la rage des jaloux! Je voudrois te pouvoir loüer ſelon tes merites, puiſque tu nous cauſe des biens infinis; ce que les ignorans ne pouvant helas connoître, ils te blament inceſſamment à tort!

Je

Je conseillerois volontiers à un amy de se faire beau de cette beauté, qui persevere continuellement avec nous, & qui ne nous abandonne jamais ni en mangeant, ni en dormant, ni en riant, ni en pleurant, ni encore moins en soûpirant; de cette beauté, dis-je, qui nous accompagne jusqu'à la mort, & qui demeure même avec nous dans le cercueil. C'est celle-là que nous pouvons veritablement dire la nôtre, & non point des parens, ou de la nature! Croyez-moy, il vaut mieux se faire beau de cette veritable beauté, dont je parle à present, que de naître avec cette autre, qu'un petit accez de fiévre gâte & corrompt si facilement. Il me souvient d'avoir leu d'un jeune enfant de Toscane, lequel en voyant sa beauté suspecte, & ennemie capitale de la reputation, qu'il tâchoit d'acquerir avec bien du soin, se gâta luy-même avec un rasoir tout le visage, & reduit ses belles joües, qui avoyent toûjours esté comme un parterre de lis, à un estat pitoyable & affreux. Plusieurs vierges, dont les Histoires Chrêtiennes font mention, firent le même dans la Primitive Eglise. Les femmes d'apresent ne seroyent pas de cette humeur-là, mais au contraire, quand Dieu leur fait la grace d'estre laides, elles recherchent toutes les inventions possibles, & les manieres les plus nouvelles & les plus fines, pour se farder, se piquans extrémement de paroître belles. Qu'arrive-t-il aprés d'un si grand soin & de tant d'industrie? Rien autre que peché, que mort, & qu'effroy d'un Dieu justement irrité: il vaut donc mieux fuir la beauté vaine & passagere, que de s'y arrêter, veu que l'orgueil en naît, & que la fierté en provient. Pour moy dés que je sceus distinguer la verité d'avec le mensonge, mon opinion fut toûjours, qu'on devoit faire plus de cas des femmes laides, que des belles; & ce n'est pas sans raison que je le dis, parce que les laides sont plus humbles, plus chastes, & plus spirituelles: les belles sont plus fieres, moins constantes, & plus à eviter, n'estans remplies que de manieres trompeuses, & de caresses feintes.

Personne ne me peut maintenant nier, qu'il ne vaille mieux est laid, que beau; car si quelqu'un s'y opposoit, je le ferois rester menteur par l'authorité de Socrate, qui dit, que la beauté n'est qu'un Tyran de peu de durée, de Theophraste, qui écrit n'estre qu'une fraude cachée; & si cela ne suffit pas, j'ajoûteray l'opinion de Theocrite, qui dit n'estre autre chose,

qu'un mal inconnu : & aprés nous serons si aveuglez, & si imprudens, que de suivre à yeux ouverts ce qui nous pert ? Et nous embrasserons plus volontiers une dangereuse beauté, qu'une utile laideur ? Ah si nous en avions la pensée, éloignons-nous en ! Et commençons dorenavant comme sages à haïr constamment ce qui ne nous a jamais apporté de gloire, ni d'avantage.

SECTION XII.

Il vaut mieux estre fou que sage.

J'Auray sans doute peu de peine à persuader au monde, qu'il vaut mieux estre fou que sage, la folie ayant esté autrefois loüée des plus beaux Esprits, & avec des Eloges nompareils. J'apporteray donc seulement ce qu'ils ont laissé sans y penser, ou pour n'en point vouloir dire davantage. Il me souvient d'avoir leu chez les Philosophes, qu'il falloit estre fou pour estre heureux en cette vie ; ce que je me persuaderay facilement, en pensant à un certain bon homme, qui estoit devenu fou, mais fou d'une si nouvelle espece de folie, qu'il croyoit estre le Maître de tous les Vaisseaux qui arrivoyent au Port ; c'est-pourquoy avant que d'arriver, il s'y en alloit au devant avec un visage content, & un cœur remply de joye : & quand ils partoyent aussi pour le Levant, ou pour le Ponent, il les accompagnoit pour quelque temps, en leur souhaitant de toute son ame bon vent, & heureux voyage : ce qu'ayant appris son frere (envieux peut-estre d'une si bonne fortune) le donna entre les mains de quelques Physiciens experimentez, qui le priverent, en le guerissant, de ce contentement-là ; & de tout cecy luy en estant resté quelque peu de memoire, jura plusieurs fois, qu'il n'avoit jamais vêcu avec plus de joye, qu'en cet estat-là. Pour moy toutes les fois que je lis un si heureux accident, j'ay toute l'envie du monde de devenir fou.

N'est-ce pas aussi une chose digne d'envie, qu'un homme de basse condition, & presque de la lie du peuple, se croye

par la vertu d'une fainte folie eftre Empereur, en refentant dans l'ame toutes les fatisfactions, qu'ont coûtume de refentir les veritables Empereurs ? Il y avoit en France un affez bon Orfevre, qui tenoit pour certain d'époufer la fille du Roy, en fe perfuadant entierement, qu'elle le defiroit auffi bien que luy, & qu'elle procuroit fecretement de l'avoir : il s'étonnoit fort de voir, que les nopces retardoyent tant. Il y avoit encore un certain Valet à Milan, lequel eftant pouffé de fa folie, s'eftoit formé dans fa chambre un Confiftoire de Cardinaux, d'Archevêques, & d'Evêques, & une heure le jour (que fon Maître luy avoit accordée) il s'enfermoit dans fa chambre, fe mettoit comme nouveau Pape dans fon Siege, donnoit le pied à baifer, recevoit des Ambaffadeurs, faifoit des Cardinaux, expedioit des Bulles, envoyoit des Brevets, & créoit de nouveaux Officers pour le Siege Apoftolique, & aprés cela s'en retournoit à fon fervice accoûtumé. Dites-moy, je vous prie, quelle eft la fageffe humaine qu'auroit pû, & s'imaginer, & fe faire un fi merveilleux plaifir ? Quelle maniere d'invention plus agreable auroit-elle pû fe reprefenter à la phantaifie ?

Je ne fçay en verité, pourquoy nous-nous mettons en colere quand on nous appelle foux, le nombre en ayant toûjours efté infini, & chacun confeffant librement, que ce monde-cy en eft une cage : mais je crois que plufieurs le difent, & que fort peu le croyent, car autrement on ne feroit point tant de bruit, quand on eft appellé fou. J'en ay connu de foux à lier, qui croioyent neantmoins avoir autant de fageffe que Salomon, qui n'eut feulement qu'auprés des Juifs ce titre de Sage ; mais combien il le fut, on le peut voir clairement & des Idoles aufquels il facrifia, & de tant de Concubines qu'il entretint & nourrit fi long-temps. La fauffe & ambitieufe Grece conte fept Sages ; ce qu'ayant confideré Ciceron, il s'en eft ry, en affurant, que quiconque examineroit exactement leurs actions, y retrouveroit plus de folie mêlée, que de fageffe. O combien en a-t-on connu de tout temps, qui pour contrefaire feulement les foux, fe font delivrez de malheurs & de dangers infinis ! Et s'ils avoyent efté veritablement foux, penfez ce qu'ils auroyent fait, puifqu'une fimple feinte peut leur apporter tant de bien ! Combien en avons-nous vû eftre abfous de leurs larcins, & de leurs cruels homicides pour eftre tenus foux ! Or le Ciel ne donna

qu'à une celeste race de si grands priviléges. Je ne veux point m'arrêter aux Histoires, chacun en ayant assez de connoissance. En verité d'autant plus que je m'abîme, pour ainsi dire, dans la contemplation de la folie, plus la retrouve-je charmante & agreable, la voyant accompagnée de toutes les commoditez possibles.

Je vois que le fou ne se soucie point de posseder des Estats, de bâtir des Palais, de se marier, ou de tenir le party des uns plus que des autres : mais au contraire ceux que nous estimons les plus sages cherchent tout cela avec empressement. Qui en agit mieux aprés, l'issue seule nous le monstre assez. Je vois encore le fou n'avoir aucun soin de manger, ni de s'habiller, & ceux que nous appellons sages n'estre jamais en repos, ni se pouvoir contenter de quelque chose que ce soit : toute l'industrie humaine, ou l'abondance divine ne peut satisfaire à leurs insatiables desirs. Qu'on considere aprés qui sont ceux qui s'approchent le plus des preceptes Evangeliques, lesquels nous defendent le trop grand soin de nous nourrir, & de nous habiller ? Le fou se met fort peu en peine des honneurs, méprise les dignitez, & refuse les premieres places ; mais ceux que nous estimons sages ne pensent à autre chose ; ils souffrent chaud & froid, perdent le sommeil, & bien souvent avec le sommeil leur propre vie, pour devenir Seigneurs, ou Prelats. Jugez maintenant de vous-mêmes, qui l'entend mieux, & qui obeït davantage à la voix de Dieu ? Qui est devenu fou ne connoit point tant de points d'honneur, ne prend point garde aux Duels, ne se mêle point de procez, ne craint point les ambuches de ses ennemis, ne se rompt point le col à courir la poste, ne se rend point esclave de Seigneurs indiscrets, ne languit d'amour pour personne, n'est pris d'aucuns blons cheveux, ni charmé de deux yeux noirs, ne paye ni gabelles, ni tributs, n'est enfin sujet qu'à luy-même, en vivant plus franc, plus libre, & plus content qu'aucun autre. Il peut dire ce qu'il veut des Princes comme des personnes privées, sans en recevoir châtiment, ou en entendre des menaces. Le fou n'a pas besoin aussi d'artifice Rhetoricien pour se faire prêter l'oreille avec plaisir & avec attention, ou pour faire rire.

Il me faudroit à present une riche veine d'eloquence pour dire à plein & parfaitement les vertus & les qualitez de la fo-

ke, qui ne ſont pas ordinaires, puiſque ſa ſeule feinte donna pluſieurs fois occaſion de ſe venger des injures receus; ouvrit encore facilement l'entrée à ſcavoir, & à entendre les affaires d'autruy. La Fortune a un ſoin particulier des foux, en les conſervant ſouvent comme ſes chers enfans de pluſieurs dangers. Ne ſont-ils pas ordinairement ſains & gaillards? Et d'où cela provient-il? Si ce n'eſt qu'ils ne prennent aucun ſoucy, ni entreprennent jamais aucune querele. Ils ſont veritablement celeſtes, ils ont un eſprit de prophetie, & ſont remplis de fureur divine; ce qui fait qu'ils plaiſent tant, & les Princes les tiennent ſi chers. J'ay vû de certains Princes laiſſer là derriere comme des bêtes, ſans les regarder même, des gens fort ſcavans, & d'un merite tres-rare, pour coſer avec des foux. J'ay auſſi vû pluſieurs Seigneurs faire de tres-beaux preſens à des foux, en laiſſant crever de faim des ſerviteurs fideles, qui avoyent conſumé à leur ſervice tout ce qu'ils avoyent au monde.

C'eſt une choſe étonnante de voir, que tous les plus excellens hommes ayent preſque toûjours eu quelque grain de folie. Qu'on regarde quelle profeſſion on voudra, & on verra, que je ne ments point; qu'ils ſoyent Sculpteurs, Peintres, Muſiciens, Architectes, ou gens de Lettres. Quel bon Poëte trouve t-on aujourduy, qui ne ſoit un peu fou? Qui veritablement tient plus du fou, ſent auſſi plus du Poëte, & ſi Corneille n'en avoit eu ſa part, il ne ſe ſeroit jamais fait admirer de toute la France, comme il l'a fait. Et aprés cela nous aurons honte d'eſtre tenus pour foux? Je ſuis certain, que l'opinion qu'on a euë, que j'en participois un peu, a beaucoup contribué à mon avantage, & Monſieur de Marſeille, l'homme du monde le plus politique & le plus ſpirituel, en a eſté témoin, lors qu'il eſtoit Ambaſſadeur en Pologne, ayant ſouvent remarqué, que quand on ſe moquoit de moy dans des bagatelles, je ſcavois ſurprendre adroitement en choſes d'importance. Combien y en a-t-il qui font les foux, & qui en joüiſſant du privilége, reſtent aſſis & couverts, quand les autres ſont debout, & la tête nuë, en dormant encore bien ſouvent la graſſe matinée, pendant qu'ils veillent avec mille embaras.

L'homme n'a point de plus grand ennemy que le monde; car il l'empriſonne & le retient par de ſi fortes paſſions, qu'il

s'oublie soy-même ; il luy impose des loix si tyranniques, qu'il est obligé de trahir son franc arbitre ; il l'assujettit par des violences si inhumaines, qu'il devient destructeur de luy-même. Dans le monde la raison est pervertie, la justice corrompuë, l'amitié interessée, la foy inconnuë, & la vertu méprisée. L'homme est malheureusement nay au monde pour estre un objet continuel de haine, d'amour, d'ambition, de luxure, de colere, & de cruauté. Le monde enfin s'oppose en tout à la felicité de l'homme : mais par la fausseté de ses doctrines, & par l'ignorance de ses instructions, il le rend malheureux en effet. Le fou seul est exempt de tout cela. L'homme est obligé, pour obeïr à l'opinion du monde, de risquer en temeraire sa propre vie à cause d'une parole mal dite, ou mal entenduë ; il est contraint de fier son honneur au sexe le plus fragile ; il est violenté de craindre dans ses actions, encore bien que parfaites, le jugement des autres, & de l'ignorant & du passionné. Le fou seul n'en est point embarassé.

Il n'y a nul avis plus sot, ni doctrine plus badine, ni precepte plus vain, que d'obliger l'homme à estre civil. Cecy semblera un Paradoxe à ceux qui n'éloignent point le jugement du sens materiel & grossier ; mais non pas à ceux qui se moquent d'une trompeuse apparence, lesquels verront bien, que la civilité est un enchantement qui pervertit la raison, une Syrene qui endort les sens pour les détruire, & une Panthére qui attire doucement pour aprés nous devorer. Mais le fou en a-t-il peur ? La civilité nuit aux personnes privées & aux Princes, apporte du dommage à l'esprit, soüille l'honnêteté, & est l'origine de toutes les miseres qui aggravent & augmentent l'infelicité de l'homme sage, mais non pas du fou. O aimable & charmante folie !

La civilité nuit aux interests des personnes privées, estant contraintes à trahir leurs propres satisfactions pour paroître civiles, quand le fou suit son inclination. Elles sont forcées, pour obeïr aux loix de la civilité, de souvent boire & manger à contre-temps, ou plus qu'il ne faut ; mais le fou mange & boit en temps & lieu, & ce qu'on luy donne sans s'informer d'où il vient. Il y en a qu'ont la tête rompuë de jaseurs, & qui n'osent pas les interrompre avec toutes les affaires d'importance qu'ils ont, de peur de manquer de civilité. Le fou en est-

eſt-il ſi genné? Combien y en a-t-il par civilité qui riſquent tout leur bien & tout leur intereſt, en recommandant leurs affaires à un Advocat, qui ne ſera ni ſcavant, ni expert en Droit, mais parce qu'ils croyent pecher contre la civilité, leur ayant eſté amy, ou leur eſtant en quelque façon parent. Le fou ne riſque jamais rien.

La civilité nuit aux Princes; d'autant qu'ils ne peuvent entendre, ni connoître la verité, pour avoir les oreilles trop delicates: ce qui fait que les hommes pour paroître civils, ne leurs parlent qu'avec des paroles emmiellées: ils penſent, que c'eſt une incivilité d'offencer l'eſprit des Princes par la verité, qui déplait à tout le monde, & qu'abhorre particulierement qui commande. Le fou ne ſe met point en peine de cela, & ne tient pas pour imprudent avec nos ſages du temps celuy qui veut contredire au Prince, encore bien qu'il diroit d'avoir vû le jour plein d'Etoiles, & le Soleil à minuit. O povres & miſerables Princes, que la civilité reduit à eſtre privez de la compagnie indiviſible & inſeparable de Dieu, qui eſt la verité-même! On dit qu'elle eſt dans le vin, mais elle eſt bien plus dans la folie.

La civilité eſt pernicieuſe à l'eſprit; car on ne veut point corriger les fautes d'autruy, pour ne point en violer les loix: mais le fou dit franchement ce qu'il ne luy plait pas. Ils croyent, que c'eſt un effet de grande ingenuité, que de loüer tout, & penſent meriter toutes ſortes de loüanges, en ne blamant rien. C'eſt la civilité qui a introduit, que tout le monde aime à eſtre loüé, & qu'aucun ne ſe plait à eſtre repris; car nous deſirons davantage, qu'on ſe montre civil à nous tromper par de fauſſes loüanges, qu'à nous corriger par de ſalutaires avis. Comment donc pourra-t-on reprendre celuy qui ne s'acquitte point dignement de ſon office dans la Republique, & qui peche en choſes d'importance, puiſque par civilité on n'oſe pas luy montrer les fautes d'une Oraiſon, ou luy découvrir les imperfections d'un Poeme? Si le fou ne nous corrige point, il n'eſt pas faché à tout le moins qu'on le corrige.

La civilité ſoüille & l'honnêteté, & la pudeur, nous entrant l'amour par les yeux, pour nous bleſſer l'ame; d'autant que la converſation eſt celle qui nous abbat le cœur, & qui nous l'aſſujettit entierement: mais s'il n'y avoit point de civilité, il

n'y auroit pas de converſation ; & n'y ayant point de converſation, on n'en reſteroit pas ſoüillé : par conſequent le fou comme incapable de l'un & de l'autre, en eſt bien plus à eſtimer. Si un Amant ne reçoit aucune correſpondence, ni en regardant, ni en ſalüant, ni en parlant ; & s'il ne voit aucune civilité en ſa Maîtreſſe, il abandonne l'entrepriſe, & ne fait plus davantage l'amour ; car aimer ſans eſperance n'eſt qu'un ſonge. Le fou n'eſt pas en cette peine là.

La civilité a toûjours eſté l'origine des miſeres du monde & de l'infelicité de l'homme, nous ayant fait ſujets à la coulpe & à la peine. Elle nous a obligez à ſouffrir une choſe terrible, & nous a fait gagner par travaux (à force de meriter) un Paradis, qui nous eſtoit deu par effet de grace. Adam comme à peine ſorty des mains de Dieu, & conſervant encore à l'oreille le ton de cette voix qui l'avoit enrichy d'une ſi belle ame, ne pouvoit à mon avis aucunement pecher, & n'eſtoit point ſujet à la coulpe : mais la civilité, unique ennemie du genre humain luy enſeigna le peché, le contraînit, & le neceſſita à le commettre ; car Eve le priant de goûter d'un fruit d'autant plus deſirable, qu'il eſtoit plus defendu, n'oſa par civilité la refuſer, encore bien que le commandement de Dieu luy fuſſe en conſcience un tres-puiſſant reproche. Le povre Adam ne pouvoit diſpoſer ſon cœur à quelque acte d'incivilité envers une femme jeune & belle, & qui luy eſtoit pour lors deſtinée pour épouſe. Mais pourquoy ? Parce qu'il eſtoit ſage, & non pas fou. Voicy comme dans le plus grand de nos malheurs la ſageſſe tien le premier lieu, & la civilité le ſecond.

Il n'y a point de perſonnes au monde plus liées & plus eſclaves, que celles qui ſe perſuadent, ou qui deſirent d'avoir lieu entre ceux qu'on eſtime ſages à cauſe de tant de regards, de reſpects, & de circonſpections qu'il faut avoir, & dont le fou ne ſe ſoucie point, eſtant toûjours joyeux & ſans ſoucy. Il ne ſe repoſe point ſur ſa prudence, il ne ſe tourne point aux fraudes, il n'a aucun recours à la fineſſe, & ne ſe fie nullement aux faveurs des grands, n'ayant beſoin de rien ; parce que Dieu en a un ſoin tout particulier. Pluſieurs s'étonneneront, ou me prendront moy-même pour un fou, de tant loüer la folie : mais je voudrois ſçavoir d'eux, qui l'exalte davantage que la S. Ecriture ? Qui en a fait plus de cas ? Qui condamne

la

la ſageſſe avec des paroles plus efficaces ? Et nous voudrons aprés temeraires que nous ſommes y contredire, & embraſſer non ſeulement ce que Dieu a blamé, mais encore hay.

Je trouve que les Nations les plus conſiderables de l'Europe ont le ſupréme tître de folie , & non pas de ſageſſe. En Italie quatre Villes fameuſes Siene, Modene, Parme, & Verone s'appellent folles ſur toutes les autres : mais voyons combien Dieu leur a donné de priviléges, & principalement combien de ſoin il en a toûjours pris ! Siene eſt fondée ſur des colines fort fertiles, joüit d'un air aſſez pur, eſt remplie de beaux bâtimens, & de bains auſſi ſalutaires, que delicieux ; elle eſt abondante en vivres, entourée de bonnes meteries, ornée de jolies femmes, pleine de jeunes gens diſpos, d'enfans reſpectueux & obeïſſans, de vieux diſcrets & moriginez, de ſerviteurs fideles, de bourgeois patiens. On voit Parme ſituée dans une belle & fertile plaine, mais gaye toutefois par l'approche des montagnes, riche d'illuſtres familles, feconde en Prêtres & en braves Soldats, qui par la vertu de leurs aimable folie ſe ſont rendus redoutables à leurs voiſins. Je ne ſcay par où commencer les loüanges de Modene, ou des ingenieux Artiſans, qu'on y voit de cabinets, de velours, de traps mêlez, de ſiceaux, de gands parfumez, & de mille autres choſes, qu'on y a en perfection ; ou de pluſieurs vaillans Soldats, qui ont coûtume d'en ſortir ; ou de la rare beauté des femmes ; ou d'une infinité d'Etudians amateurs des lettres Grecques, Latines, Toſcanes, Sacrées & prophanes ? Je paſſeray tout ſous ſilence pour venir à Verone, qui ſe dit telle pour eſtre unique, & digne veritablement que les plus fines plumes en écrivent, & que les plus diſertes langues en parlent. Elle prend ſon nom de la verité, à qui elle s'attacha toûjours. Sa ſituation eſt fort agreable, & on y a grand plaiſir, en y voyant mille petits ruiſſeaux, quantité de jets d'eau, des colines divertiſſantes, des montagnes fructueuſes, & des campagnes aſſez vaſtes & aſſez ouvertes : de là comme d'un cheval de Troye en ſortent tous les jours des hommes fameux & dans les Lettres, & dans les Armes : il n'y manque point de Marchants ; on y eſtime beaucoup la Nobleſſe, & pour tous les biens du monde un Gentilhomme ne voudroit jamais ſe mêler avec un qui ne le ſeroit pas. Et pour mieux voir comme elle a toûjours eſté aimée de Dieu, il faut

remarquer, qu'il luy a donné des Pasteurs & des Evêques, qu'on auroit pris pour des Augustins, ou pour des Ambroises. Nous voyons bien à present que ce proverbe-cy *(que Dieu a soin des foux)* est veritable.

Les Portuguez ne s'appellent-ils pas foux ? Ouy. Mais ne nous ont-ils pas montré une valeur extréme, un esprit merveilleux, & une conduite surprenante en se rendans Maîtres absolus des Indes ? Le Portugal a des marques infinies d'estre favorisé du Ciel plus qu'aucun autre Royaume : je ne parleray point des richesses immenses, qu'il possede dans son seul circuit, ni des plus beaux chevaux du monde qu'on y voit ; je laisseray là Lisbonne sa Capitale aussi grande & aussi majesteuse, que belle & agreable pour ses magnifiques Palais, & son incomparable Port entre tous ceux de l'Europe. Les Almans ne sont-ils pas tenus pour des foux ? Quand quelqu'un veut montrer, qu'il n'est pas sot, & qu'il entend bien son affaire, ne dit-il pas aussi-tôt ; *Me prenez-vous pour un Alman ?* Mais où voit-on de plus ingenieux Artisans, de plus profonds Juristes, & de meilleurs Soldats qu'en Almagne ? En Italie & en Espagne, quand on veut dire à un qu'il est fou, on luy dit, qu'il est François. *La furia Francese* selon les Italiens n'est qu'une pure folie. Helas ils se trompent bien, comme disoit un certain Marquis de Calabre ! *Car les sages Espagnols & les foux François sont morts il y a déja long-temps.* On dissimule mieux à present à Paris, qu'on a jamais fait à Rome : on a toûjours esté brave sur toutes les Nations de la terre, & même si j'ose dire plus que les anciens Romains ; mais on l'est maintenant sans emportement. Je ne dis rien de ma Nation, je veux estre fou avec elle, & en porter le triomphe sinon jusqu'aux Antipodes, à tout le moins jusqu'aux espaces imaginaires. Concluons donc, qu'il faut non seulement estimer, mais encore respecter les foux, puisque Dieu les aime tant, & qu'il les a éleus d'un eternel decret, pour confondre la sagesse de ce monde, en voulant que les plus nobles Villes, & les plus guerrieres Nations eussent pour titre & pour appanage l'illustre folie.

SECTION XIII.

Ce n'est point une chose blamable, ni odieuse d'avoir une Femme deshonnête.

IL faut avoüer que le monde est bien sot de se plaindre, quand il deveroit davantage se consoler. Je pense que peu de gens le connoissent; parce que l'ignorance qui les aveugle, ne les laisse pas clairement voir ce qui est plus necessaire à entendre: & comme plusieurs choses nous restent cachées, il semble aussi que nous ne sachions pas, que la pudicité des femmes les rend trop imperieuses, trop hardies, & fait, qu'elles n'ayent aucune crainte de leur mary: c'est-pourquoy nous-nous deverions plutôt réjoüir de les voir deshonnêtes, que pudiques & modestes; parce que nous les aurions ensemble moins insolentes, moins facheuses, & moins superbes. Un certain bon petit homme de mary me disoit une fois à Stocolme; *L'indice que j'ay à present, que ma femme me vient de planter des cornes est assez fondé, car elle me caresse davantage, & se montre plus affable, qu'à l'ordinaire*

Mais outre ces commoditez-là en voicy encore d'autres, à sçavoir que nous-nous acquerons plusieurs amis par la galanterie de nos femmes, on a beaucoup de respect pour nous, & les incommoditez de la vie n'osent pas si familierement nous approcher; parce qu'on nous procure des Princes & des grands Seigneurs, de tres-honorables charges, & en nous attirans de grasses Abbayes, de riches Evêchez, ou de fort bons Priorez, on nous rend contens & satisfaits pendant toute nôtre vie. Qui auroit jamais crû, qu'en Italie, & même par toute l'Europe eussent esté introduits dans les maisons de tres-nobles fiefs, & d'autres biens fort considerables seulement par la galanterie, ou de nos femmes, ou de nos sœurs, ou souvent par celle de nos propres filles? Tout cecy est vray; & si je ne crainnois déplaire à quelques-uns, j'en citerois des témoins remplis & de Religion, & de foy. Sans beaucoup de peine je pourray encore peut-estre montrer, que non seulement plusieurs familles illustres

illuſtres ont eu de là leur origine, mais auſſi pluſieurs belles & amples Juriſdictions.

Selon le peu de jugement que j'ay, un chacun certes ſe deveroit reſoudre à cela, qui eſt, que ſi nous rencontrons une femme belle, qu'il ne faut nullement s'étonner ſi elle eſt galante; & ſi nous en prenons une laide ne point nous en ſoucier, mais au contraire eſtre ravis d'avoir des compagnons d'eau troublée. Nous liſons, qu'un certain Philoſophe avoit une femme fort laide, & qu'en la retrouvant un jour amoureuſement embraſſée d'un jeune Cadet, luy dit avec autant d'efficace, que de ſurpriſe; *O miſerable que tu es, quelle dure neceſſité t'a icy conduit.* Il ne ſe ſoucia nullement de l'adultére commis, & de l'injure qu'on luy faiſoit, ni du peu de foy de ſa femme; mais plutôt il eut pitié de luy, ayant eu la brutalité de ſe joindre à une ſi laide perſonne. Mais pourtant l'innocent de Philoſophe ne ſcavoit pas comme le rafiné jeune homme, que les femmes laides pour de certaines cauſes ſecretes, doivent ſouvent eſtre de nous bien plus recherchées, que les belles.

Il eſt vray toutefois, que nous ſommes des juges iniques; nous voulons accorder tout à nos appetits, & envers les povres femmes nous voulons eſtre la ſeverité-même. Les plus ſages de l'Ecole n'ont-ils pas écrit, que l'adultére eſtoit une choſe qu'on ne pouvoit ni raiſonnablement permettre, ni defendre? Ouy; parce que l'un eſtoit defendu de l'honnêteté du monde, & l'autre eſtoit empêché par la tyrannie de nos appetits dereglez: & que cecy ſoit vray, nous n'avons qu'à conſiderer, que rarement la poſſeſſion de mariages chaſtes eſt arrivée aux puiſſans Rois, & aux ſuperbes Tyrans.

Qu'on liſe un peu l'Hiſtoire d'Arcturus, encore bien qu'elle paroiſſe une fable. Qu'on liſe celle d'Olympie, qui tant de fois, & avec tant de fineſſe mit le diademe du Cerf ſur la tête de Philippe Roy de Macedone. Qu'on liſe celle de Cleopatre, laquelle en Egypte eſtant pouſſée, non pas de l'intereſt, comme on fait aujourduy, mais ſeulement de paſſion amoureuſe, ſe portoit vers Ceſar d'une maniere ſi galante & ſi inuſitée. Qu'on liſe celles de Clitenneſtre & d'Helene, leſquelles ayans retrouvé à Troye bien plus de plaiſir, & de bien meilleurs lits qu'en Grece, n'eurent point honte de dire en preſence de ſes Ambaſſadeurs; *Qu'elles auroyent volontiers, & non par force,*

force, ou par violence ſuivy l'adultére de Troye. Qu'on liſe auſſi celles de Fedre, & de Meſſaline femme de Claude, & Maîtreſſe de Silius; celles de Paſiſe, de Simiamire Mere d'Eliogabal, & de Caracalle ſi amoureuſe d'Antoine. Qu'on liſe celles de Beronice, de Medée, de Saſſie, & de Popullie, laquelle eſtant interrogée d'une perſonne qui luy eſtoit familiere, *Pourquoy les bêtes ne s'accouployent point enſemble, qu'en un certain temps determiné?* Répondit, qu'elles le faiſoyent, *parce qu'elles eſtoyent des bêtes.* On en lit de beaucoup d'autres, que je paſſe ſous ſilence.

J'ay auſſi entendu dire, que la galanterie des femmes eſtoit ce qui nous mettoit ſur le premier degré d'une vie plus libre, & par conſequent plus gaye & plus tranquille, en nous donnant occaſion de divorce, ou de les repudier, ſans ſe ſervir de poiſons, ou de poignards. O quel ſingulier benefice, & quelle grace particuliere, ſi le merite en eſtoit connu! Mais toy qui te plains tant, que ta femme ſe divertit avec d'autres, di-moy un peu, je te prie, as-tu mis ton honneur & ta reputation dans ſon devant? Crois-tu, que d'avoir un paire de cornes ſur la tête ſoit de plus grand poids qu'une montagne? Penſe-tu peut-eſtre, qu'il te puiſſe arriver de l'infamie par la faute d'autruy? Tu es fou, ſi tu te l'imagine. J'avoüe, qu'il t'en peut facilement naître du dégoût, du dommage, & du chagrin; comme auſſi de la vertu des autres, il t'en peut arriver de la joye, mais non pas de la gloire.

Piſiſtratus fut comme j'ay leu, un Tyran d'Athene fort ſage & fort prudent. Or ayant oüi dire, que ſa Mere brûloit d'amour pour un jeune Athenien (avec lequel pour n'avoir rien en ſa vieilleſſe à reprocher à ſa chair, elle ſe divertiſſoit ſouvent) l'invita d'un viſage gay à ſouper une fois avec luy, encore bien que l'autre fuſſe tout effrayé, & tout ſurpris pour le remors de conſcience qu'il avoit; cependant il y reſta ſans montrer aucune marque de ſa crainte, & quand on eut déſervy, il luy demanda, *S'il avoit bien ſoupé?* Le jeune homme répondit d'une voix baſſe & ſoûmiſe, *Qu'il avoit eſté traitté de la maniere qu'on avoit coûtume de l'eſtre à la table des grands Princes.* Le Tyran ajoûta pour lors; *Si tu perſevereras à eſtre complaiſant à ma Mere, tu ſeras traitté ainſi toutes les autres fois.* Il ne penſa pas qu'il luy pût naître aucune honte de l'infamie de ſa Mere; car autrement

il en auroit fait la demonstration, qu'il auroit crû estre convenable, & proportionnée à un tel crime. Plût à Dieu, qu'on eût aujourduy autant de prudence! On ne donneroit ni à soy-même, ni aux autres de la peine & du chagrin: mais tout cecy arrive pour vouloir paroître trop sages, & pour ne point bien sçavoir discerner l'honneur d'avec la honte.

On raconte en Italie (mais je ne sçay s'il est vray) qu'ayant esté rapporté à un Prince assez puissant, qu'un de ses Gentilshommes se divertissoit avec une Maîtresse, qu'il aimoit plusque luy-même, répondit; *Qu'il agréoit fort de voir plaire aux autres ce qui luy plaisoit, parce que c'estoit faire connoître au monde de ne pas tout affait manquer de jugement.* J'ay entendu dire encore, qu'ayant esté rapporté à un Seigneur (dont je veux cacher le nom) par un certain Religieux plus remply de malignité, que d'innocence, qu'une de ses proches parentes & Religieuse avoit passé la nuit avec le Gardien, répondit sagement; *Si S. François supporte patiemment les cornes, je les peux encore bien supporter; allez-vous en mon pere; je ne me soucie point de cela.* O réponce digne d'un si grand Capitaine, & indice assuré de parfaitement connoître la malice d'un faux Religieux, qui vouloit perdre son povre Gardien!

Les Anciens plus sages & plus prudens que nous ne sommes, trouverent deux belles manieres de venger l'affront que les femmes leur faisoyent, qui sont *de se taire, ou de fuir.* Mais parce que nous croyons d'avoir à present des yeux d'Argus, nous jugeons que de fuir, ou de se taire soit indigne de nous, & marque assurée de peu de cœur; c'est-pourquoy nous-nous servons & du feu, & du poison; ce qui est en verité tres-cruel & tres-inhumain, ou plutôt entierement éloigné de la tendresse & de la pieté, que Jesus Christ nôtre bien-aimé Maître nous enseigna pendant qu'il conversoit avec nous, en nous donnant sans cesse tant de bons exemples.

Plusieurs Auteurs nous ont encore averty, que l'impudique vie des femmes s'amende avec l'âge meur & avancé, en accouchans souvent avec des peines incroyables, qui leur font dire; *Helas je n'en veux plus jamais tâter!* Et ayant aussi l'esprit continuellement travaillé de la povreté, qui sçait bien nous chasser les mouches de la tête, toute fiere qu'elle soit: c'est-pourquoy je m'imagine, que Crates le Thebain dit poussé de cecy; *Que*

l'amour

l'amour se moderoit par la faim & par la misere Mais pour moy toutes les fois que je pense à la demangeson furieuse de certaines femmes, je ne peux me persuader, qu'on puisse avec un si foible remede appaiser une passion si enragée, & principalement y estans presque toutes sujettes, comme nous apprend Herodotus, lequel raconte au long, que le Roy Feron estant devenu aveugle, fut conseillé par l'Oracle de se laver les yeux avec de l'urine de femme, qui n'eut jamais connu autre homme que son mary, & ainsi qu'il recouvriroit la veuë. Feron fort desireux de sa santé, commença de sa propre femme, & aprés s'en alla à une infinité d'autres sans jamais la recouvrir; c'est-pourquoy il les fit toutes brûler. A la fin il retrouva l'urine d'une povre femme si salutaire, qu'il en receut la guerison, & pour recompence il la fit Reine en l'épousant.

Diodorus raconte une histoire (bien qu'en quelque maniere differente) assez semblable neantmoins à celle-cy; parce qu'il écrit, que Sosis fils du Roy d'Egypte ayant par je ne sçay quel accident perdu la veuë pendant l'espace de dix ans, fut averty en dormant, qu'il cherchasse (aprés avoir appaisé le Dieu, qu'on adoroit à la Ville d'Heliopol) de ficher ses yeux au visage d'une femme chaste; & ainsi commençant de sa propre femme, en fit l'épreuve de plusieurs; mais aprés avoir bien cherché, n'en retrouvant aucune fidele, il s'avisa de s'adresser à celle d'un simple Jardinier, qu'il prit pour sa femme à cause de sa chasteté, ayant condamné au feu toutes les autres avec étonnement & admiration de qui s'estoit auparavant fié à la foy d'une femme, laquelle (pource que j'entend de ceux qui l'ont souvent experimenté) est si fragile & si foible, qu'on retrouve bien plus de resistance dans un jonc, ou dans un miroir.

Pourquoy donc nous affliger de la galanterie de nos femmes? Si nous ne voulons veritablement point nous réjoüir pour tous les avantages, que j'ay apportez, à tout le moins ne nous fachons point d'une misere commune; mais au contraire supportons patiemment ce que tout l'art & toute l'industrie du monde ne nous peut faire eviter; nous ressouvenans aussi, que nôtre Seigneur ne voulut pas condamner la femme adultére. Je ne veux pourtant pas dire, qu'il n'y en ait plusieurs chastes, comme ont dit quelques-uns trop enclins à déchirer l'honneur & la reputation des femmes; car je sçay combien de

de triſteſſe ont eu au cœur quelques Libertins & jeunes effrontez à cauſe de la ſurprenante & incroyable honnêteté de quelques femmes, leſquelles ni pour longs & paſſionnez ſervices, ni pour l'amour exceſſif qu'on leur portoit, ne voulurent jamais condeſcendre à des deſirs ſoupçonnez de la moindre impureté. Je tiens cependant pour certain, qu'ainſi que l'honnêteté eſt une vertu ſinguliere, de même qu'on a peine à tout le moins d'en trouver, qui ſoyent chaſtes d'eſprit & de volonté.

SECTION XIV.

Les Oeuvres de Bocace ne meritent pas d'eſtre leus, & particulierement ſes dix Journées.

C'Eſt beaucoup entreprendre (& je l'avouë) de vouloir montrer, que Bocace tenu d'un chacun pour le plus diſert & le plus facond de ſon temps, ne ſceuſſe écrire, & que ſes Oeuvres ne meritent pas qu'aucune perſonne ſpirituelle prenne la peine de les lire. Il me ſemble entendre déja crier contre moy *les enflammez* de l'Academie de Padou, & les voir éguiſer leur plume avec tant de fureur, qu'à peine l'authorité de pluſieurs autres, qui ſont de mon ſentiment, me puiſſe defendre. J'attend ſans doute, que *les Royaux* de Siene me declarent ouvertement la guerre, comme ſi mon entrepriſe eſtoit un peché de leſe-Majeſté, ou contre la Divinité-même: de tous ceux-là pourtant, encore bien qu'illuſtres & ſcavans Academiſtes, je ne me ſoucirois guere, ſi d'un autre côté je ne crainnois encore quelque violent aſſaut. Je crains entierement *les étourdis* de Luc avec leurs Comedies: *les ſours* de Piſe me font pallir; & j'ay une peur extréme *des élévez* de Ferrare pour leurs ſubtiles & delicates compoſitions: je ne crains pas moins l'Academie de Milan; je ſcay combien on ſouhaite en Italie de parler *à la Bocace*; je ſcay auſſi que l'Academie de Bologne ne ſera pas otieuſe, mais qu'elle tachera de m'attaquer avec quatre de ſes ſonnets: j'aurois encore plus

de peur de celle de Modene, ſi elle n'avoit dreſſé ſes études à l'intelligence de l'Ecriture Sainte. Mais que feray-je donc contre de ſi puiſſans ennemis? Avec quels armes me defendray-je de leurs coups? Je croy voir déja contre moy une bande de Satyres. Tous les Florentins & tous les Toſcans en reſteront offencez, en s'étonnans qu'un François oſe dire mal d'un Auteur Toſcan, qui a écrit avec tant de bonheur, & dont il ne peut juger que par le rapport des autres, ou par des ſimples Traditions. Mais je ne me firay qu'à la verité-même, me ſouciant fort peu d'eſtre appellé ignorant, ou preſomptueux.

Je dis donc, que Bocace ne peut en aucune maniere eſtre de l'excellence, qu'on a crû juſqu'à preſent, ni écrire ordinairement bien, ne ſcachant ni Grec, ni Latin. Pluſieurs s'étonnent peut-eſtre de m'entendre dire, qu'il ne ſcavoit point de Latin, auſquels je demanderois volontiers, quelles lettres eut jamais pû apprendre un Notaire de profeſſion, contraint de gagner ſon pain en écrivant des Procez, des Contracts, & des Teſtamens? Ayant laiſſé aprés cét office-là, il ſe donna tout à l'oiſiveté, aux vanitez du ſiecle, à raconter des fables, & à ſervir des femmes; à les ſervir, dis-je, non pas d'Echanſon, mais pour ſecoüer leur fourure.

Voyons un peu quelles marques de doctrine il y a dans ſes Ouvrages Florentins écrits en vulgaire? Certainement aucune. Venons à ſes Oeuvres Latines: le plus miſerable pedan du monde n'écriroit-il pas mieux? Il a écrit de la Genealogie des Dieux, & des Femmes illuſtres, encore bien que quelques-uns aſſurent, que ces Oeuvres-là ne ſont pas de ſon cru: mais prenons-les en eſtre, n'y rencontre-t-on point dedans mille fautes avec un ſtile rampant? De ſorte que nous voyons clairement, qu'il n'y a autre choſe en luy, qu'une certaine abondance naturelle de paroles mal-rangées, toutefois enveloppez les unes avec les autres, & intriguées de conſtructions ſi longues, qu'il faut, ſi on a bien de l'haleine, ſe repoſer deux ou trois fois avant que de finir un periode, qu'il fait toûjours finir par le verbe à la façon des Latins, ce qui ne s'accorde nullement à la pureté Toſcane: ſes recits ſont ſans art, ſans jugement, & remplis de mots inuſitez & barbares. Son peu de jugement aprés nous montre bien, que ce qu'il a écrit, qu'il ne l'a écrit, que par hazard, & qu'il ne ſcavoit diſtinguer de luy-même

quel estoit le meilleur de deux de ses livres.

Il a écrit *le Philocope*, & y a mis tout son art & toute son industrie, pour l'avoir dedié à la Reyne Janne, qu'il aimoit. Je prie quiconque est patient de considerer, si on peut jamais lire rien de plus ennuieux. Je pense, que le dégoût en accompagna la production : toutes les fois que je le prens pour le lire, j'en ay la main si endormie, qu'il tombe d'abord. Un de mes bons amis disoit en Italie, qu'il auroit mieux aimé estre piqué de mouches à miel, que de continuer tout un jour une leçon si desagreable. Considerons le Livre qu'il nomme *la Flammetta*, ou petite Flamme, & nous verrons, qu'il est toûjours fixe à une même passion de jalousie, ne remplissant ses feuillets que de plaintes & de soûpirs. Son autre appellé *l'Amito* n'est remply que d'affectation, en expliquant chaque pensée avec des participes. Son *Corbeau* ne contient autre chose, qu'une médisance enragée contre une jolie & honnête vefve, qui ne veut point pour l'amour de son honneur condescendre à sa passion brutale.

Mais pourquoy plusieurs viennent-ils facilement à confesser, que toutes ses Oeuvres ne valent rien, excepté *le Decameron*, qu'ils exaltent & estiment sur tous les Livres, qui ayent jamais esté écrits en quelque langue que ce soit, en le nommant un nouveau Ciceron ? Nous l'examinerons donc un peu à present, sans pourtant prendre tant de peine, afin de ne pas montrer avoir de la haine, ou de l'envie. Premierement qu'il en soit l'Auteur je le croy moins, que de toutes ses autres Compositions ; mais quand il le seroit, je confirme avec tout cela, qu'il n'écrivit, comme j'ay dit, que par hazard, & qu'il n'eut pas un seul brin de jugement, en estimant tant ce que les personnes d'esprit méprisent, & en abaissant extrémement ce qu'elles ont toûjours eu de plus cher. Mais il est certain, qu'il eut raison d'en faire peu d'estime, & nous grand tort de le tant élever ; puisque la matiere où il s'exerce paroit legere, vaine, & indigne d'un bel esprit ; on le connoit estre de mauvais exemple aux honnêtes filles, aux chastes Matrones, & aux jeunes gens bien morigenez, & il donne encore indice ainsi qu'un Athée, de mépriser la Religion.

Dites-moy, je vous prie, ô defenseurs de Bocace, chercha t-il autre chose dans la Nouvelle *de Jannot Juif*, que de faire haïr

haïr la Cour de Rome, nommant toûjours la vie des Prêtres tantôt sale, & tantôt impie, ne pensant guere à la sienne, qui est la plus infame? Que crût-il en écrivant *de frere Renaux*, *de l'agneau Gabriel*, *& de Don l'heureux*, sinon de mettre en disgrace les Religieux & les Moines? Dans la Nouvelle du Sieur *Chapelletto*, quel dessein eut-il, sinon qu'à nous ôter la reverence & la devotion envers les Saints? Que faut-il dire davantage? On voit en toutes ses Nouvelles des indices assurez de sa méchante volonté.

Quand le detestable parla *de Peronelle*; & quand il fit mention *des Cavalles de Parthe*, il voulut enseigner à la simple jeunesse la maniere inusitée d'assouvir brutalement son incontinence. En celle *de Gismonde* fille du Prince de Salerne, il luy plût de montrer aux jeunes vefves a ne pas rester les mains à la ceinture, mais de remedier par de bons avis, qu'il leur donne, à la negligence paternelle: en soufflant aprés vers Guiscard, il enseigna la maniere de donner secretement des Lettres à son Amant; ce que plusieurs femmes ont appris & en France, & en Italie. Ne montre-t-il pas dans la Nouvelle d'Andriole femme de Gabriot à se marier sans que ses parens en sçachent rien? Et quand il écrit *des Commeres*, & qu'on en fait aucun cas en l'autre vie, n'est-ce pas là enseigner tacitement a faire de toute herbe un paquet, sans avoir regard à l'alliance spirituelle? Qu'apprend-on de la Nouvelle *de Richard Minutolo*, sinon qu'à tromper les trop credules & jalouses femmes? Et pour vistement finir, il n'y a aucune partie de cette œuvre detestable, où il n'entende quelque vilain mystere.

Il ne faut plus chercher de Maquereaux, ni de Maquerelles pour corrompre l'honnêteté des simples filles, il suffit qu'elles ayent *le Decameron*, & qu'elles le lisent & relisent; car elles deviendront incontinent amoureuses à en mourir, & effrontées au dernier point. O sages Senateurs, à quoy pensez-vous? O justes Magistrats, quel est vôtre soin? On defend les livres de Martin Luther, & ceux des Anabaptistes; les Ecrits des Manichéens se sont éteints, brûlez ceux des Ariens & des Donatistes; & les Compositions de ce scelerat Epicure, de cét Adultére, de cét Athée, de ce Maquereau, & de ce Suborneur de jeunesse seront leuës, releuës, imprimées, & rimprimées? Ah qu'on les deveroit publiquement brûler!

J'ay entendu parler d'une jolie fille de Turin, laquelle ayant leu la Nouvelle *du Jaloux*, qui confessoit sa femme en forme de Prêtre, fit un trou (peu de jours aprés qu'elle l'eut leuë) à la muraille de son antichambre, où pouvant coser avec un Gentilhomme, ils en userent si discretement l'un & l'autre, que la bonne fille donna bannissement à l'honneur, qu'elle avoit conservé jusqu'alors avec tant de soin. On raconte aussi de deux Religieuses, qu'ayans leu le cas *de Massetto*, elles eurent tant d'ardeur, & un tel feu les enflamma, qu'elles s'enfuïrent avec deux hommes : & c'est-là ce qu'on gagne à lire de si infames leçons.

Encore bien que François je me suis souvent debatu avec des Italiens, qui s'efforçoyent par une inclination étrange d'écrire & de parler *à la Bocace* ; & en les dissuadant de cela le plus que je pouvois, ils me confesserent une fois, qu'on ne pouvoit pas nier, que la leçon *des dix Journées* ne fusse lascive & dangereuse aux jeunes gens ; mais qu'on les devoit pourtant souffrir à cause de leur stile net & coulant. Alors je leur dis ; Comment, Messieurs, appellez-vous net & coulant un stile confus, remply de bagatelles, & de mille tours de Charlatan? Qui aime donc une leçon grave & honnête, & qui souhaite entendre des paroles choisies, pleines, rondes, & accompagnées d'agreables figures, & de belles Metaphores, qu'il ne lise jamais le Bocace, mais qu'il fuye & evite plus que la peste cette cigale importune ; qu'il se garde de cette langue venimeuse, dont on apprend que méchanceté, que maquerellages, & qu'infamies.

On ne donna *au Decameron* le nom *de Prince Galeot*, que parce que comme les amours de Galeot furent cause, que deux proches parens se connurent de même ce Livre cy pour estre bien souvent occasion de semblables choses, fut jugé digne d'un tel titre. Ah l'impudent rusé, quelle joye il a, quand il parle de quelque petite manche bien ajustée ! Et quelle douceur resent-il, quand il nous entretient *de Cisti boulenger, & de son bon vin blanc !* Et quand il raisonne *de remettre le Diable en Enfer*, vous semble-t-il qu'il en parle comme un homme qui réve ! Nous manquoit-il ce débauché pour réveiller avec des fables nos appetits déreglez ? C'est assez d'estre enfans d'Adam, & formez de cette masse corruptible sans tant d'autres attraits & d'amorces.

Tout le monde aime a lire le Bocace, il n'y a point de Demoiselle,

Demoiſelle, qui ne l'ait relié en or avec de beaux rubans : les François l'ont traduit, & les Eſpagnols en ont fait des abregez. Il ſemble que ce ſoit deſhonneur à une perſonne bien née, de ne point ſçavoir par cœur *les Nouvelles de Bocace* : mais d'une étude ſi loüable, quel fruit en tire-t-on ? Des Adultéres, des Sacrileges, des Putaniſmes, & des Sodomies : c'eſt-pourquoy il nous le faut tenir bien cher, le faiſant imprimer en parchemin avec toutes ſes figures, afin d'en apprender mieux les bons exemples, & les ſaintes inſtructions. O foux que nous ſommes ! Ne reconnoîtrons-nous jamais la vanité de nos penſées, & le peu de ſolide de nos inclinations ?

SECTION XV.

Il vaut mieux naître dans un petit lieu que dans une grande Ville.

IL ſemblera étrange à pluſieurs (& je n'en doute point) de dire, qu'il vaut mieux naître en de petits lieux, qu'en de celebres & de bien peuplez, où l'on voit beaucoup plus de Nobleſſes, & d'Arts mechaniques & liberaux, qui y fleuriſſent en plus grande eſtime : mais je connois aſſurement (& s'y oppoſe qui voudra) que c'eſt un grand avantage, & qu'un chacun doit plutôt deſirer de naître dans de petits lieux, que dans de riches & de puiſſantes Villes ; d'autant qu'une petite marque de vertu telle quelle ſoit, ou la moindre ombre de valeur que nous ayons, éclate avec bien plus de facilité, & nous fait paroître par tout où nous allons comme des Etoiles brillantes : c'eſt-pourquoy il ſera neceſſaire de prendre beaucoup de peine, & d'uſer de differens artifices, ſi en naiſſans dans des Domaines celebres, nous ſouhaitons paroître parmy le beau monde, & nous acquerir de la reputation.

Les lieux bas & abjets outre cela ont toûjours donné de plus grands hommes, que les magnifiques & ſuperbes Villes, où regnent le plus ſouvent des haines mortelles, des trahiſons, des rebellions, des meurtres, & des larcins. Coſin, qui eſt une

des premieres Villes de l'Archipel, mais fort petite, a produit le divin Hippocrate, dont les Aphorismes, s'ils estoyent bien entendus, ne nous laisseroyent pas tant languir dans les accidens & infirmitez de la vie : elle nous donna aussi Appel cét ingenieux imitateur de la Nature, ensemble avec Philite subtil & admirable Poëte. Datirsus le Tartare nâquit dans un petit lieu. Jeloncius fameux Capitaine dans la petite Isle de Milete ; Scipion selon l'opinion de plusieurs dans un village d'Italie, Severe dans un hameau de Numidie, Trajan proche de Calismalis, Titte en un petit bourg : Villetre qu'est un village proche de Rome nous fit present du bon Auguste. Nous avons eu d'Arpin Marius & Ciceron : une petite forest nous donna Remus & Romulus, qui furent les fondateurs de Rome, que Cataline tâcha de renverser jusqu'aux fondemens, encore bien qu'il y eut esté nay & nourry long temps. Biante un des sept Sages de la Grece eut son origine de Priene ; de Stagire vint Aristote l'Aigle non seulement des Philosophes, mais de tous les plus beaux Esprits de l'Univers : Anacarsis sortit d'un petit bourg de Tartarie ; Samé nous donna le fameux Pythagore, & Abderite le scavant Democrite : le divin Theophraste fut de Lesbo ; & Gaius & Vespesianus n'âquirent aussi en de fort bas lieux. Si je voulois je pourrois dire le même des grands hommes d'apresent ; mais parce que je scay qu'ils sont assez connus, je les passeray volontiers sous silence, & suivray à raconter en partie les commoditez grandes, & les avantages qu'on a de naître ou en des bourgs, ou en des villages, ou en des hameaux.

Tout petit revenu y semble grand, les bâtimens encore que mediocres y sont jugez hauts & superbes ; nous sommes là raisonnablement éloignez des pompes, & de l'ambition pernicieuse, & en rapportons plusieurs autres utilitez, qui seroyent trop longues à raconter toutes en particulier : ce qui fait, que personne ne se doit jamais plaindre d'estre nay en un petit circuit de murailles ; puisqu'on a vû autrefois, comme à present, paroître & sortir d'humbles bourgades des flambeaux de gloire, qu'ont dignement occupé & les plumes des Historiens, & les langues des Orateurs. Où estes-vous nay mon Jesus Roy du Ciel & de la terre, homme & Dieu tout ensemble ? En Bethlehem, & non pas en Jerusalem, ou à Rome, qu'est la Capitale du Monde.

SECTION

SECTION XVI.

La Guerre vaut mieux que la Paix.

PLusieurs se sont surpassez eux-mêmes dans les loüanges de la Paix ; & entr'autres Romulus Amaseus en Latin, & Claude Tholomei natif de Siene (aussi eloquent que sçavant) en Italien : cependant j'assure & constamment, qu'ils se sont tous deux bien trompez. Je ne m'amuseray pas à present à refuter leurs plus solides argumens ; mais j'apporteray seulement au desavantage de la paix, & en faveur de la discorde le peu que je sçay, & dont je me ressouviens.

Je dis sans tant circuler (en laissant cecy aux voluptueux Mathematiciens, qui aiment la figure ronde) qu'incontinent par la paix s'éteint la discipline Militaire, par laquelle viennent à s'acquerir les vastes Jurisdictions, les Provinces, les Royaumes, & les Empires ; & acquis qu'ils sont une fois, à se maintenir long-temps par son moyen. La Guerre ne donna-t-elle pas aux Orateurs l'occasion de parler de Maraton, de Salamine, de Termopile, de Platée, & de Leutre ? Par la guerre Coclite devint immortel, & des Nations entieres furent tenuës pour des Divinitez ; par la guerre Scipion & Marcel ont donné de l'occupation aux plus fameux Historiens : ce qui n'arrive guere par la paix aux gens de robbe ; mais au contraire nous voyons presque toutes les statuës des Anciens revêtuës d'habits militaires.

Autrefois chez quelques illustres Nations, il n'estoit permis de se ceindre que de *Chanvre*, jusqu'à ce qu'on eut tout au moins tué un homme. Les Carthaginois avoyent coûtume de donner du tresor public autant d'anneaux à leurs Citoyens, qu'avoyent esté les batailles, où ils s'estoyent retrouvez. Il n'estoit pas aussi permis aux autres de se marier, s'ils n'avoyent esté auparavant quelque temps à l'Armée. Mais dois-je, pour montrer l'excellence de la guerre, chercher si loin des examples ? La demonstration n'en est-elle pas assez claire, de voir que dans la Religion Chrêtienne il y a tant d'ordres Militaires, qui defendent avec les Armes nôtre Mere S. Eglise ? Qu'est qui les

pourroit nommer tous ? Il y a les Chevaliers de Jerusalem, du S. Sepulchre, de Malte, de S. Jaques, de S. Lazare, les Tutoniciens en Almagne; ceux de Jesus Christ en Portugal, & une infinité d'autres tous amis de la guerre, & qui ne sont nays que pour la maintenir, y faisans toûjours des merveilles.

La paix au contraire est insolente, superbe, orgueilleuse, negligente, oisive, & la corruption des beaux Esprits, comme on voit manifestement en Marius, lequel n'eut à l'Armée aucun Superieur ni en bonté, ni en bravoure; mais il n'y en eut point en temps de paix de plus méchant, ni de plus pernicieux. La paix éteint & aneantit ce qui se retrouve en l'homme de meilleur, en y nourrissant le pire. Mais vous autres, qui haïssez la guerre dites-moy, les haines, les inimitiez, & les seditions ne sont-ce pas des instrumens, dont se sert souvent la Nature pour faire de fort bonnes & loüables operations, qui ne regardent que le bien universel ? C'est-pourquoy je m'imagine, que la guerre ne fut pas nommée des Romains *bellum* sans quelque mystere; & en verité elle se peut dire belle, encore bien que les lâches & les effeminez du temps ne soyent pas de ce sentiment-là. *Si j'avois esté fille, comme je suis garçon, je n'aurois eu de l'amitié que pour des Soldats, & j'en aurois souvent choisi quelque miserable (mais bien fait) à peine de le faire & baigner, & parfumer auparavant que de nous batre.* Chose étonnante! puisque se sont-là les paroles & les sentimens d'un petit Musicien châtré, qu'avoit le Duc de Baviere.

O combien d'Armées & nombreuses, & lestes a facilement détruit (je ne diray pas la paix) mais une seule tréve, qui est beaucoup inferieure à la guerre, & qui surpasse infiniment la paix! Elle apporta toûjours de tres-injustes loix dans les Villes, en y maintenant des haines secretes, & une tyrannie trop manifeste: elle n'est bonne qu'à rendre nos cœurs plus mols & plus lascifs. La S. Ecriture nous apprend, que nôtre Seigneur dit à ses Disciples, que *qui n'auroit point d'épée, vendit son habit pour en avoir*; & il dit luy-même, *qu'il est venu icy bas apporter le feu.* Combien de guerres fit-on le temps passé par le seul commandement de Dieu? Combien de sanglans combats demanda-il? Et combien de riches dépoüilles voulut-il qu'on remportasse sur ses ennemis?

Lisons le Vieux Testament, & nous y verrons plus de ruïnes,

&

& plus de guerres, qu'en aucune autre Hiſtoire des Payens. Croyons-nous, que ſi Moïſe amy ſi familier de Dieu n'euſſe certainement ſceu; que de tuer, & de combattre avec cœur eſt une choſe qui plait fort à ſa Majeſté, qu'il auroit, pour ainſi dire, degeneré & tourné ſa nature douce & affable à tant de maſſacres, & à un ſi grand débordement de ſang, que n'eſtant pas content d'avoir fait mourir tant d'Egyptiens oppreſſeurs de ſon peuple Juif, il en tua encore trois milles en un jour? Abraham fit de grands maſſacres, mais de bien plus grands Joſué, Sanſon, & Judas Maccabée. David prit tant de plaiſir à tuer, qu'à la fin de ſa vie, ne le pouvant plus de ſes propres mains, il commanda à ſon fils Salomon, qu'il tuaſſe ſans y manquer Joab & Semei.

Il eſt arrivé, qu'on ait fait non ſeulement icy bas la guerre par le commandement de Dieu, mais encore au Ciel ce vaillant Michel, accompagné de ſes Anges, eut une fameuſe bataille contre le Dragon infernal. Nôtre Seigneur ne s'appelle-il pas le Dieu des armées? Ce qui me fait penſer, que pour cela tant de belles & propres ſimilitudes ſe ſeroyent tranſportées aux divines; & mal-aviſez que nous ſommes, nous nirons aprés, que la guerre ſoit beaucoup meilleure que la paix.

Le Nouveau Teſtament nous en donne auſſi de certains témoignages, & nous montre, que la guerre ne déplût pas à Jeſus Chriſt; puiſqu'une fois ſes Soldats s'en allans pour demander à S. Jean Baptiſte, *quel chemin ils devoyent tenir pour ſe ſauver?* Il leur répondit; *Soyez contens de vos gages, & ne faites violence à perſonne.* Si la diſcipline Chrêtienne n'eut pas approuvé la malice, il leur auroit dit; Laiſſez cét art-là, faites-vous Hermites, ou Marchands, ou quelqu'autre choſe ſemblable: mais il dit; *Contentez-vous de ce qu'on vous donne, ne faites point d'extorſions, ou de violence à perſonne; l'art militaire ne peut empêcher vôtre ſalut, mais au contraire par cette voye-là pluſieurs ſe ſont ſauvez.* Il me ſemble, ſi je ne ſuis mauvais Interprete, que S. Jean vouloit dire ainſi.

Certainement la guerre nous apporte des biens infinis; mais quand elle ne feroit que de dompter ſans peine l'orgueil des riches, ne ſeroit-ce pas aſſez? Si on le veut voir, qu'on alle en Piemont, à Milan, en Hollande, & en Flandre, où l'on verra des ſuperbes Chefs étrangement humiliez. Les Flamans, les

Dannois,

Dannois, & les Suedois peuvent auſſi nous en dire des nouvelles. C'eſt elle qui reprime l'inſolence des Bourgeois, & qui nous delivre de tant de bateurs de pavé, de tant de perſonnes inutiles, & de tant de voleurs de grand chemin! Quelque fois paſſant ſeul en Almagne pas des bois avec un petit Ecolier, qui me ſervoit d'Interprete, je luy faiſois demander, ſi le bois eſtoit bien long? Et les Païſans répondoyent; *Mon pere ne crainnez rien, tous les voleurs ſont à l'Armée.* Pour lors le petit Fripon, que je portois en crouppe, crevoit de rire, & avoit l'eſprit (tout Alman qu'il eſtoit) de laiſſer tomber ſon chapeau, pour avoir le temps de rire à ſon aiſe. La guerre ne rend-elle pas l'eſprit ſubtil & éveillé, le corps robuſte, agile, & patient à ſupporter les incommoditez de la vie? Il faut voir pour cela les Soldats Polonois, qui mangent de la chair de cheval, comme ſi c'eſtoit des perdrix. J'ay nourry, ſans reproche, eſtant à l'Armée avec le Roy mon Maître, quelques Pages de grands Seigneurs, qui mouroyent de faim dans leurs Tentes; & les povres enfans me diſoyent aprés: *Nous vous aimons mon pere comme nôtre bon Nourriçon.*

Les Cimbres avoyent du plaiſir à l'Armée; ils chantoyent en s'y en allant. N'eſtoit-ce pas une douceur extréme au ſuperbe Annibal, au furieux Marcel, au brave Scipion, au genereux Camille, & à l'ambitieux Alexandre? Je jure, que qui ne ſcauroit ce que c'eſt que d'ordre, qu'il l'apprendroit facilement, en voyant une Armée bien rangée: & qui ne ſcauroit point ce que c'eſt que d'eſtre bien aviſé, obeïſſant ſans replique, diligent ſans peine, vigilant ſans bruit, & prompt ſans emportement & des mains, & du cœur, qu'il vienne à l'Armée pour l'apprendre; & s'il y demeure quelque temps, en voulant ſerieuſement s'y appliquer, il deviendra bien-tôt illuſtre. Ne blamons donc plus la guerre, mais au contraire en la loüant, & en l'élevant au deſſus de toutes les autres profeſſions, remercions Dieu de l'avoir inſerée & gravée ſi fort au cœur de nos Princes, afin de n'en jamais manquer.

SECTION

SECTION XVII.

Il vaut mieux estre ignorant que sçavant, & ainsi l'Asne s'estime plus qu'aucun autre Animal.

IL ne me sera pas difficile de blamer les Sciences; parce qu'on méprise sans peine ce qu'on ne possede pas. La Taupe, parce qu'elle ne voit point va chercher (pour eviter mieux la clairté du Soleil) les coins & les trous de la terre les plus cachez. La Chauvesouris condamnée à une perpetuelle nuit, hait extrémement la lumiere; & ainsi privé des belles Lettres, je me mets à les mépriser, & à les vouloir faire haïr. Mais pourtant à dire le vray, quelles sont les Sciences? Ce n'est helas que deception des simples, folie des plus sages, opinion des hommes, confusion des esprits, vapeurs de l'entendement, pur enchantement de la raison, voile qui nous couvre le vray, liens qui enchainent nôtre franc arbitre, & biens qu'on obtient avec usure de sa propre vie; Quel est le but des Sciences? On procure de les avoir seulement ou par curiosité, ou par vanité, ou par interest. De plus nôtre peu de vie, la stupidité des sens, l'oisiveté journaliere, & l'inutilité des occupations ne nous permettent dans les Sciences qu'une connoissance fort mediocre: ce qui fait qu'on ne peut posseder qu'une Science parfaitement; ou pour mieux dire, l'homme ne le peut pas: d'autant que l'abîme en est si profond, qu'il n'en laisse jamais voir la fin. Les Sages d'Egypte, & les Anciens Grecs (bien auparavant que les nuages des Sophismes eurent obscurcy l'esprit des humains) nous figurerent les Sciences en de petits cercles qui s'unissoyent ensemble, & estoyent renfermez aprés dans un plus grand, qu'ils nommerent *Theologie*: ils firent cela pour nous montrer, que la Theologie estoit la plus relevée de toutes les Sciences, tant pour la dignité & certitude de sa matiere, que pour la grandeur de sa fin; car en parlant de Dieu, elle renferme en soy toutes les autres Sciences, & toutes les autres Disciplines. Mais de penetrer par la Theologie dans

dans le cabinet de Dieu, c'eſt un attentat ſi grand, qu'il merite même les reproches d'un Athée ; car comme dit Tacite ; *Il nous ſied bien mieux de croire aux Deitez, que de les ſcavoir* : Et S. Cyprien nous aſſure, *Qu'il eſt dangereux de dire même la verité de Dieu, que nous connoiſſons mieux en l'ignorant.* Si la Theologie donc qui eſt le Ciel, & le centre de toutes les Sciences ne ſe peut apprendre ſans tache & d'irreverence, & de temerité, que ſervira à l'homme la multitude des Sciences? Leur connoiſſance n'eſt autre choſe qu'une vanité, & vanité qui nuit beaucoup à ceux qui la poſſedent ; puiſqu'elle eſt la peſte & du corps, & de l'ame.

D'autant plus conſidere-je les Lettres, d'autant plus venay-je à aſſurer, qu'il vaut mieux ne les ſcavoir point, que de les ſcavoir ; parce que ceux qui y conſumerent leurs plus beaux ans, s'en ſont à la fin plains & repentis. On écrit de Ciceron, qui ſe peut dire avec juſtice non ſeulement le Pere de l'Eloquence, mais auſſi la ſource de la veritable Doctrine, qu'en ſa vieilleſſe il l'habbora extrémement, ayant peut-eſtre eſté cauſe de tous ſes longs travaux. Je ne crois pas qu'il eut tort de la haïr ; puiſqu'on en a rencontré d'autres, qui avoyent beaucoup d'eſprit, comme Licinius Empereur, Valentien, Heraclite, Litius, & Philonide, leſquels nommerent les Lettres *un poiſon public & univerſel.* Sille & auſſi Neron ſe plainnirent fort de les avoir appriſes : mais ſur tous les autres le Prophete David ſemble ſeul avoir montré le grand bien qui reſulte de l'ignorance, en diſant dans ſes Pſeaumes : *Et parce que je n'ay point ſceu de lettres, je joüiray des grandeurs de Dieu, en ſe reſſouvenant de ſa juſtice.* Je trouve encore dans la S. Ecriture, que *qui amaſſe de la ſcience, aſſemble de la douleur, & que dans le trop de ſcavoir, il s'y rencontre beaucoup de dépit & de courroux.* Il eſt certain, que toutes les Hereſies & anciennes, & nouvelles ne ſont venuës que des Scavans : mais au contraires les ignorans & les idiots nous ont toûjours donné de bons exemples, & des indices maniſeſtes de la ſimplicité de leur cœur : c'eſt-pourquoy je dois loüer l'ancienne coûtume de quelques peuples d'Italie, qui par un Edict public, avant que d'aſſembler leur Conſeil, en chaſſoyent dehors les Scavans, & même ceux qui eſtoyent de mediocre ſcavoir, comme ſont les Notaires, les Chanceliers, & autres ſemblables. J'approve pareillement les Meſſieurs de

Luc,

Luc, qui firent il y a déja long temps un Decret, par lequel ils defendoyent qu'aucun Docteur osa s'asseoir dans le Magistrat, crainnans que les hommes de Lettres avec leur sçavoir ne troublassent le repos & le bon ordre de leur Ville; & ils crainnoyent avec raison, puisque les Scavans s'imaginent avec un *quamquam* pouvoir renverser le monde dessensus-dessous, & confondre tout l'Univers.

Je ne sçay à quoy servent les Lettres pour le governement des Estats; car je vois plusieurs Nations sans la connoissance des Loix Imperiales, ou de la Philosophie des Peripateticiens, se gouverner neantmoins de telle maniere, qu'elles surpassent les autres de beaucoup; & au contraire je vois les Scavans estre sots, inexperts, hebetez, & entierement incapables; parce que quand une fois on les retire de leurs livres, ils sont comme des poissons hors de l'eau. C'est encore un grand avantage pour le Prince d'avoir des Sujets ignorans, d'autant que le governement en estant plus propre & plus assuré, il joüit d'un parfait repos: ce qui fait, qu'on deveroit bannir des Estats tous les Professeurs de Sciences. Les ignorans comme aveuglez & privez de la connoissance d'eux-mêmes, ne pensent, ni aspirent à aucune chose grande, & n'ayans point d'esprits vifs relevez, & sublimes, mais bas & abjets, ils ne peuvent jamais rien pretendre au Gouvernement, ni attenter quelque nouveauté au prejudice du Prince; car une vie sans doctrine est selon Platon *l'image de la mort*: c'est-pourquoy le Prince se peut assurer, que les ignorans ne susciteront rien de prejudiciable à l'Estat, manquans de moyens pour se faire aimer, ou pour persuader aux autres des rebellions. Ceux qui sont sans sçavoir sont obligez de se rapporter au sentiment de celuy qui regne, leur ignorance n'admettant aucune distinction entre le bon & le méchant, entre le vray & le faux; ce qui fait dire à Caton, que *les ignorans voyent, & ne voyent pas*: & ainsi se persuadent facilement les bruits, que le Prince veut pour son interest faire courrir entre ses Sujets; & ne sçachans contredire, ou en user mieux, ils s'accommodent aveuglément aux satisfactions de ceux qui commandent. De plus, l'esprit des ignorans est naturellement servil, & par consequent ils ont plus de ferveur pour le Prince, & sont plus soinneux de le servir, n'ayans pour regle que sa volonté. Ils n'ont point aprés connoissance

noissance des raisons & des moyens, dont il se sert pour son interest dans le gouvernement des affaires; & ainsi ils ne peuvent jamais empêcher, ou retarder ses desseins; mais sans s'y opposer, ou y contredire, montrent croire par une prompte execution, que tout ce qui leur vient commandé est bon, & échauffez de cette persuasion, poussent avec avantage (ou par leur vitesse, ou par leur resolution ferme) l'unique service du Prince. Les Sujets sçavans pour montrer leur merite, & pour s'attirer de la reputation, aspirent toûjours à de nouvelles Loix, veulent des reformes, & donnent continuellement des avis: c'est-pourquoy le Prince est forcé de multiplier ses desseins, & de publier à leur instance des Loix & des Statuts contraires au bien de l'Estat. Le fin Mahomet pour jetter les fondemens aussi bien de son impieté, que de sa Monarchie, ne se servit d'autre chose que de l'ignorance, commandant à ceux qui le suivoyent de ne s'accoûtumer rien qu'aux Armes, & de laisser-là les Livres & les Sciences, comme des choses qui rendent vil & effeminé l'esprit, qui alterent entierement l'obeïssance, & qui renversent de fond en comble les Estats: ce qu'ayans les Turcs observé de point en point, ils sont aprés arrivez à une grandeur qui les rend formidables à tout le monde: ainsi donc la ponctualité, la reverence, l'humilité, & le respect qu'ils portent aux Princes de leur Secte ne proviennent que de la pure privation des Sciences. Mahomet avoit tant de peur des Sujets, qui estoyent d'un esprit relevé, qu'il jugea à propos de mortifier encore la nature, en defendant le vin, qui peut causer quelque vivacité.

Mida convertissoit en or tout ce qu'il touchoit, & les Scavans font heresie de tout ce qu'ils lisent,en expliquans l'Ecriture Sainte à leur mode. Les ignorans ne font point cela, & si on les accompare aux sçavans, on y trouvera bien de la difference; car Arius, Fotinus, Sergius, Nestorius, Macedonius, Appolinare, Julien, & beaucoup d'autres furent fort eloquens, & doüez de toutes les Sciences humaines: mais Hilarion, Antoine, Macare, Pannuce, Serapion, Honofre, Anian, & une infinité d'autres furent privez de Rhetorique, de Mathematiques, & de conceptions de Philosophie, ne consistant tout leur éclat qu'en une sainte & innocente vie. Qui en fut cause? L'ignorance qui leur donnoit la tranquillité d'esprit, qui leur cachoit les

les curiositez mondaines, qui comme un bien tres-suffisant, les empêchoit d'en chercher d'autres hors d'eux-mêmes, qui leur faisoit honorer les choses sacrées sans les examiner, & qui les rendoit joyeux dans leur solitude.

Les Scavans peut-estre seront necessaires à la milice ?, Helas point du tout! Car à l'Armée il arrive tous les jours mille accidens, dont ils n'ont jamais écrit, & on y use d'inventions & de stratagemes, qu'ils n'ont aucunement connu; le bon sens naturel, accompagné d'un peu d'experience suffit, sans tant feuilleter d'Auteurs de l'Art Militaire. François Sforza, Carmignole, Nicolas Picin, Gattamelate, le Conte de Pitilian, Consalve Ferrante, Gasion, & le grand Gustave Roy de Suede estoyent braves & prudens au dernier point: mais quelles Lettres avoyent-ils apprises? Aucunes.

Quels sont les effets de la Science? Elle nous rend tristes, elle nous fait devenir étiques, pourris, pleins de catharres, de méchante humeur, d'un air froid, & d'un visage mourant; elle nous revêt d'une nature difficile & vicieuse, toute enflée d'orgueil, & remplie de fierté, en méprisans la douceur de la conversation, & devenans ennemis mortels des femmes, mais non pas des jolis garçons, ausquels tous les Scavans, comme j'ay autre part montré, sont fort enclins. Pour glorieux & vanteurs, soupçonneux, lunatiques, menteurs, qui en doute? C'estpourquoy nôtre Seigneur prévoyant bien, qu'ils devoyent avoir toutes ces qualitez-là, nous avertit dans la S. Ecriture de n'estre que sobrement scavans, en crainnant, que si nous-nous enfoncions trop dans les sciences, il nous arrivasse mille malheurs. Aprés que S. Paul eut connu Jesus Christ, il méprisa la sagesse humaine, ne voulant entendre, ni scavoir autre chose que luy, *mais crucifié*, comme il écrivoit aux Corinthiens. L'Ecriture dit aussi, que *la science nous enfle, & nous orgueillit*; si elle enfle, elle n'edifie donc point; & si elle n'edifie point, qu'en avons-nous à faire? N'est-elle pas au regard de Dieu une pure folie? Et quiconque voudra rechercher les choses hautes ne se retrouvera-t-il pas opprimé de la gloire? L'Ecclesiastique nous avertit de ne pas rechercher ce qui est audessus de la portée de nôtre esprit; & Dieu nous menace par la bouche de son Prophete de vouloir détruire *la sagesse des sages*, & reprouver *la prudence des prudes*.

On

On ne doute pas, que la ſcience ne ſoit de l'invention du Demon, car *Demon* veut dire *ſcavant*. Ne liſons-nous pas, qu'il promit au trop credule Adam *la ſcience du bien, & du mal*, pourveu qu'il goûtaſt du fruit que Dieu luy avoit defendu? Platon aſſure, qu'un malin Eſprit appellé *Teude* fut inventeur de la ſcience; c'eſt-pourquoy je crois, que pour cela tous les hommes ſcavans ſont toûjours malins, envieux, ſeditieux, & l'un cherche de détruire & d'obſcurcir la gloire de l'autre; ils ſont preſque tous emportez juſqu'au dernier point, trompeurs & vindicatifs, & ſi ce n'eſt avec les Armes, c'eſt avec des Satyres enragées, des Sonnets piquans, des Stances cruelles, & des Epigrammes furieuſes. Quiconque doute, que les Lettres ne ſoyent une choſe deteſtable, je le prie de me dire, pourquoy les Princes (ſi elles eſtoyent bonnes) en ſouffriroyent-ils le defaut? Et nous ſcavons bien comme ils ſont curieux & paſſionnez pour tout ce qui eſt bon. Je crois certes, que puiſqu'ils prennent ſi ſouvent le bien de leurs povres Sujets, qu'ils leur ôterent encore les lettres, s'ils connoiſſoyent qu'elles ûſſent en elles quelque delectation, ou quelque avantage. Je m'étonne auſſi, que ſi elles ſont telles, qu'elles puiſſent apporter du plaiſir aux vieux, & de l'ornement aux jeunes, pourquoy tant de gens qui en ſi ſont ſi paſſionnez, ne la vont-ils point demander pour l'amour de Dieu? En quelque pays que ce ſoit, je ne retrouve aucun ſage qui les aime, ou qui les recherche avec ſoin, ſi ce n'eſt quelque malaviſé, qui ne prévoit rien du futur, & n'en conſidere pas le dommage, eſtans l'unique ſujet de nos miſeres, & le ſeul but de nos déplaiſirs: & ſi on le veut voir plus clairement, on a qu'à faire reflection ſur l'objet agreable qu'on donne aux enfans, quand ils commencent à apprendre les lettres. Quel eſt cét objet-là? Une croix; voyez donc quel beau commencement c'eſt-là, puiſqu'on commence par la croix; & à la fin comme au milieu peut-on eſperer autre choſe que povreté, que travaux, que déplaiſirs, & qu'une mort miſerable? C'eſt ce qui arrive helas preſque toûjours aux ſcavans!

Voyons je vous prie la fin de Socrate, que le Magiſtrat fit mourir par le poiſon; d'Anaſagore, qui finit auſſi par le venin, & de Talete, qui mourut de ſoif. Reſſouvenons-nous de la mort qu'on donna à Zenon par le commandement de Philaride Tyran;

Tyran ; du povre Anaſarcus éteint par la volonté de Nicocreonte avec pluſieurs, & divers tourmens : Archimede Philoſophe & ſingulier Mathematicien fut tué par les Soldats de Marcel ; Pithagore fut tué avec ſoixante de ſes Diſciples : Platon pour recompence de ſes peines & de ſes travaux fut vendu de Denis comme eſclave ; Anacarſi mourut de mort ſoudaine ; Diodore creva de dépit pour n'avoir point ſceu decider une queſtion, que Stilbon Philoſophe luy propoſa : Ariſtote aprés avoir perdu la faveur d'Alexandre, ſe precipita luy-même (eſtant à Calcide) dans le fleuve Eurippe ; Caliſtene ſon Diſciple fut jetté par les fenêtres : la tête fut tranchée à Ciceron, les mains & la langue arrachée, mais auparavant il fut exilé, ſa maiſon fut jettée par terre, il vid ſa fille qu'il aimoit plus que luy-même, étenduë morte devant ſes yeux, & vid de plus ſa femme Terence, à laquelle il ſe fioit tant, ſe repoſer entre les bras de ſon ennemy : Seneque mourut auſſi de mort violente ; ce grand Averroe fut rompu d'une rouë ſur la poitrine ; l'Apoplexie tomba à Algazele ; & Scot ce ſubtil mourut malheureuſement. Si je voulois d'écrire la mort deplorable de tous les Scavans, je ne finirois point.

J'ajoûteray la diſgrace de ceux qui vont demander leur pain de porte en porte, & à cauſe de la calamité, que les Lettres portent avec elles, ils ne trouvent aucun ſecours ni des Princes, ni des Prelats ; qu'on alle un peu à leur Cour, & on verra en quelle eſtime ſont les Lettres : ce ne ſont point les Scavans, qui gouvernent les Princes ; mais au contraire pour ſe montrer ſages eux-mêmes, ils les rebutent & les evitent, de peur qu'én les voulans perſuader de s'appliquer aux Lettres, ils ne viennent à gâter leur bonne complexion, & à ſe rendre ainſi par leur moyen ennemis des Aſtres. J'ay de la compaſſion, quand j'entend, que quelque delicat, ou quelque joli Eſprit s'adonne à l'étude : mais voulons-nous voir comme aujourduy chacun s'en mocque, conſiderons, qu'on appelle auſſi-tôt *vilains pedans* ceux qui parlent Latin ; car ainſi *qu'ingrat* renferme en ſoy tous les vices, de même qui dit *Pedan* vient à conclurre toutes ſortes de miſeres. Je me reſſouviens d'avoir connu en Pologne deux Seigneurs, qui pour trop aimer les belles Lettres, eſtoyent devenus preſque odieux à leurs Soldats, s'imaginans peut-eſtre, que les Armes eſtoyent comme retenuës de la

doctrine. Je ne pourrois pas m'oppoſer à cela ; mais au contraire je confeſſe, que les Lettres eſtans jointes à quelle profeſſion que ce ſoit, nous donnent toûjours tres-mauvais augure : je ne ceſſeray donc jamais d'exhorter un chacun à les laiſſer, à les blamer, à les haïr, à les perſecuter, & à les exiler eternellement.

O Dieux ! pourquoy ne fait-on point un general Decret, que qui parlera de Lettres ſoit rigoureuſement puny, & que qui lira uncun livre ſoit châtié d'un cruel ſupplice ? Qu'on defende par le même Arrêt & papier, & plumes, & ancre, & écritoires ; qu'on détruiſſe auſſi l'imprimerie, afin que les Lettres eſtans une fois abolies on ôtaſt encore le malheur qui en provient, lequel n'affiige pas ſeulement ſes amateurs, mais apporte encore du dommage aux lieux où s'aſſemblent les Academies. Qu'on alle un peu chercher diligemment par toutes les Villes, qui maintiennent des études ; qu'on alle, dis-je, à Louvain, à Paris, à Salamanque, à Obſale, à Cologne, à Vienne, à Piſe, à Siene, à Salerne, à Padou, & à Pavie, & on les verra toutes ou povres, ou ſeditieuſes, ou vilaines, ou miſerables ; on les verra enfin devenuës participantes du deſtin & du ſort malheureux des Scavans. Il vaut donc mieux eſtre ignorant, que bien verſé dans les Sciences ; il vaut donc mieux haïr les Lettres, que de les aimer : nos ignorans ne ſe confondent plus, ni rougiſſent à preſent ; la quantité ſcait ſurpaſſer la qualité, le nombre, Dieu mercy, en eſtant preſque infini ; c'eſt-pourquoy ils ſe réjouïſſent, & ſe reputent heureux de ne ſcavoir rien, en ſe reſſouvenans de Socrate, qui ne fut jugé *ſage* de l'Oracle, que lors qu'il confeſſa ſon ignorance. *Les ignorans & les ſimples viennent à s'élever, & dérobent le Ciel, & nous avec toute nôtre ſcience nous-nous abîmons aux Enfers*, dit S. Auguſtin : & l'Ecriture même nous apprend, que *le trop de ſcavoir fait perdre l'eſprit.*

Les Scavans s'accomparent au Renard, au Singe, & au Serpent, qui ſont des animaux méchans & dangereux ; mais les ignorans s'accomparent à l'Aſne, qui a bien plus d'excellence & de vertus naturelles, qu'aucun autre animal, pour eſtre utile & commode au ſervice de l'homme, & aux neceſſitez de la vie. Ainſi que les ignorans ne ſont eſtimez de perſonne, il ne faut pas de même avoir égard au peu de cas, que les gens du commun

mun font de l'Asne, ni aux opprobres dont ils le traittent; mais qu'on connoisse, & qu'on estime seulement la verité par tout où elle sera; parce que l'estime des autres, & la bassesse de l'estat, ou du lieu n'ôte point à la chose son excellence, ni sa vertu, puisque le Diamant n'est pas moins fin pour s'ôter de la tête, & se mettre au pied: & principalement une des plus grandes vertus de l'Asne, c'est d'estre & commun & humble; d'autant que de cette façon-là son utilité se communique davantage, & tous en jouïssent & en participent, comme je montreray à present.

Dans le recit donc des vertus & des excellences de cét animal, il ne faut point traitter de son origine, ni de son antiquité, encore bien qu'on ait coûtume de le faire; parce que pour l'origine tous les animaux l'ont égale, & furent pour servir à l'homme, créez de Dieu le même jour: mais auparavant que de raconter ses plus grandes vertus, il faut dire, que les plus grands hommes s'en servirent, & que les meilleurs & plus considerables du monde allerent ordinairement dessus; & qu'une telle monture a toûjours esté estimée plus honnête qu'aucune autre. L'Asne n'a pas moins d'antiquité que les autres animaux, mais au contraire semble les surpasser; car aucune Histoire n'arrive, ou si elle arrive, elle ne passe point le temps d'Abraham, lequel estant grand homme, & un des principaux de la terre, mit son Asne en ordre pour s'en aller sur la montagne sacrifier son propre fils: & Saul quand il fut sacré Roy par le peuple Juif, il s'en estoit allé chercher les Asnes de son pere; & la belle & riche Abigail estant devenuë vefve du superbe Nabal, alla sur son Asne se marier à David: le Texte dit, que ses Demoiselles l'allerent accompagner, ce qui fait croire, qu'elles monterent aussi sur des Asnes. Assa fille de Caleb, épouse d'Optoniel, & Maîtresse absoluë de Pays & de Villes alloit sur un Asne, dit l'Ecriture Sainte, quand elle demanda à son pere les campagnes qui estoyent vers le Midy. Cette femme qui logea le Prophete Elisée estoit encore grande & riche; & il écrit, qu'elle le suivoit sur son Asne, afin qu'il luy ressuscitasse son enfant. De même nous lisons des Saints Prophetes au troisiéme Livre des Rois Chap. 13. qu'ils se servirent d'Asnes.

Mais afin qu'on ne puisse point dire, que ces hommes-là comme

comme Saints, estoyent humbles, & que par Religion, ou que pour n'estre point estimez, ils alloyent ainsi, sçachez que les premiers Seigneurs du monde, & même les fils de Roy ne se sont ordinairement servis que d'Asnes. Achitophel homme puissant & estimé du Roy David, & d'Absalon son fils, s'en allant desesperé, que le Roy ne recevoit point son conseil, partit chez luy monté sur une Asne, comme nous lisons *au Livre II. des Rois Chap.* 17. Les fils de Saul en monterent. Les trente fils encore de Galadite Prince, ou Juge du peuple Juif (lesquels estoyent Princes de trente Villes) avoyent chacun son Asne, ainsi qu'il est écrit *au* 10. *&* *au* 12. *Livre des Juges*; & de cét autre Juge qui avoit quarante enfans, & trente nepveus, on écrit aussi qu'ils montoyent 70. petits Asnons : il faut donc que ce soit effectivement une douce & honorable monture, puisque de si grands hommes s'en servoyent : les Gentils, & d'autres Nations l'estimerent, en écrivans dans leurs Fables, que les Dieux alloyent sur des Asnes combattre contre les Geans. Mais à quoy bon tant d'exemples & de Princes, & de Rois pour faire approuver la monture des Asnes, en ayant l'exemple de Jesus Christ Roy des Rois, & Dieu & homme tout ensemble, qui voulut entrer en Jerusalem sur un Asne le même jour qu'on luy fit le plus grand honneur, qui luy eut jamais esté fait sur la terre; & on ne sçait point, & encore moins croit-on, qu'il allasse jamais sur quelqu'autre animal : ce qui deveroit non seulement suffir pour bien juger, que l'Asne est la monture la plus honorable & la meilleure dont l'homme se sert, mais aussi pour en respecter devotement l'usage. Voyons à present si c'est predre son honneur, que de monter dessus? Et s'il est honnête de le faire, l'ayant fait Jesus Christ ?

Je ne m'arrêteray pas icy; puisque l'Asne est estimé non seulement pour la coûtume, qu'on a prise de le monter, mais aussi pour beaucoup d'autres vertus dont j'en diray quelques-unes. Les anciens Livres en font mention, plusieurs Philosophes naturels, & particulierement Aristote, Pline, & Varron : Apuleius Philosophe Platonicien n'a point honte de dire, qu'il estoit *changé en son Asne*, & fit ce merveilleux livre, qu'il appelloit *l'Asne d'or*, ou il dépeint le sage comme je voudrois que fussent quelques-uns, que je connois. Entre les grandes richesses, que nous lisons du saint, & tres-pâtient Job, l'Ecriture

criture Sainte met pour une des plus considerables, *qu'il avoit cinq cens asnesses*. Les Romains l'estimerent aussi grandes richesses, comme nous l'apprend Varron avec plusieurs autres Auteurs; & les Provinces d'Arcadie & de Reatin sont tout affait loüées, pour avoir grande abondance d'Asnes; & la Ville d'Amdrone fut loüée pour la même chose. C'estoit un animal si estimé, que Varron assure, qu'on vendit de son temps un Asne soixante Sesterces, & on dit en Latin *Sestertium*, qui sont selon Bude, & autres Auteurs, mille cinq cens Ecus. Pline Livre 7. Chap. 14. parle d'un autre, qui fut encore vendu pour une somme immense.

L'estime qu'on a faite de cét animal-cy, ne s'est pas finie au regard de l'argent; parce qu'il y a bien autre chose, ayant esté, pour son excellence, consacré à Bacchus; & outre cela on l'honore tant, qu'il fut feint & mis au Ciel, comme nous font voir aujourduy deux Etoiles, qui sont au Signe de l'Ecrevisse, & qu'on appelle *Asnons*; & trois autres obscures sont nommées leurs Creches, dont Lactance Livre 24. Chap. 1. Ignius Livre 3. & plusieurs autres traittent. De sorte que nous retrouvons & dans les Histoires, & dans les Fables, que les Anciens estimerent fort l'Asne, & avec raison, puisque la Sainte Ecriture & Dieu son Auteur en fit cas, luy ayant plû le privilégier, & le faire en plusieurs choses different des autres animaux. Au dixiéme Precepte, où il est commandé de ne point desirer le bien d'autruy, on fait par excellence mention seulement de l'asne & du boeuf: & nous sçavons encore bien, que Dieu voulut que l'Asnesse sur laquelle montoit Balaam, visse l'Ange qui estoit devant elle, & même avant le Prophete, & qu'elle parlasse, & le manifestasse elle-même; ce qui est certes merveilleux, plein de mystere, & de signification. Ce que le Prophete, & Patriarche Jacob dit à Issachar son fils n'est pas moins mysterieux, assavoir; *Toy Issachar Asne fort, dormant à la campagne*: & ajoûta, *Qui donne son dos pour porter la somme*: c'est-pourquoy selon le sens spirituel des Docteurs par Issachar appellé *Asne*, ils disent estre entendu Jesus Christ à cause de ses travaux, & de son obeïssance.

Grandes sont les loüanges & prérogatives de l'Asne, & certes elles ne paroissent pas moindres, mais encore bien plus grandes, en considerans & en contemplans ce que nous sçavons

par la foy, assavoir, que quand Dieu prit chair humaine, il se montra aussi-tôt à cét animal-là qu'aux hommes, & s'humilia tant, que de prendre son étable pour premier gîte, & voulut aprés, comme nous avons dit, s'en servir : ce qui fait que S. Augustin & d'autres Docteurs disent, que l'Asne est figure de la nouvelle Eglise, & que l'Asnesse est figure de la veritable Synagogue des Juifs ; & ainsi S. Augustin dit, qu'en cette signification-là tous les Chrêtiens s'appellent Asnes : ce qui nous doit bien obliger à caresser & à estimer cét animal-là quasi comme nôtre prochain ; & je m'étonne fort de ceux, qui en se ressouvenans de cela, ont la hardiesse de blamer l'Asne ; puisqu'encore bien que nous n'y serions point obligez, comme en effet nous y sommes par les exemples, & les authoritez que j'ay apportées, & que je pourrois encore apporter, toutefois il est doüé de vertus & de proprietez si grandes & si utiles, que c'est assez pour ceux qui n'auroyent point d'autre regard, qu'à leur interest particulier.

Le foye d'Asne mangé à jûn guerit du mal caduc, comme nous apprend Dioscoride, qui assure aussi, que ses ongles reduites en poudre & avalées avec quelque liqueur servent beaucoup à la même infirmité : nous sçavons encore, que le lait d'Anesse beu est bon contre le venin, & contre la goutte ; Pline, & d'autres en sont les Auteurs, & Pline même assure, qu'estant beu avec du miel, qu'il aide à la dysenterie ; il a la même vertu pour le mal des yeux, estant mêlé avec les ongles de l'Asne : de plus nous sçavons, que plusieurs hommes, qui estoyent pour mourir, se sont gueris par son simple lait. Suetonius écrit encore, que Pompea femme de l'Empereur Neron se lavoit le visage avec du lait d'Asnesse, pour l'avoir plus beau & plus frais ; de laquelle Pline assure, que non seulement elle s'en lavoit le visage, mais tout le corps, & pour cét effet elle vouloit qu'on luy preparasse par tout où elle alloit cinq cens Asnesses. De sorte que l'Asne a beaucoup d'autres vertus sur les autres animaux, car c'est le seul qui n'a point de fiel au corps, comme veut Aristote, qui raconte avec Pline plusieurs autres de ses proprietez, que je n'écris point, de peur d'estre trop long.

Encore bien que tout ce que j'ay dit ne se retrouvasse pas dans l'Asne, toutefois suivant la raison & la loy de reconnoissance,

ſance, n'eſt-ce pas aſſez pour eſtre tenu cruel, que de ne le pas eſtimer, & de ne le pas bien traitter, ayant tant de peine à ſervir l'homme? Je prie qu'on me die, quelles gens, quels voyages, quelles campagnes, quels lieux, quelles villes, quelles prairies, & quelles montagnes verra-t-on, qui ne s'en ſervent ordinairement, & avec plus d'aſſurance, & moins de dépence, que d'aucun autre animal? Et il ne faut pas dire particulierement en combien de choſes il ſert, & peut ſervir, parce qu'on le voit tous les jours; puiſque l'Aſne ſeul eſt generalement propre & utile pour tout ce que font les autres animaux en particulier; il peut labourer la terre comme le bœuf; il peut porter des charges comme le mulet; & peut auſſi porter l'homme avec plus d'aſſurance que le cheval; il ne fuit aucun travail ſoit pour le moulin, pour les champs, pour la ville, ou pour les voyages, & tout cela, comme j'ay dit, plus commodément, & avec bien plus de facilité, n'ayant point de cornes qui puiſſent bleſſer, comme le bœuf; il ne faut ni le dompter, ni le lier comme le jument; il ne ſaute point comme le cheval; il ne tire point du derriere comme le mulet; il ne luy faut ni joug, ni éguillon pour le faire ſervir; il va ſans éperons, & s'arrête ſans bride; il marche aſſez bien, ſans dépenſer de l'argent au manége; & c'eſt enfin l'animal le plus utile de tous, & de moins de dépences, parce qu'il coute & mange moins, & ſert davantage: c'eſt-pourquoy ſon utilité eſt plus grande & plus commune, d'autant qu'il eſt neceſſaire à la maiſon du riche, en ſervant au povre berger, qui va derriere ſes brebis; de maniere qu'il n'y a perſonne qui n'en ait beſoin, & qui ne s'en ſerve. Et pour finir, comme j'ay fait autre part avec une authorité divine, diſons que Jeſus Chriſt encore confeſſa d'en avoir beſoin, puiſque quand il envoya ſes Diſciples pour l'Aſneſſe & pour l'Aſnon, il dit, que ſi on leur demandoit quelque choſe, qu'ils répondiſſent, *que le Seigneur en avoit beſoin.* Ce qui me ſemble ſuffiſant, pour eſtimer l'Aſne & utile, & neceſſaire, outre les autres avantages qu'on en tire tous les jours dans les neceſſitez de la vie. Mais puiſque tout le monde ne cherche que ſon intereſt, à tout le moins ſi on ne pouvoit eſtre émeu de tout cecy, on deveroit l'eſtimer, & le tenir cher pour autre choſe que je vay dire.

Si nous voulions bien conſiderer l'Aſne, nous en tirerions

non ſeulement des aides corporelles, & du bien, mais auſſi des regles & des exemples de morale; car ſon continuel travail n'eſt que contre l'oiſiveté, ſa patience & ſa douceur contre la colere & l'orgueil, & beaucoup d'autres de ſes rares proprietez ſont entierement oppoſées à la méchante condition de nôtre nature: & cela ne fait rien à ce que j'ay dit, que l'Aſne n'eſt pas bon pour la guerre, ni pour combattre; puiſque je crois, que c'eſt un privilége & une grace particuliere, que Dieu luy a faite, n'ayant pas voulu qu'il fût bon ni propre pour une choſe ſi méchante, comme eſt de ſe tuer les uns les autres; de maniere que pour aider & ſuſtenter la vie de l'homme dans la même guerre, & dehors on s'en ſert en tout, & il eſt fort utile, mais pour dommager & nuire à l'homme, Dieu n'a pas voulu qu'on le retrouvaſſe propre ni adroit; & on ne peut pas dire, que c'eſt par manquement de courage, puiſque nous liſons dans la vie d'Alexandre d'un Aſnon qui tua en ruant des pieds un genereux lion: c'eſt Plutarque veritable Hiſtorien, lequel l'écrivant, fait bien juger, qu'il eſt ſuffiſant pour la guerre, & pour le combat. Les Poëtes feinnirent auſſi cette fable des Dieux, qui alloyent, comme j'ay dit, contre les Geans à cheval ſur des Aſnes; & on retrouveroit non ſeulement de la force & de la vigueur aux Aſnes vivans, quand on s'en voudroit ſervir pour combattre, mais nous liſons encore, & retrouvons, qu'eſtant mort l'Aſne, Sanſon tua de ſa machoire mille hommes; de ſorte que cela n'eſt pas un defaut, mais plutôt une vertu.

Je diray encore, que les hommes ne mangeans point de leur chair, moins me ſemble-t-il que c'eſt un defaut, puiſque ce n'a eſté autre choſe que Religion & que reſpect de ne pas vouloir manger de la chair d'un animal qui leur fait tant de bien; car ce ſeroit & cruauté, & ingratitude, comme c'eſt veritablement quand un homme mange l'autre: & ainſi ce fut grande prudence de ne point conſumer, ni diminuer en viandes une choſe ſi utile & ſi neceſſaire pour la vie de l'homme. On fit bien de ſe ſervir d'autres voyes, puiſque pour un morceau on en auroit ſans doute perdu mille. Au regard du goût je crois fermement qu'on ne laiſſeroit pas de manger de l'Aſne, ſi on s'en ſervoit, & ſi on s'y accoûtumoit, & peut-eſtre que la chair en eſt auſſi delicate, & auſſi propre à la ſanté, que celle des autres animaux qu'on mange tous les jours. J'ay entendu

dire,

dire, qu'autrefois les Almans dans les festins qu'ils faisoyent, donnoyent les grandes fêtes des petits Asnons à manger; & nous sçavons, qu'en temps de necessité (quand on ne peut point avoir égard à ce que j'ay dit) on a bien mangé de sa chair, & on l'a estimée assez; car nous lisons au Livre des Rois, que Samarie estant assiegée du Roy de Syrie, une tête d'asne valoit huit cens deniers: & Plutarque écrit, qu'en une certaine guerre que fit le Roy Artaxerses, il vid son Armée en un si grand besoin, qu'une autre tête fut venduë soixante drammes. De sorte qu'on ne laisse pas là sa chair pour n'estre pas bonne, mais on la laisse, parce que sa vie est necessaire.

On a pas raison aprés de dire, que l'Asne est un vilain animal *(les Calabrais ne le disent pas)* estant beau, & d'une juste proportion pour ce qui fut cré; & s'il estoit traitté & gouverné avec le soin & la diligence qu'il merite, & qu'il fût accommodé & mis en ordre, comme est le cheval & le mulet, il seroit assez plus beau qu'ils ne sont; & ce qu'il a perdu de beauté, ce n'a certainement esté que par la faute & la negligence des hommes, comme on voit manifestement dans ces chevaux mal-traittez, parce que d'avoir au reste les oreilles grandes, ou petites, la queuë & le crin long, & autre chose qu'on pourroit dire luy manquer, ce n'est certes que phantaisie & vanité des hommes, & non parce qu'il est ainsi dans l'essentiel; & cecy est evident, puisque tout exprés on laisse croître la queuë au cheval, & on la taille à la mule; & on en fait de même au crin; & on veut qu'aucuns ayent des oreilles, & à d'autres on les taille; de sorte que ce n'est pas là une veritable necessité, mais une opinion & une coûtume: de maniere, que si on avoit coûtume de monter des Asnes, ils sembleroyent aussi-tôt & avec la faveur, & avec le bon traittement beaux & jolis, comme en effet je crois qu'ils paroissoyent, quand ces Princes, & ces grands hommes, que j'ay dit, s'en servoyent. Enfin je conclus aprés avoir montré, que le temps passé, bien plus heureux qu'il n'est à present, les premiers hommes du monde se servirent d'asnes, & aussi comme ils furent estimez & renommez dans toutes les Ecritures & humaines, & divines; qu'ils sont encore les animaux les plus utiles pour la vie, & pour le service de l'homme à cause des proprietez & vertus naturelles qu'ils ont: c'est-pourquoy, comme tout ce qui se diroit contre, n'auroit

ni

ni force, ni raison, de même il ne faut plus dorenavant les estimer bas & abjets, mais au contraire admirer leurs excellences & secretes vertus, en remercians Dieu de les avoir créez pour nôtre service & utilité.

SECTION XVIII.

L'Yvronnerie est meilleure que la Sobrieté.

PRemierement je montreray en peu de paroles, & avec toute la netteté possible de quelle excellence est le vin, & par consequent comme on doit estimer quiconque l'aime & en jouït le plus. Mais de vouloir montrer cecy sans m'étendre beaucoup, c'est une entreprise ce me semble fort difficile ; cependant je diray ce que j'en peux dire à present, & si la fureur du vin, qui a coûtume quelque fois de faire des merveilles dans nos cerveaux, venoit à mon secours, j'espererois pouvoir satisfaire en partie à l'attente qu'on a peut-estre de moy. Je trouve, que la puissance du vin a esté connuë de plusieurs, & particulierement du sçavant Asclepiade, qui fit sa vertu égale à celle des Dieux : personne ne s'en doit aussi étonner, puisque l'Ecriture Sainte nous assure, que c'est un don de Dieu, *donné aux mortels pour réjouïr les cœurs affligez & abatus des longs travaux* ; & Homere ne s'éloigne nullement de cette opinion là dans son divin Poëme.

Mais veut-on mieux voir quelle est la grandeur & l'excellence du vin, qu'on considere, que la verité, qui est la chose du monde la plus noble & la plus relevée, y fait dedans sa residence. Je m'imagine, que chacun sçait le proverbe des Grecs ; *La verité est dans le vin :* Democrite erra donc de dire, qu'elle estoit au fond du puy ; & moy avec les Grecs je soûtiens hardiment, qu'elle est dans le vin, duquel sentiment fut aussi Horace, comme il nous montre clairement & au long dans ses Vers inspirez du même vin. Le divin Platon veut encore, qu'il soit la vraye flamme, & l'unique feu des Esprits, par la vertu duquel il retrouva peut-estre les idées & les nombres,

bres, il écrivit des Loix, & de l'Amour, & institua si bien sa Republique. De plus il veut, que les Muses eussent l'odeur du vin, & qu'ainsi que qui n'en boit point, ne puisse faire des Vers nombreux, subtils, relevez, & majestueux. Mais laissons-là les Vers, que peut faire de bon & d'animé celuy qui ne boit point de vin?

Qui ne boit point de vin n'est pas fort propre à engendrer, il est privé de hardiesse & de force, il a la vertu concoctive foible, infirme, & meurt bien-tôt. Il vint je ne sçay quelle étrange phantaisie à Timothée estant jeune de ne point vouloir boire de vin, ce qu'ayant appris S. Paul, & en considerant le peril où se mettoit l'imprudent jeune homme, se privant d'un si sain bruvage, il luy écrivit aussi-tôt, qu'il ne manquasse point en toutes manieres d'en boire sinon pour autre chose, à tout le moins pour aider son estomac, & secourir à beaucoup d'infirmitez qu'il avoit accoûtumé d'avoir. Que diront icy nos beuveurs d'eau? Ce ne fut pas autrefois le conseil de Cisti boulanger, ou de quelque autre nouveau apprentif, mais ce fut de Paul vaisseau d'election, & Maître des Gentils; de ce Paul, dis-je, qui fut ravy au trosiéme Ciel, & qui vid les grands secrets de Dieu, entre lesquels il apprit peut-estre que le vin se devoit estimer pardessus toutes les choses du monde, & estre tenu cher & precieux; mais si par hazard quelque incredule faisoit peu de cas du témoignage de S. Paul, qu'il considere ce qu'on en trouve écrit en Galien & en Oribasius, assavoir, que le vin aide aux nerfs, guerit les yeux (ce qui paroîtra peut-estre étrange à qui n'a point leu les Aphorismes d'Hippocrate) fait retourner l'appetit à ceux qui l'ont perdu, donne de la joye aux tristes, chasse le froid des cœurs, provoque l'urine, reprime le vomissement, fait dormir, & fait que les cruditez se cuissent presqu'en un instant. Il est bon encore, selon Galien, pour adoucir la nature des ces enragez vieillards.

De plus il nous excite beaucoup le courage, nous recrée le corps entierement, & nos esprits en reprennent vigueur. Auprés d'Homere Hecube y connut bien tant de vertu, en excitant Hector son fils à se recréer avec le boire des durs travaux qu'il avoit soûtenus dans le combat. Ah que Pindare l'eusse connuë de même! il n'auroit jamais commencé son beau Poëme, en disant, que *l'eau est une tres-bonne chose*, mais il auroit dit cela

du

du vin, l'efficace duquel fut tellement connuë le temps passé, que plusieurs hommes graves s'y donnerent tout affait. Noé planta premierement la vigne, & fut tres-enclin à la benigne liqueur qui en provint; Agamenon pourtant, Homere, M. Antoine, L. Cotta, Demetrius, Bonose Empereur, Alcibiade, Cadon, Paccunius, Cossus, Enée, Philippe, Heraclide, & le fils de Tibere ne le furent pas moins, ni pour cela aucun d'eux fut à cause du vin moins sage, & moins vertueux. Les Tartares furent toûjours passionnez pour le vin, mais encore plus les Perses, & entre les verres & les pots ils consultoyent souvent de choses de grande importance: ce que les Almans avoyent aussi coûtume de faire, si Tacite nous dit le vray dans la description de leurs mœurs. Les Macedoniens sur tous les autres furent épris & charmez du vin, & Alexandre constitua un tres-noble combat de boire. Mithridate se donna entierement au vin; & perdit-il pour cela tellement la tête, qu'il ne restasse quarante ans sans se battre avec valeur contre les Romains? Il me déplait certes de ne pas avoir de paroles propres à exprimer les vertus singulieres qu'il porte avec soy; car j'étonnerois un chacun.

Le vin ne merite-t-il pas de souveraines loüanges, faisant devenir les hommes de grossiers & de difficiles, agréables & enjoüez? De timides assurez & francs, encore bien qu'ils se retrouvassent seuls & nuds entre mille autres armez? N'a-t-il pas rendu fameuse l'Hongarie, la Boheme, la France, l'Almagne, la Pologne, & à la fin toute la Grece? Pour l'Italie, je m'en rapporte à Pline, qui écrit, que l'yvronnerie y regna de telle maniere, que non seulement elle passoit le vomissement, mais qu'ils obligeoyent encore les jumens à boire sans mesure, concluant aprés, qu'en aucune partie du monde on estoit, qu'on y vid triompher la sainte yvronnerie, laquelle, comme on voit dans les Histoires, estoit venuë en telle reputation, que qui ne s'enyvroit point, n'estoit pas tenu pour galand homme: c'est pourquoy Cyrus le Cadet se reputoit digne du Royaume, parce qu'il pouvoit boire plus de vin, & le digerer sans peine. Plutarque remarque dans la vie de Lycurge, que chez les Parthes les enfans se lavoyent avec du vin pour se rendre vigoureux, remplis d'esprit, sains, & d'une peau plus solide. O puissance infinie, en combien de manieres te montre-tu, & te découvre-tu aux mortels! Il te pouvoit bien suffir, qu'avec ta vertu tu

peusse

peuſſe appaiſer & éteindre tout affait la mortelle ſoif! Nous trouvons, que l'yvrognerie ne déplaiſoit pas auſſi à Heſiode, puiſqu'il commanda, que vingt jours avant la Canicule, & vingt jours aprés, l'homme bûſſe bien, ſans y mêler même une goutte d'eau : ce que ſi Lugurge de Thrace eut obſervé, Bacchus ne l'auroit point precipité dans la Mer, pour avoir mis de l'eau dans ſon vin. Corneille Celſus tres-excellent Medecin loue dans regime de la ſanté, qu'une fois le mois on s'en yvre. Combien d'utiles medicamens, combien de ſalutaires lavandes, & combien d'adouciſſemens profitables fait-on avec le vin ? Les Hircains lavoyent les corps des morts avec du vin, pour les purifier, ou peut-eſtre en penſans pouvoir leur reſtituer la vie. Des Sages eſt fort loüée la Loy que les Grecs obſervoyent dans leurs feſtins ; *Ou qu'on boive, ou qu'on s'en alle* ; comme lorſque quelqu'un ſe preſentoit avant l'heure du repas, ils le contraignoyent ou à boire, ou à s'en aller ; laquelle coûtume ſemble aujourduy eſtre conſervée ſinon en tout, à tout le moins en bonne partie de Meſſieurs nos Almans.

Je laiſſeray de raconter comme le vin ſeul avoit autrefois authorité de mettre les armes aux mains des Senois, & de leur faire gagner des Victoires dignes de toutes les Anales. Je ne veux point auſſi raconter comme l'année CCCXVIII. de la fondation de Rome on envoya Lucius Pius contre les Sarmates, qui les fit avec le vin ſeul, Sujets du peuple Romain. Il eſtoit le temps paſſé en telle reputation, que Mezentius ſecourut les Rutuliens contre les Latins, pouſſé ſeulement de cela, qu'on luy en donneroit pour recompence je ne ſçay combien de meſures, ainſi que Varron nous apprend. Paſſeray-je ſous ſilence, qu'il plût tant à nôtre Seigneur, qu'il changea l'eau, comme choſe moins bonne, en vin precieux, & qu'à la fin de ſa vie il demanda à boire. Avec le vin il guerit le Samaritain remply d'ulceres. Avec le vin il voulut, qu'on fit memoire de ſa Paſſion, & voulut qu'autrefois Abraham luy en fiſſe une agréable offrande ; & ſi le vin plût tant à nôtre Seigneur, & ſi ſa ſacrée Mere prit tant de ſoin aux Nopces de Galilée, afin qu'il ne manquaſſe point, pourra-t-on s'étonner avec raiſon, ſi nous l'aimons tant ? Mais voulons-nous plus clairement voir combien noble & excellent eſt un yvronne, Jeſus Chriſt fait cette comparaiſon ; *Nôtre Seigneur eſt reſſuſcité*

comme

comme les yvronnes ont coûtume de s'éveiller aprés le sommeil. Je m'arrêterois icy davantage, en aimant infiniment ce discours ; mais parce que je fuy volontiers une prolixité ennuyeuse je finis, en exhortant un chacun à embrasser l'yvronnerie, & à fuïr la sobrieté, qui rend les hommes melancholiques, hebetez, & negligens.

SECTION XIX.

Il vaut mieux estre timide que hardy & courageux.

SI l'estre craintif fait l'homme circonspect & prudent, ne le laissant point facilement s'exposer aux dangers, pourquoy ne dirons-nous pas, qu'il vaut mieux estre timide que hardy & courageux, sans tant fueilleter de livres pour nous en assurer ? Par la crainte ne considerons-nous pas mieux, & ne prévoyons-nous pas avec plus de soin tout ce qui nous peut malheureusement arriver ; quand les courageux au contraire se perdent facilement, transportez qu'ils sont une fois de leur fureur & de leur hardiesse ? La France peut donner témoignage de cecy, ayant autrefois pleuré le trop de hardiesse de Monsieur de Foye, l'Hongarie aussi, dont les Turcs se sont rendus les Maîtres par la trop grande audace de l'Archevêque Tomorée, & l'Expedition que fit Cesar quelques années passées contre le Royaume d'Algers avec un si grand massacre des Chrêtiens, en est encore témoin.

La modestie demeure bien plus volontiers avec la crainte, qu'avec la hardiesse, que la colere a pour compagne, & que le desespoir suit souvent. La civilité la plus loüable ne reste pas aussi sans crainte ; c'est-pourquoy Epithete Philosophe avoit coûtume de dire, que *la crainte estoit mere de la providence.* O mon Dieu en combien de perils ne tombe-t-on point à cause d'elle, & de combien de choses injustes nous retire-t-elle ! Mais au contraire à combien de pechez & de crimes nous pousse

nôtre

nôtre hardiesse, méchant ministre de nos passions. La crainte qu'eut Fabius de venir aux mains avec Annibal ennemy trop fier & trop expert, fut cause qu'il resta Vainqueur, encore bien qu'il eut esté crû au commencement de ses malavisez Citoyens pour homme de peu de cœur: & l'audace immoderée de Pompée, de Crassus, & de Varron reduit presque les choses & les affaires des Romains à un desespoir extréme.

Par la crainte on scait mieux rechercher les affaires de ses ennemis, & on ne se peut rien imaginer de meilleur pour qui a volonté de vaincre; elle est aussi cause du jugement, & est signe & marque de discretion, & de scavoir bien connoître ses propres forces, & celles des autres. La crainte qu'eut toûjours Denis le Tyran le fit perseverer dans son aimable tyrannie trente huit ans, encore bien que de tous côtez plusieurs embuches luy furent dressées: elle fut cause encore autrefois, que des quinze mille hommes en ont batu des cent vingt mille, & que Vespasien ne vinsse point aux mains avec les Juifs, & ainsi peu à peu s'est diminué le nerf des forces Judaïques; il les assaillit aprés à l'impourveu, & les défit avec beaucoup de valeur. Combien de fois rencontray-je la crainte exaltée & loüée dans la Sainte Ecriture, & je n'y vois rien autre, que *crainte*, ou *bien-heureux sont ceux qui crainnent*, & l'Apôtre S. Paul se glorifie d'estre venu aux Corinthiens *en crainte & en tremblement*. Estant donc ainsi comme je dis, pourquoy ne disons-nous pas librement, qu'il vaut mieux estre timide que hardy? Le craintif n'est point homicide, il ne rompt point la porte d'antruy, il ne fait violence à personne. Croyons-nous que sans grand mystere les Romains dresserent un Autel aux pâles couleurs? Il ne faut pas se le persuader, parce qu'ils furent sages & religieux; c'est-pourquoy le Ciel en eut toûjours un soin tout particulier.

SECTION XX.

Il n'eſt pas mal qu'un Prince perde ſon Eſtat.

JE ne ſcay en verité pourquoy les Princes font tant de quereles & de plaintes, s'il arrive qu'ils perdent leur Eſtat? Si ce n'eſt pas violence, ils doivent à tout le moins en eſtre depoſez & demis par la neceſſité de la mort, qui donne fin à toutes choſes. Ils deveroyent veritablement avoir plutôt honte, qu'eſtans ſujets à toutes les qualitez humaines, ainſi que l'homme de la plus baſſe fortune; ils preſument & deſirent d'eſtre preferez à tant d'autres doüez peut-eſtre de vertus plus eminentes, ne voulans pas ſe contenter d'eſtre égaux aux autres par condition, comme ils ſont égaux par nature.

Un ſage Philoſophe, & de fort grande reputation en ſon temps dit, qu'entre les riches on diſputoit avec raiſon des richeſſes, & entre les beaux de la beauté; mais qu'entre les hommes on y devoit diſputer, que de civilité & d'humanité, & qu'ils ne devoyent entr'eux rechercher autre préeminence, que d'eſtre l'un plus benin que l'autre, plus liberal, plus honnête, plus civil, & plus affable: c'eſt-pourquoy Diocletien eſt merveilleuſement loüé des Sages, qui par modeſtie refuſa l'Empire, qui eſtoit le plus grand & aſſez mieux étably; l'exemple duquel pouſſa aprés pluſieurs autres à faire le même, entre leſquels il y eut (bien qu'aprés un long intervalle de temps) le Frere de Charles Magne, qui ſe fit Moine du Mont Caſſin, où il vêcut ſaintement, & attira encore à cette maniere de vie pluſieurs Barons du Royaume. Antiochus auſſi Roy de Syrie ayant eſté privé des Romains de toute la Juriſdiction, qu'il avoit au delà du Mont Taure, rendit graces ſingulieres au Senat, de l'avoir delivré d'un ſi grand tracas. De même Herculeus & Galerius ſe contenterent de s'appliquer entierement à l'agriculture, & d'abandonner la préeminence qu'ils avoyent ſur les autres. Ah pourquoy cette modeſtie-là n'a-t-elle pas toûjours eſté dans le cœur des Princes? Pourquoy les Philoſophes de nôtre temps ne s'efforcent-ils pas de déraciner

ciner du cœur cette enragée demangeſon de regner, qui ne naît que d'une tres-méchante volonté.

Par tout où les hommes convoiteux d'authorité & de pouvoir dominent, on y trouve peu de juſtice, les riches foulent aux pieds les povres, & les Nobles outragent les gens du commun. J'ay ſouvent deſiré, qu'on gardaſſe une ancienne coûtume de l'Iſle de Tabroban, où le plus brave, & le plus paſſionné pour l'intereſt, & la commodité des Sujets s'éliſoit Prince, & le même ſelon la volonté du peuple (ſi par hazard il s'eſtoit retiré du droit chemin ſe dépoſoit) il ſemble qu'on en obſerve en quelque maniere aujourduy l'exemple en quelques Provinces du Nord, encore bien qu'on ne tache pas d'avoir toûjours le meilleur. Je voudrois, que celuy qui doit eſtre Prince y fût tiré par force, & qu'il n'y fût introduit ni de luy-même, ni par ſes Armes; & cette volonté-là que j'ay ne provient d'autre choſe, que pour avoir connu pluſieurs Seigneurs injuſtes, ſcelerats, & ennemis jurez de leurs povres Vaſſals. On voit des Princes qui n'ont point d'autres penſées, que de deſhonorer tantôt cette fille-cy, & tantôt cette autre-là; & y diſpoſer leurs Maquereaux & leurs Maquerelles, qui vont par tout comme des mâtins, pour y laiſſer leurs infames veſtiges. Eſt-ce là la maniere de gouverner les vaſſals que les Anciens nous ont enſeignée? En uſoit-on ainſi le temps paſſé? Cette façon-là d'agir ſent-elle rien du Chrêtien? Je ſcay aſſurément, que non, car le bon Homere n'a jamais appellé les Princes du monde *Paſteurs*; parce que ce n'eſt point là repaître, mais conſumer & détruire eternellement. On connoit des Princes qui ſont fort curieux de s'informer de ceux qui ont du bien, pour les en priver, ou pour ſuborner des gens qui leur donnent occaſion, & qui les provoquent à ſe battre, afin que par la moindre effuſion de ſang, ils viennent à eſtre condamnez de perdre leur bien, & à eſtre ruinez. O cruauté digne de querelles tragiques! O inhumanité inouïe depuis que le monde eſt monde!

Il y avoit en Lombardie un certain Baron des plus illuſtres maiſons, lequel en riant & tout joyeux racontoit à ſes amis d'avoir fait piller le grenier d'un de ſes vaſſals, parce qu'il avoit eſté à la chaſſe, encore bien qu'il n'eût vû de loin ni liévre, ni veſtige de liévre; & il faiſoit pourtant profeſſion d'homme

Evangelique. O mon Dieu vôtre patience est bien grande ! Vous-vous appellez avec raison *patient & de durée*; puisque sur la terre vous souffrez si patiemment ces cruels & inexorables monstres, nays pour devorer vôtre povre peuple ! Il y avoit aussi autrefois des Princes à Naple, qui avoyent un cœur de loup plutôt que d'homme. Je ne raconteray point plus de particularitez que j'en ay raconté, parce que le déplaisir que j'en resens m'affoiblit tout affait, & me rend les mains aussi lentes à écrire, que l'esprit tardif à concevoir. Ces actions-là ne sont-elles pas propres & suffisantes pour provoquer le courroux Divin, & faire que les Estats possedez depuis une longue succession de temps soyent à la fin transportez autre part ? Ouy j'en suis certain. Croyons-nous, que si les Princes vouloyent faire leur devoir, qu'on en trouveroit tant qui cherchassent d'estre Seigneurs ? ou qui en eussent du déplaisir en estans privez ? Je crois en verité que non : ainsi donc que personne ne se plainne s'il perd son Estat, mais au contraire s'en réjouïsse, comme a coûtume de se réjoüir quiconque est déchargé d'un pesant fardeau. Il vaut mieux assurément le perdre, que d'attendre aprés qu'on le perde, & qu'on le détruisse soymême.

SECTION XXI.

Il vaut mieux naître de gens humbles, que de personnes Illustres.

SI vous serez d'humble & de basse naissance, vous pourrez sans doute plus librement pecher, & vous adonner sans aucune retenuë à toutes les lascivetez & plaisirs deshonnêtes, où vous portera vôtre appetit, & faire sans que vous rougissiez des actes indignes & abominables, n'estant aucun qui vous puisse dire avec raison ; *Vos Ancestres n'ont pas fait cela, ou cecy repugne trop à vôtre noble race.* On ne vous donnera point aussi de facheux, de rudes, & d'importuns Pedagogues, ou des Tuteurs qui vous defendent tantôt cecy, & tantôt cela. Vous serez

ſerez enfin libre & dégagé d'un eſclavage extréme, qui a coûtume de ſuivre inſeparablement, & d'accompagner la ſplendeur des grandes Familles; il ne faudra point vous vêtir, ni vous habiller pompeuſement, ni manger delicatement; il vous ſera permis d'aller ſans equipage par tout où il vous plaira; ce ne ſera point merveille de vous voir aux pieds des autres, & ſans reſpect; vous ſervirez qui vous voudrez, ce que n'oſent pas faire (encore bien que la neceſſité extréme les y oblige) ceux qui ſe reſſouviennent d'eſtre bien nays, & deplus ils ont toûjours devant les yeux les fumeuſes images de leurs fameux Ayeuls: & ſi par hazard vous entrez dans le chemin de la vertu, vous ſerez d'autant plus illuſtre, que vous eſtiez auparavant offuſqué de tenebres, alors tout l'éclat ſera le vôtre, à vous ſeront attribuées toutes vos actions, & de vos beaux faits les autres n'en ſeront point participans, ils ne vous uſurperont point vos loüanges, ni même vôtre Pere, vos Conſeillers, vos Maîtres, vos Vicaires, ou vos Lieutenans.

Nous avons vû de tout cela en nôtre temps des ſignes aſſez evidens en pluſieurs Seigneurs, leſquels encore bien qu'ils fuſſent vaillans pour eſtre de ſang illuſtre, & du monde tenus pour nobles (Dieu ſcait pourtant ſi c'eſt à tort, ou avec raiſon, car je ne veux point que mon jugement s'y interpoſe) on a toûjours tacitement donné la gloire de leurs belles entrepriſes à leurs Capitaines. Nous en avons au contraire vû d'autres, leſquels pour eſtre de baſſe Fortune, de tout ce qu'ils operoyent en braves, la gloire en fut toûjours la leur. Jean de Medici eſtoit non ſeulement brave, mais ſcavoit auſſi uſer de ſtratagemes merveilleux,& neantmoins l'honneur s'en attribuoit à Paul Luzzaſco. C'eſt le même au regard des gens ſcavans: & que cecy ſoit vray, je prie qu'on me diſe un peu, pour eſtre le Roy d'Angleterre nay ſur le Trône, ne fut-il pas dit pour choſe certaine, que le livre qu'il compoſa contre Luther eſtoit de Thomas More homme ſingulier? De même le Concile de l'Evêque de Cologne ſi eſtimé, ne fut-il pas attribué à un de ſes Secretaires Almans? Que diray-je de l'ouvrage d'Albert Pius contre Eraſme, ne fut-il pas dit dans un livre qui parut, que le travail eſtoit de quelques-uns de ſes domeſtiques? Et toutefois chacun ſcait, que c'eſtoit un arque de ſcience. J'avois l'honneur à Corfou d'eſtre fort familier d'un certain Seigneur

 étranger,

étranger, qui pour se croire offencé du General des trois Isles, luy écrivit une Lettre aussi piquante que spirituelle; d'abord qu'on le sceut, on dit, que s'estoit moy qui avoit composé la Lettre, & j'en estois innocent comme l'enfant qui est dans le ventre de la mere; deplus, quand j'en aurois eu l'esprit (car elle estoit fort bien faite) le Seigneur m'aimoit trop, & sa reputation aussi pour me persuader une action, qui ne montroit que de la lacheté au regard de mon charactere & pure magnanimité au regard du sien. Voicy comme les compositions des gens illustres ne sont pas estimées estre de leur cru: on a pas dit ainsi d'un Stunica, ni d'un Vives Espagnols, ni d'un Erasme, ni d'un Rodolphe Agricola, ni d'un Jaques Fabre, ni encore moins d'un Leonicus Tomeus, d'un Baptiste Ignace, d'un Thomas Linacro, ou d'autres personnes fort scavantes.

Il n'y a point de doute, que pour une personne de qualité qui reussisse une fois, mille gens du commun reussissent toûjours. Socrate fut fils d'un qui raccommodoit des Marbres, & luy cependant polissoit les Esprits & les mœurs bien plus dures que n'est le Marbre: Euripide Poëte tragique fut de pere & de mere tres-obscurs: Demosthene nâquit encore de parens, qui estoyent non seulement de basse condition, mais encore incertains. Virgile (cette grande Muse) sortit des reins d'un foüisseur de terre; Horace d'un Trompette; l'Ancien Tarquin d'un Marchand étranger; Servius & Tullus d'un esclave; & Agatocle Roy de Scicile se dit fils d'un faiseur de pots. Si la chose est donc comme je la dis, & si elle ne se peut nier en aucune maniere, pourquoy chacun n'assure-t-il pas librement, qu'il est plus avantageux d'estre nay d'une humble & basse race, que d'une noble & illustre? Pourquoy chacun cherche-t-il aujourduy avec des mensonges forgez tout exprés, & avec de faux témoignages à s'appeller Gentilhomme? Pourquoy tant murmurer, & estre si faché, si on oublie quelquefois dans des Contracts, ou dans des Pieces publiques ce vain & affecté tître? O comme la vanité en est effroyablement cruë & suivie! Je ris une fois à Modene d'un Gentilhomme, lequel parce que le Notaire ne le traittoit point *d'Illustrissime* dans une certaine Procuration, se mit si fort en colere contre luy, que j'en crainnois quelque accident. Autrefois on avoit pas coûtume d'écrire aux Cardinaux, s'ils n'estoyent descendus de grands Seigneurs

gneurs avec d'autres tîtres, que *de Reverendissime*; mais aujourd'huy ce seroit leur faire un tort extréme, si on ne les traittoit *d'Eminence*.

Une fois à Bolongne un Ecolier Florentin pria un de ses Camarades Milanois de luy écrire une Lettre à un Cardinal: ce qui fit, & mit au dessus de la Lettre *N. Cardinali Viro optimo:* il ne pouvoit dire davantage, quand il auroit esté fils de Dieu; neantmoins il n'en fut pas content, & en renvoyant la Lettre, fit entendre sous main, qu'il falloit apprendre la forme d'écrire aux Cardinaux. Le povre Florentin (contre la nature des autres) n'estoit pas des plus rusez, & le Milanois aussi: de sorte que ne sachant ni l'un, ni l'autre comme cette bien-heureuse inscription se devoit faire, ils la changerent une autre fois, en écrivans, *N. Viro antiqua virtute, & fide prædito, & Ecclesiæ Cardinali dignissimo*; mais avec tout cela elle fut renvoyée une autre fois: à la fin pendant qu'ils estoyent ainsi suspens, il survint un Gentilhomme plus expert qu'eux, lequel leur fit écrire, *Reverendissimo ac Eminentissimo D. D. Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinali dignissimo, & Patrono colendissimo*; & ainsi la Lettre fut presentée, leuë, & expediée. Pour lors le Milanois pria Dieu de bon cœur d'étouffer & d'éteindre la semence des ambitieux, afin de n'avoir plus tant de peine d'écrire le dessus des Lettres. Le dépit que j'ay conceu contre les ambitieux me persuaderoit d'écrire plusieurs choses; mais je le sçay reprimer, en me ressouvenant, que je ne suis pas Ecrivain de Satyres, bien que je le sois de pensées extraordinaires. J'avouë neantmoins, que j'aurois plaisir, si je pouvois déraciner par mes Ecrits du cœur des gens, cette vaine passion de vouloir estre appellez *& Illustres & Nobles*, n'en faisans avec tout cela aucun acte.

Je me suis faché à Lyon de voir traitter de Gentilhomme quelque personne que ce soit, & d'appeller Demoiselles indifferemment toutes les filles: toute ma passion estoit d'en sortir pour le dédain, que j'avois d'une telle ambition: mais helas je trouvay, que cette espece de folie estoit répanduë par tout! Car peu de temps aprés arrivant à Venice, j'y vis un nombre infiny *de Magnifiques*, sans m'y appercevoir jamais d'un acte ni genereux, ni magnifique; mais peut-estre ce fut mon malheur, ou je ne meritay pas de le voir. Je passay outre, & rencontray,

que l'esprit d'ambition estoit entré jusques dans le cœur d'un petit Marchand, qui avoit autrefois étrillé les Mulets. Je laisse à penser à qui a tant soit peu de jugement, si pour l'amour que je dois porter à la veritable Noblesse, j'en restay surpris & troublé tout ensemble? Je dis pour lors, comment nous sommes arrivez à un tel abus, que *Nobles & Magnifiques* se diront encore ceux qui nous devorent d'usures, qui nous assassinent de Monopoles, qui nous mangent d'avanies, & qui nous ruïnent en achetans pour vendre plus cher: mais cecy n'est rien au regard de ce que je diray.

Estant donc ennuyé des coûtumes Italiennes, & desirant de rencontrer un pays libre, honnête, & exempt d'ambition, je pensay en moy-même, qu'on ne pouvoit retrouver aucune Nation plus nette de cette tache-là, qu'estoit l'Almagne; & ainsi je m'y en allay, où pensant m'arrêter, j'y trouvay au commencement d'agréables vestiges d'une certaine égalité assez douce & aimable; mais je n'y fus pourtant guere sans y découvrir & tant de vent, & tant d'ambition, que je pensay en estre aveuglé & étouffé. O Satan, dis-je alors, tu as bien répandu par tout ton mortel & dangereux poison! Est-il possible, que l'ambition ait penetré jusques dans les horribles montagnes, jusques dans les affreuses grottes, & jusques dans les solitaires forêts des Almans? Je trouvay, qu'ils alloyent se faire ennoblir sur les terres de l'Empereur, qu'ils se vantoyent d'estre ennoblis les uns depuis dix ans, & les autres depuis trente, & qui se disoyent estre descendus des Toscans & des Romains; j'en vis d'autres qui disoyent estre de la race d'Achille, & paroissoyent pour cela orgueilleux & enflez.

Qui m'auroit juré, qu'entre tant de bouviers j'eusse à y rencontrer de l'ambition, je ne l'aurois jamais crû; parce qu'on me donna toûjours à entendre, que toute l'ambition du monde estoit renfermée dans Lyon; mais j'en suis maintenant detrompé, & assurément; puisqu'ayant plus d'experience que je n'avois, je peux assurer d'avoir vû à Lyon plus de marques evidentes de Noblesse & de civilité, qu'en aucun autre lieu, où j'aye esté jamais. Plût à Dieu pouvoir conter dans ma Ville autant de Dames de vertu & de merite, & autant de Gentilshommes accomplis, que j'en ay connu à Lyon! Car il y a là de certaines personnes (je ne les nomme point de peur d'offencer

fencer leur modeſtie) qui pourroyent par leur naturel & doux, & aimable reformer un ſiecle entierement corrompu.

Retournous à la Nobleſſe, qui non ſeulement ſe connoit gâtée maintenant, mais il y a déja long-temps qu'elle a commencé à degenerer de ſa belle & premiere forme. Je me ſouviens d'avoir leu, que le pere d'Euripide glorieux d'eſtre ennobly, eſtoit tout joyeux, dont ſon fils s'en rit fort, en luy diſant; *Ne vous réjouïſſez point, mon pere pour la Nobleſſe, puiſqu'aujourduy on ne la voit fondée que ſur l'argent, & il eſt à l'arbitre de qui que ce ſoit de ſe faire ennoblir, s'il a de l'argent :* c'eſt-pourquoy Socrate diſoit, que *la vertu ſeule nous faiſoit nobles*. Nous-nous glorifirons donc vainement d'eſtre de cette famille-cy, ou de celle-là; & je croyrois facilement, que pour étouffer l'orgueil de quelques-uns, que Platon écrivit, qu'il ne ſe retrouvoit aucun ſerviteur qui ne fût deſcendu du ſang Royal, ni aucun Roy qui ne fût nay d'eſclave.

Les Gentilshommes ne ſont pas tombez du Ciel comme la Manne en Pouille & en Calabre; mais furent ennoblis par la vertu qu'ils montrerent, en combatans vaillamment pour leur Patrie, & ne faiſans jamais rien qui fût digne de reprimande; ce qui arrive rarement en ce temps-cy; puiſqu'on s'ennoblit par larcins, par homicides, & par trahiſons; de maniere qu'on pourroit dire, que la Nobleſſe n'eſt à preſent qu'un prix d'iniquité. Les Egyptiens auſſi, dont provinrent toutes les graves & honnêtes diſciplines, & dont pluſieurs bonnes coûtumes eurent leur origine, crûrent tous les hommes également nobles, avoir tous la chair d'une même maſſe, & l'ame d'un même Createur avec une égale force, puiſſance, & vertu crée; laquelle vertu, en naiſſans tous égaux, nous diſtinguoit premierement, & ennobliſſoit ceux qui en participoyent, & s'en ſervoyent davantage, en laiſſans là les autres dans leur baſſe condition.

SECTION XXII.

Il vaut mieux eſtre en Priſon qu'en Liberté.

MEme je n'ay jamais pû pour quelque peu de temps m'obliger à croire, qu'il nous ſoit dommageable d'eſtre mis en priſon, en ayant connu mille, leſquels en mourans ſoûpirerent de bon cœur la priſon pour dure & aſpre qu'elle fût, nous faiſans à la fin concevoir, que toutes les choſes bien fermées & bien liées, ſont toûjours conſervées avec plus de ſoin & de diligence, que ne ſont les dénoüées & les libres, qui ſont expoſées au pur arbitre de qui a la volonté d'offencer un autre. Ah combien de fois la liberté ſi deſirée ſe tourna-t-elle au dommage, & à la ruine de qui la deſiroit trop ardemment! C'eſt-pourquoy je m'étonne extrémement, en voyant cette parole, *Priſon & priſonnier* eſtre comme une épine à nos oreilles, & ſi facheuſe & ſi déplaiſante aux cœurs des mortels, qu'elle les fait trembler, devenir pales, & quelque fois mourir.

Qu'eſt en cette vie-cy, qui ne ſoit en verité priſonnier, & qui ſe puiſſe dire jamais libre, ſinon que quand il meurt? Ce qui fait que S. Paul crioit comme je penſe; *Qui me delivrera de cette mortelle priſon?* Et que ſcavez-vous que la priſon, dont vous-vous plainnez tant ne vous ſoit une utile guarde, & une avantageuſe aſſurance? J'en ay vû de mon temps pluſieurs, leſquels eſtans priſonniers ont toûjours eſté aſſurez des inſultes de leurs ennemis, & eſtans ſortis (comme ils s'imaginoyent vainement) à la liberté, furent incontinent de leurs ennemis miſerablement tuez. Je ſcay certes, que la priſon n'apporte jamais de dommage à perſonne, qu'elle ne luy reſtituiſſe auſſi, encore bien que tantôt en Paradis, comme il arrive à pluſieurs juſtes & ſaintes ames, & tantôt au regard de la gloire du monde, comme de Marius au Conſulat, de Ceſar à l'Empire abſolu, de Caſtruce Caſtracani à la Seigneurie de ſa Patrie, du Roy Matthias, ou Mathieu en Italie, lequel ayant eſté empriſonné de Ladiſlaus Roy d'Hongrie, de la priſon vint au Sceptre: encore Loüis XII. à peine ſorty de la priſon, & n'ayant pas encore

pleine

pleine & entiere liberté d'aller où il luy plaiſoit, peu de temps aprés fut cré Roy de France : & de nôtre temps trois Princes en France ſont ſortis glorieux de la priſon. Je laiſſeray-là les choſes anciennes ; parce qu'eſtans éloignées de nôtre connoiſſance, elles nous donnent moins de plaiſir, & nous avons pareillement coûtume d'y avoir moins de croyance.

Je ſcay, que jamais la valeur de Hierôme Moron ne fut ſi bien connuë aux Seigneurs de l'Empire pendant qu'il fut en liberté, que quand il fut retenu entre leurs mains ; & le Marquis de Maragnane devint par la priſon plus illuſtre auprés de Ceſar, qu'il n'eſtoit auparavant, encore bien qu'il euſſe déja donné plus d'une preuve de ſon eſprit & de ſon courage. Je ne nie pourtant pas, que les priſons, les ceps, & les chaines ne puiſſent empêcher en quelque maniere nos belles actions ; mais je niray, qu'elles puiſſent empêcher les ſaintes & juſtes penſées, les nobles conceptions, & les diſcours relevez, qui en dépit de ceux qui leur font obſtacle, peuvent non ſeulement avoir entrée dans les priſons & dans les cachots, mais pourroyent encore monter ſur la Croix de Theodore Cirenée, entrer dans la Tour de Phalaride, & penetrer juſques dans le Tonneau d'Attilius. Ce grand Seigneur Aſcan Colonne eſtant fait priſonnier par Doria, il ne laiſſa point d'agir & d'operer par ſa rare prudence au ſervice de ſon Maître, & de faire, que Doria ſans beaucoup differer devinſe d'ennemy capital, tres-affectionné ſerviteur de Ceſar ; delà en aprés ils pûrent colorer divers pretextes, pour mieux avancer leurs deſſeins.

Les hommes par la priſon s'abſtiennent d'une infinité de pechez ; leurs yeux ne voyent point de ſpectacles qui les perdent, ou qui leur incitent la concupiſcence de la chair, ni leurs oreilles entendent ſi ſouvent des Ambaſſades facheuſes, ou des voix blaſphematrices du Nom de Dieu ; ils vivent avec plus de temperance ; ſont plus aſſurez en temps de guerre & en temps de peſte ; ils ne doivent point payer de Taxes, ni de Tributs, ou des loüages de maiſon ; ils ſont privez de mauvaiſes compagnies, qui ont coûtume de nous porter à mille deſordres : on acquert encore là de l'humilité & de la patience.

J'ay vû pluſieurs fois, que de bons peres ont procuré, que leurs méchans enfans fuſſent mis en priſon pour les dompter,

& les desaccoûtumer de leurs méchancetez, & on les voyoit veritablement en sortir aprés si dociles, & si bien disciplinez, qu'ils sembloyent venir de l'Academie de Socrate, ou de quelqu'autre College pieux. Il n'y a pas long-temps qu'on me dit des merveilles à Copenhague de la componction & du repentir que montroit avoir de ses fautes le povre Grinfensel, de sorte que S. Hilarion, ou S. Pacome ne pouvoit pas estre dans une si haute & continuelle contemplation des choses celestes, comme il estoit : mais si Luther en est le directeur, la spiritualité, ou l'extase n'en peut pas estre grande. On dit la même chose de Monsieur Fouquet. Le Visconte Palavicin estant pour un je ne sçay quel soupçon en la puissance d'un certain Prince, il s'appliqua entierement à l'étude de la Bible, & y fut tellement assidu pendant sa captivité, qu'on en trouve peu aujourduy qui le surpassent ; ce qui n'avoit peut-estre point fait auparavant, encore bien qu'il eusse déja long-temps joüy d'un bon Evêché, & d'une meilleure Abbaye. Nous sçavons pareillement, que Monseigneur de Rossi Evêque de Pavie se donna tout affait à la devotion aprés avoir esté en prison ; & Galatei devint un Saint.

Un Alman de ma connoissance ayant esté plusieurs années sans se confesser, & sans reconnoître Dieu pour son Souverain, se confessa aussi-tôt qu'il fut mis en prison, & devint plus humble qu'un agneau. O maison de Philosophie ! O Academie singuliere, où les vertus morales s'apprennent si bien, & où la perfection Chrêtienne est si bien enseignée ! O maison glorieuse & triomphante, où se daigna entrer le Createur & Redempteur du monde, & où l'on sent toûjours exhaler les Zephirs de la vertu-même ! Quiconque certes y prend bien garde trouvera plus d'apparence de mort, & plus de ressemblance d'Enfer dans les Palais des Rois, que dans les prisons, où l'on mene une vie plus sainte, que dans des Cloîtres de Religieux les plus austeres.

On blaspheme rarement dans les prisons, rarement on y jouë ; mais au contraire on y fait toûjours des vœux fort religieux, & on y prie Dieu jour & nuit : ô vie douce & pleine de repos ! Combien plus de consolation trouve-t-on chez toy, que dans les Cours des Princes & de Rois, où de quel côté qu'on se tourne, on n'apperçoit que chagrins, que peines, & qu'-

inquietudes !

inquietudes! Pendant certes qu'on y est, les eaux, les vents, & le feu semblent assez plus stables, & plus en repos: puisque donc la prison ne porte avec soy autres incommoditez, que celles que j'ay montré, personne ne doit avoir à mal, ou resentir quelque déplaisir d'y entrer; mais doit au contraire en remercier Dieu comme d'un bien-fait le plus singulier, qu'il puisse jamais recevoir.

SECTION XXIII.

Il vaut mieux mourir que de vivre long-temps.

AUjourduy la misere des humains est si grande, qu'un chacun pourroit librement confesser, qu'il vaut mieux mourir que de vivre long-temps, la mort estant veritable ministre de Justice, port assuré des peines, & des travaux, & voye certaine de la vie eternelle. Quand elle ne feroit veritablement rien autre chose pour le bien des mortels, à tout le moins elle est cause que nous cessons d'offencer Dieu, comme nous faisons tous les jours; elle nous dégage aussi de mille ennemis, elle nous delivre de la cupidité, & de la convoitise des plus puissans, & des mains ravissantes de Tyrans cruels & barbares: & pour ne point raconter un à un les bien-faits que nous en recevons continuellement, je dis qu'elle nous tire d'une infinité de miseres. Nous estions certes sans la mort miserablement condamnez à des peines eternelles, nous estions entierement oppressez de tenebres: c'est-pourquoy Aristote n'a pas eu raison de dire, *Qu'elle estoit la chose du monde la plus terrible*; car elle n'est pas terrible, pour estre implacable, pour ne point porter de respect aux grandeurs, pour ne pas faire de difference entre les grands & les petits, ni entre les innocens & les coupables.

Apprenons de S. Jean, & non d'Aristote quelle est la mort? Et nous entendrons cét Oracle; *Bien-heureux sont les morts.* Dans les premiers siecles plusieurs sages élisoyent une mort volontaire

lontaire, n'y connoiſſans aucun mal, mais plutôt s'y cacher un bien infiny: ils ſe tuoyent eux-mêmes tantôt avec le fer, tantôt avec le poiſon, & tantôt en ſe jettans dans des precipices. Les Hiſtoriens Grecs font mention d'un jeune homme d'Ambrace ville d'Albanie, lequel en liſant les Dialogues de Platon écrits de l'immortalité de l'ame, ſe procura la mort le plutôt qu'il pût; & de nôtre temps Marc Cavallo en liſant les ſcavantes Compoſitions de Nicolas Leonic, delibera (ennuyé qu'il eſtoit de la vie preſente) de vouloir mourir ſans beaucoup differer. Nous liſons encore, que deux jeunes enfans ayans fait en Scicile un acte heroïque envers leur Mere, elle pria Dieu de toutes ſes forces pour recompence d'un ſi grand amour; mais la nuit en ſuivant les retrouvant morts, & s'en plainnant la miſerable avec une extréme douleur, il luy fut répondu de l'Oracle, *Qu'on ne pouvoit leur rien donner de meilleur que la mort.*

La terre couverte d'un beau verd, & ornée de fleurs comme autant de fines perles vient à ſe ſecher & languir ſans pluye; la Mer toute étenduë & puiſſante qu'elle eſt, outre le ſel & l'amertume qu'elle renferme, eſt ſujette au moindre vent qui l'agite & la trouble. L'air luiſant & ſerain eſt bien-tôt occupé d'une nuée & d'un broüillart importun; le feu ſi fier & ſi imperieux s'éteint d'un peu d'eau; la Lune en nous frapant les yeux comme du fin argent, ſe voit obſcurcie par l'ombre de la terre; les Etoiles encore bien que fixes & environnées de lumiere, la perdent & ſe cachent; le Soleil en éclairant tous les Aſtres devient pale & s'eclipſe luy-même: & voicy l'homme, qui eſt le Roy de toutes les creatures, un petit monde, inferieur aux Anges, mais de peu, & un Dieu terreſtre, pour ainſi dire, où pourtant on rencontre du defaut! Du defaut en un ſi bel ouvrage? Ouy & de l'eclipſe en une lumiere ſi parfaite! Des taches dans un viſage ſi poly! Des écueils dans une Mer ſi profonde! Du mêlange dans un or ſi pur! Du moiſy dans un drap ſi fin! Des épines dans une ſi belle fleur! Des vers dans un fruit ſi vermeil! Du foible dans une ſi ſolide machine! De la confuſion & du deſagrément dans un Orgue ſi bien d'accord! Des monſtres dans une ſi excellente eſpece! De la corruption, de la mortalité, & de la pouſſiere dans une creature ſi parfaite! Que faut-il donc faire pour eviter tant d'accidens? Se reſſouvenir de la mort, ou plutôt l'embraſſer, pour la vaincre elle-même.

C'eſtoit

C'estoit une ancienne coûtume en Thrace de pleurer amerement, & de témoigner un déplaisir nompareil pour la naissance des enfans, & à leur mort rire, faire des jeux, & celebrer des triomphes, en reconnoissans que la mort estoit beaucoup meilleure que la vie : or si une Nation barbare privée de Philosophie eut autrefois tant de connoissance du vray, que d'aimer si constamment la mort, n'avons-nous point de honte nous autres d'estre si passionnez pour la vie? Le Poëte ne nous enseigne-t-il pas, qu'elle est aux belles ames la fin d'une prison obscure? S. Paul qui fut un vaisseau d'election, ne desiroit-il pas mourir pour estre avec Jesus Christ? Et nous pour commettre mille crimes, & pour amasser pechez sur pechez, nous soûpirons toûjours pour une vie mortelle? Ezechie desiroit la mort pour jouïr des beautez du Ciel, & nous foux desirons la vie pour nous envelopper davantage dans les ordures de la terre; Simeon aussi ce juste & ce saint vieillard la souhaitoit de bon cœur, & nous aveuglez & sans jugement, privez entierement de discours, la haïrons & en dirons mal?

La mort nous déplait à tous; mais à quelles personnes déplait-elle le plus? Aux Amans; car la beauté estant leur objet, ils ne peuvent souffrir, ni penser à la mort, qui est au jugement d'Aristote *la chose du monde la plus difforme*. Ils s'en épouvantent; parce qu'en aimans avec excez l'objet aimé, ils ne le voudroyent pas priver de la fidelité & de l'esclavage de leur cœur; ou parce qu'en retenans en eux-mêmes son ame, ils crainnent en mourans de l'abandonner, ou de l'offencer. Les Amans n'aspirent pour engendrer qu'à la jouïssance du beau; & la mort au contraire n'a autre fin que la corruption de ce qui est engendré : ce qui fait qu'ils la haïssent plus que les autres. Il n'y a personne qui desire tant d'estre aimé, que les Amans; & par consequent ils crainnent davantage la mort, sçachans bien que les morts ne sont point aimez, & qu'ils ne le peuvent estre. Leur complexion est froide & melancholique, & ainsi doivent avoir plus d'horreur pour la mort que personne : car Zimara demandant pourquoy les Religieux & les Prêtres crainnent plus la mort que les autres? Parce, répon-t-il, qu'ils sont d'une complexion plus froide & plus melancholique, comme sont aussi nos povres Amoureux transis, lesquels l'abhorrent; puisqu'en éprouvans le dommage qu'apporte la separation de l'ame

qui

qui vit dans l'objet aimé, ils ne voudroyent pas que son corps fût sujet aux mêmes maux. La mort leur est odieuse, ayans experimenté souvent comme on meurt auprés d'une beauté. Qui aime est le plus heureux, mais *qui n'a point d'amour, n'a pas un beau jour*, dit la Chanson: c'est-pourquoy les Amans crainnans d'estre privez de ce bonheur ne voudroyent jamais mourir, & vont toûjours chantans:

Jeune cœur laissez-vous prendre,
Le peril est grand d'attendre.

La plûpart sont jeunes, ausquels la mort déplait naturellement plus qu'aux vieux, qui la souffrent avec bien moins de passion. Les Amans sont obligez au secret, & les morts sont contrains d'avoir la bouche ouverte. Ils sçavent qu'il est inutile de pleurer les morts: c'est-pourquoy crainnans de n'estre ni plains, ni pleurez de l'objet aimé, ils ne veulent point mourir si tôt; parce qu'aussi en aimans encore, ils ne goûteroyent point de tous les plaisirs amoureux, & ne receveroyent point les fruits qu'on a accoûtumé de recueillir par la longueur du temps dans le jardin de l'amour; car l'homme qui en a entierement joüy, ou pour mieux dire, qui en est rassasié, n'est plus Amant, qui comme tel pretend de nouveau, & eternellement en jouïr. Ils sont injustes; car y a-t-il rien de plus injuste, que d'aimer plus que soy-même l'objet aimé, & de forcer une inclination, laquelle estant née libre, n'est sujette qu'à nôtre franc arbitre? Et ainsi ils crainnent la mort, *qui est la chose du monde la plus juste*, dit Lipsius. Si les Amans aiment toûjours le pire, & si l'aveuglement de l'amour ne leur laisse aucun intervalle pour la connoissance du bien; il ne faut donc plus s'étonner, si la mort, qui est, comme veut Seneque, *la fin de tous maux*, n'en soit ni connuë, ni recherchée.

Les Latins nommerent peut-estre la mort *Lethum*; parce qu'elle nous rend gays & contens, encore bien que de certains Pedans ayent dit, que c'est par Ironie, & par Antiphrase: mais nous sommes bien ignorans nous autres de ne pas connoître de si singuliers bienfaits! Quelle joye, quelle consolation avons-nous en cette miserable vie? Celuy qui vit plus longtemps ne voit-il pas, & ne sent-il pas toûjours de l'ennuy & du tourment plutôt que de la joye? La vieillesse n'est-elle pas une maladie-même? Les vieux avec leurs catarres & leurs defluxi-

ons ne ſont-ils pas des cadavres vivans ? En nous exhortant l'Ecriture Sainte de penſer ſouvent à l'heure de la mort, ſi nous-nous voulons garder de mal-faire, nous pouvons juger de nous-mêmes, que ſi ſa ſeule memoire nous fait tant de bien, quel ſera celuy que la mort-même nous fera ! J'ajoûteray volontiers les paroles formelles de l'Ecriture, afin qu'on ne penſe pas que je parle en air : *Souvenez-vous de vôtre fin, & vous ne pecherez jamais.*

Nous liſons encore une ſemblable ſentence dans les Hiſtoires profanes ; ce qui fait qu'à preſent on en eſt plus en doute, mais au contraire on tient pour aſſuré, que quiconque a peur de la mort (de quelle profeſſion qu'il ſoit) ne peut jamais rien faire digne d'honneur : c'eſt pour cela que le mépris nous en fut ſi ſouvent, & avec tant de ſoin recommandé des Philoſophes, & que les plus fameux Hiſtoriens loüerent fort certaines Nations barbares, qui couroyent à la mort avec autant de courage, que s'ils fuſſent allées à des Triomphes publics, ou à d'autres ſpectacles plaiſans : & comme dit le Poëte ; *En levans le doigt ils ſe mocquoyent de la mort.* Nôtre brave Nation Françoiſe ne s'eſt jamais acquiſe tant de reputation, que pour avoir eſté prodigue & de ſon ſang, & de ſa vie, & tres-paſſionnée pour la mort ; ni pour autre choſe a eſté introduite dans les Armées la muſique des Trompettes, des Fleutes, & des Tambours, que pour nous enſeigner qu'aller à la mort, eſt comme aller à la ſource de tous les plaiſirs, & de toutes les conſolations : il vaut donc mieux mourir, que de vivre tant, & dire, que la mort qui rend tout égal, & qui a de l'empire ſur un chacun ſans en prendre plaiſir, eſt bien plus heureuſe que la vie. Eſtant demandé à un Philoſophe ce que c'eſtoit que la mort ? Ne croyons pas qu'il répondit ſans raiſon *eſtre un doux ſommeil eternel, & un cas qu'on ne pouvoit eviter en aucune maniere, ni par larmes, ni par prieres, ni par ſoûpirs.*

Je loüe fort la mort, mais je ne voudrois pas qu'il arrivaſt à quelqu'un ce qui eſt arrivé il n'y a pas long-temps à Stocolme à un François, qui eſtoit venu trouver Monſieur le Marquis de Fiquiere Ambaſſadeur de France. C'eſtoit un Gentilhomme d'un âge mediocre, aimé d'un chacun pour ſa civilité & ſa devotion ; car il paroiſſoit dans l'Egliſe modeſte comme un Ange ; & encore bien que ſon naturel fuſſe extrémement melancholique,

lancholique, il ne laissoit pas de le forcer par complaisance, estant en conversation : il estoit fort sobre, & ne sçavoit ce que c'estoit qu'amourettes, & sembloit vouloir obliger tout le monde. Voicy à peu prés la nature de ce povre Gentilhomme, qui ne laissa pas de finir malheureusement, pour nous montrer, que la mort ne répond pas toûjours à la vie, & que les jugemens de Dieu sont des abîmes, & bien differens de ceux des hommes. Un jour un des Messieurs de Beaumont Gentilshommes de basse Normandie (car ils estoyent quatre Freres à Stocolme) le visita & le retrouva seul dans sa chambre, où il lisoit un livre qui traittoit de l'action heroïque, qu'avoyent fait ceux qui s'estoyent tuez eux-mêmes. Monsieur de Beaumont ne fit point de reflexion là-dessus, & ainsi l'entretint d'autres choses. Peu de jours aprés il se leva un matin, se lava les mains comme il avoit accoûtumé, & ayant envoyé hors de sa chambre son Valet, la ferma, & se donna appuyé sur sa table un coup de Pistolet, qu'on entendit d'abord. Messieurs les Lutheriens pour avoir de l'argent des Catholiques se laisserent facilement persuader, que c'estoit un malheur, & non pas une chose faite exprés. On luy trouva encore cent Ducats; ce qui fit croire, que la necessité ne l'avoit pas mis au desespoir, mais qu'il y avoit quelqu'autre cause cachée, qui n'avoit esté connuë que de luy.

SECTION XXIV.

Il vaut mieux estre aveugle que de voir clair.

LE tître de cette Section étonnera selon mon sentiment de telle maniere le Lecteur, qu'il sera fort peu disposé à croire ce que je veux écrire à l'avantage de l'aveuglement, qui porte en verité avec soy bien plus de commoditez que nôtre esprit ne peut comprendre, ni que nôtre langue peut exprimer. Je vois toûjours l'aveugle doüé de bien plus de memoire, pour n'estre point par la lumiere des yeux détourné

de

de divers côtez. De combien d'importance est la memoire, chacun le peut bien considerer, puisque Ciceron l'appelle dans son Orateur *un Tresor*, & les Grecs la firent *Mere de la sagesse*, outre que tant d'autres pour joüir d'un si noble sens, en se voyans privez de la memoire naturelle, s'imaginerent l'artificielle avec la dépence d'huiles precieux, de diverses lavandes, de sirops, & de poudres apportées de pays extrémement éloignez. On trouve encore que l'aveugle a l'apprehension meilleure, & cela ne doit pas sembler étonnant, ayant les puissances de l'ame bien plus ramassées & unies, que celuy qui voit. Il est pareillement privé de voir tant de sales & vilains spectacles, qu'on voit aujourduy par tout; il ne rencontre point en allant par les ruës de monstreux bossus, d'abominables nains, de ridicules boiteux, & tant d'autres corps contrefaits, qu'Octavien Auguste avoit coûtume d'appeller *Joüets & Boufons de la Nature*; il ne voit point d'horribles Mores, ni de miserables paralytiques, ni de ladres puans, ni tant d'hydropiques, ni tant de blessez, ni tant d'estropiez, ni tant de taigneux, ni tant de rongneuz, ni tant de verolez, ni tant de goutteuz, ou d'autres semblables.

O combien d'avantage a-t-on d'estre aveugle, & aucun dommage n'est jamais provenu de l'aveuglement! Il n'empêche point que nous ne puissions contempler à nôtre aise les celestes beautez; mais au contraire si nous voulons diligemment y prendre garde, il est bon en partie pour une si belle & si haute contemplation. Democrite ayant la veuë tres-subtile, s'arracha les yeux de la tête pour pouvoir mieux contempler le Ciel, vers lequel il sembloit soûpirer de tout son cœur. L'aveuglement n'empêcha point qu'Homere ne devinse le plus fameux & excellent Poëte qu'eut jamais en aucun siecle la sçavante Grece; ni pût aussi empêcher, que Didimus d'Alexandrie n'apprise les lettres Greques & Latines, & deplus (ce qui paroîtra peut-estre impossible) qu'il n'apprise diligemment les Mathematiques. L'estre aveugle n'empêcha point Claude Apius, encore bien que vieux, de conseiller prudemment le Senat, & de gouverner une famille nombreuse avec admirable dexterité: il ne fut pas aussi d'empêchement à Lipsius, qui devint parfait Orateur. Et Annibal qu'eut-il de pire aprés avoir perdu un œil? Resta-t-il pour cela d'estre vaillant, &

de tourmenter inceſſamment les Romains? Et s'il les auroit encore perdus tous deux, auroit-il laiſſé pour cela d'eſtre brave? C'eſt une grande folie en verité de croire, que l'aveuglement nous apporte quelque dommage. Tobie eſtant devenu aveugle, ne fut pas moins craignant Dieu, ni l'aimaſt moins qu'auparavant.

Quelque fois je me ſuis entretenu long-temps avec de certains aveugles, qui m'ont juré de ne s'eſtre jamais attriſtez, ni plains d'un tel accident, mais au contraire d'en avoir toûjours remercié Dieu; parce qu'ils vouloyent encore aller en Eſpagne pour leurs affaires, ou ils ne verroyent point de ſi mauvais cœur l'affecté & fanfaron d'Eſpagnol; & s'en allans en Almagne, ils ne verroyent point ces viſages farouches, & ces vilains habits mal-faits. Un autre me diſoit, qu'il avoit eſté en Angleterre aprés eſtre devenu aveugle, mais qu'il en avoit reſſenty moins de peine, pour n'eſtre pas obligé de voir les Anglois ſi peu hoſpitaliers, & ſi peu amateurs des étrangers. Certes il me ſembloit pendant qu'il reſonnoit remply tout de joye, comme s'il eût dit en luy-même, s'il m'arrive à preſent d'aller en France, Dieu ſoit loüé, je ne verray plus ces François changer autant d'habits & de modes, que leur tête de giroite leur ſuggere tous les jours; je ne me verray plus à Paris (encore bien que je le puiſſe ſentir) heurter à tous momens dans les ruës de mille crocheteurs. Si je veux aprés m'en aller en Italie, je ne verray point tant de ſuperbes edifices détruits de fond en comble; je n'y verray point les luxurieux Milanois, les Platoniciens Florentins, les avaritieux de Pavie, les libertins de Plaiſance, les orgueilleux de Parme, les feneans de Mantou, les diſſimulez de Bologne, les uſuriers de Genne, les voleurs de Naple, les bandis de Calabre, les ruſez de Meſſine, les effeminez de Palerme, les illuſtriſſimes de Venice, & les putains de Rome avec tous les bardaches de la place Navone.

Le bon aveugle diſcouroit avec tant d'energie, qu'il auroit fait venir la volonté de l'eſtre au plus clair voyant; car ſouvent on eſt obligé de voir une infinité de choſes ſi dégoutantes, qu'elles nous feroyent donner de la tête contre la muraille, ou en feroyent même ſortir les pierres. On raille plus des mains que de la langue; ce qui fait qu'on deteſte quelque fois en voyant chez des perſonnes de condition des petits Ecri-

vains se vouloir mocquer d'hommes sçavans, & versez en toutes sortes de Sciences, en les contrefaisans marcher avec un gros manteau de Courier, sans prendre garde eux-mêmes, que pour avoir sué plusieurs fois la Verole, ils feinnent d'avoir des cors aux pieds. *Sapienti pauca; taceant ergo & non audient alia.*

Il me souvient d'avoir leu, qu'un saint homme se rencontrant par hazard avec Arrius Prince des Heresiarques, aprés estre devenu nouvellement aveugle, il s'attristoit de l'accident qui luy estoit arrivé; mais le bon homme luy répondit; *Il ne faut point que tu ayes tant de déplaisir, en remerciant Dieu de bon cœur, puisqu'estant devenu aveugle, je ne te vois point perfide & déloyal Heretique!* Il est facheux aussi de voir quelque fois de certains Pedans jesticuler, pindariser, faire l'esprit délicat & raffiné, se vanter de manger à la table de Duchesses (que j'honore au dernier point) & aprés avec un Peignoir (j'en ay cent témoins) se dépoudrant s'en aller ainsi à l'Autel. O sacrileges, ô impietez, ne finirez-vous jamais?

Nos yeux certainement sont de méchantes bêtes; c'est-pourquoy Job raconte d'avoir fait un accord avec ses yeux, que contens d'une seule femme, ils ne pensassent point à d'autres: & le Prophete se plaint tout affait, que ses yeux luy avoyent dérobé l'ame, & que la mort luy estoit entrée dans le cœur par *ses fenêtres*, c'est à dire, par ses yeux, qui ne sont autre chose que les fenêtres du cœur, auquel ils representent vîte & sans empêchement tout ce qu'ils voyent. Il nous avertit encore de tourner autre part nos yeux, afin qu'ils ne voyent pas les vanitez du monde; & le Poëte ne chante-t-il pas? *En voyant je me suis perdu.* David vît une fois ou deux la belle Bersabée, & sa concupiscence en fut tellement atteinte, que pour mieux l'assouvir, il consentit au meurtre d'un mary innocent. Il arrive souvent le même aux jeunes gens, lesquels en voyans de jolies filles, en ont le cœur tellement percé, que leur franc arbitre en devient esclave, & non seulement pour ces belles, ils hazarderoyent cent vies; mais ce qui est de pire, commettroyent mille lachetez. Qui en sont cause? Les yeux helas!

Un certain Predicateur de Loüis XIII. Roy tres-Chrêtien devint passionnément amoureux pour avoir vû une jeune Parisienne: cette passion-là dura deux ans entiers contre le naturel

turel des François, qui ne sont pas des plus patiens, & particulierement en amour. Il en eut souvent la conversation, luy donna quantité de presens, & même considerables; le malheureux soûpiroit & gemissoit nuit & jour, mais sans en estre soulagé; il estoit devenu maigre comme un haran soret, il n'avoit que la peau & les os, en se voyant perpetuellement brûler d'un feu qui ne se consumoit point; car la belle comme accoûtumée à la voix des Sirenes, ne se laissoit point prendre du plus fameux Predicateur de France. Cependant elle l'appella un jour chez elle, en luy parlant ainsi: Mon Pere (car c'estoit un Moine) je sçay que vous m'aimez sincerement, & sans feinte; c'est-pourquoy j'ay resolu de vous soulager, & de mettre tout mon honneur entre vos mains, vous connoissant pour un Amant fidele, discret, & sage, pourveu que vous m'accordiez une grace: Demandez mon ame (répondit le Moine transy) tout est à vous, puisque vous sçavez aimer, qui est une qualité qu'on apprend des Dieux, lesquels ne se communiquent aux mortels que par amour. Je n'ay jamais crû errer en vous aimant ma belle, parce que j'ay crû obeïr aux loix de la nature: tout ce qui a du sens, & tout ce qui n'en a point, a pourtant de l'amour: qui nie l'amour nie son estre, puisque sans l'amour de vos illustres Parens, je ne vous parlerois point à present, ô lumiere de mes yeux, ô flambeau de mon ame! N'est-ce pas l'amour-même, qui a fait sortir le Monde du Chaos? Les herbes, les plantes, & les pierres sont tous fruits d'amour, & aiment aussi. Il y a deux ans que je suis fou & insensé, car en vous suivant, vous me fuïez, & éblouïy des rayons de vôtre beauté, je perdois la lumiere de l'esprit, je méprisois compagnons & amis, & me haïssois moy-même pour vous idolatrer seule, sans me soucier ni d'honneur, ni de reputation, qui est la chose du monde la plus precieuse, & principalement à une personne de mon charactere. Je le sçay (repliqua la jolie Parisienne) mais sans tant de transports voulez-vous m'accorder ce que je veux? Helas que je puisse entendre (dit le Predicateur) d'une si belle bouche les divins commandemens! Vous devez (dit-elle) aprés demain prêcher devant le Duc d'Orleans: je vous commande, si vous m'aimez, de ne le point faire. Le Predicateur à ce commandement resta interdit, & la pria de luy donner une heure de temps pour y penser; à quoy consentant volontiers, elle

elle l'enferma seul dans son cabinet, dont un quart d'heure aprés sortant le visage serain & gay, s'écria tout d'un coup; *Mademoiselle; heureux, heureux, & trois fois heureux que je suis! Mes chaines sont rompuës, & mes liens sont brisez! Ouy je precheray, & n'aimeray plus!* Aprés ce qui fut de plaisant, c'est que tous les Docteurs de Sorbonne disputerent, & voulurent sçavoir s'il pecha plus en prêchant, qu'il n'auroit fait en couchant avec la Demoiselle? Et tous conclurent à la fin, qu'il fut un sot de n'y pas coucher, & qu'il pecha davantage en prêchant: parce que, disoyent-ils, selon S. Gregoire, *Peccatum superbiæ majoris culpæ, & peccatum luxuriæ majoris infamiæ.* C'estoit un Moine, que le Cardinal de Richelieu aimoit fort, & avoit coûtume de luy dire (aimant un peu à boire) *Je vous fendrois la tête, si vous vouliez casser vôtre bouteille*, voulant donner à entender, qu'il le feroit Evêque. D'aimer un peu à boire passe, j'en suis content; mais de voir un Moine galand, c'est une chose & ridicule, & detestable. J'ay la plus grande peine du monde à me persuader, qu'on rencontre des femmes qui ayent la bassesse de s'abandonner à des Moines, ou à des Ecclesiastiques: il faut avoüer, que ce sont des vilaines caronnes, & qu'elles ont le cul bien chaux; car les Moines & les Ecclesiastiques puent toûjours, excepté dans l'Eglise où ils sentent bon: c'est-pourquoy sans la Penitence *d'un miserere, ou d'une discipline*, il faudroit châtrer tous ceux qui tombent dans un tel crime. N'ont-ils point de honte les miserables de se laisser prendre par les yeux? Eux, dis-je, en la personne desquels S. Augustin parlant disoit: *Spectaculum facti sumus Deo, Angelis, & hominibus.* Judas pour estre du College Apostolique a plus peché luy seul, que tous les Juifs ensemble; mais le College aussi en a esté reputé plus saint. De même Rome ne perd rien de l'éclat de sa Sainteté pour tant d'infamies qu'on y voit: & c'est argumenter en ignorant, que de vouloir blamer une Communauté entiere pour de méchans particuliers. Châtrons donc tous les Moines & les Ecclesiastiques amoureux; mais honorons & respectons les chastes; car de voir en verité un Religieux, ou un Prêtre chaste, c'est voir un Ange en chair, & j'ay plus d'estime pour luy, que pour les Anges mêmes, qui ne sont point sujets à aucunes tentations. Il n'y a point d'homme au monde qui ne fasse quelque fois des

 chimeres,

chimeres, ou quelque estre de raison ; ce qui me fait dire souvent, *Ah si j'estois nay Prince* (& je le dis du plus profond du cœur) *je ne ferois Abbez, ou Evêques, que des gens chastes & purs, sans tant prendre garde à leur sçavoir, qui n'est pas si necessaire à l'Eglise comme est la pureté & la bonne odeur de leur vie.* C'est là *un recipe* pour le mal des yeux.

Tout le mal des humains ne provient que des yeux, & l'Ecriture Sainte nous exhorte efficacement à nous les arracher, si par hazard ils scandalisent, ou viennent à offencer nôtre prochain ; ce qui arrive helas le plus souvent ! Voicy comme ils sont cause de la perte & du corps & de l'ame : mais au contraire de l'aveuglement on en voit resulter une infinité de biens ; parce qu'estans devenus aveugles, nous n'avons besoin ni de lunettes, ni de miroirs de cristal ; on a que faire de craindre en allans par la neige, que sa blancheur ne gâte, & ne détruise la veuë ; il n'est plus necessaire de remedier par l'art & par l'industrie d'habiles Physiciens à l'élargissement de la prunelle, au *Stocome* (c'est à dire à l'éblouïssement) aux images, *à l'Epiphore* (c'est à dire à la fluxion) aux larmes, & à une quantité d'autres incommoditez, ausquelles sont sujets aussi bien les beaux yeux, que les vilains chassieux ; il ne faut plus distiller d'eau de Fenoüil, de Rue, de Sauge, de Vervaine, de Chelidoine, & de Rose ; on a plus à faire d'Aloë répandu dans le vin, ni de blanc d'œufs, ni d'autres Pilules pour les yeux : il vaut donc mieux estre aveugle, que de voir clair ; puisque l'aveugle ne voit rien qui l'afflige & le tourmente. Qui voit a continuellement devant soy des objets qui luy causent de la peine, qui luy apportent de la tristesse, & qui ne font que luy percer le cœur. Combien croyons-nous, qu'il est facheux à un passant de se voir traverser le chemin par de vilains serpens, & par de venimeux crapaux ? De voir sous ses yeux mille precipices qui l'épouvantent ? De voir en face un ennemy mortel ? *(C'est-là parlant à mon regard le plus difficile, qu'il y ait dans la vie)* de ce voir mocquer, & avec la bouche, & avec les mains ? L'Evangile nous dit ; *Bienheureux sont les yeux qui n'ont jamais vû* ; car ils sont cause de tous les adulteres, de tous les sacrileges, & de tous les incestes qui se commettent. Ah combien la curiosité des yeux nous apporte-t-elle d'angoisse & de chagrin ! C'est elle qui nous trouble le repos de l'ame ; sans elle nous n'examinerions point

tant

tant ni les lettres, ni les mouvemens des hommes, pour aprés nous remplir le cœur d'amertume & de rage. Non jamais nous ne vivrons contens, si nous ne nous empêchons de voir les objets facheux de la terre, ou si nous n'allons passer le reste de nos jours dans quelqu'agréable solitude.

SECTION XXV.

Il vaut mieux estre exilé, que de rester long-temps dans sa Patrie.

DEpuis que je me connois il ne me souvient point d'avoir leu, que des hommes genereux & constans eussent jamais craint d'estre exilez; mais il me souvient bien qu'on dit autrefois à Diogene, que les Sinopiens l'avoyent exilé, en luy reprochans cela comme une chose ignominieuse; mais il leur répondit hardiment: *Et moy je leur reproche leur trop long sejour à la Ville, d'où ne pouvans jamais s'en aller, je les vois semblables à ces coquilles qui restent continuellement attachées aux petites pierres.* Il falloit que ceux-là eussent peu de cœur; ils montroyent bien ne pas sçavoir combien de beaux priviléges avoyent ceux qui s'en estoyent allez dehors: je les raconteray succinctement, afin qu'aucun ne s'étonne, si plusieurs ont éleu volontairement l'exil, & si d'autres l'ont supporté patiemment.

Qui est exilé ne donne point à autruy matiere de pecher d'envie, & pendant que dure le temps de son exil, personne n'ose luy demander de l'argent à emprunt, chacun sçachant bien, que l'argent manque toûjours à ceux qui sont hors de leur pays: c'est-pourquoy ils peuvent sans en faire conscience, ou sans en rougir demander, importuner, & même affronter les autres, puisque sous couleur d'estre hors de leur maison, & en pays éloignez, & avec leurs biens deputez au fiscal, ils peuvent demander sans respect tout secours à qui que ce soit. Celuy qui est dehors n'est point obligé aussi de faire des festins, de

de loger des étrangers, de s'habiller somptueusement, & d'aider le Prince à armer; mais peut bien assurer, que quand il estoit dans sa Patrie, qu'il tenoit table ouverte, qu'on faisoit chez luy des Armes, qu'on y manioit la Lance, qu'on y montoit à Cheval, qu'il s'habilloit somptueusement, & qu'il menoit la vie d'un veritable Seigneur. *Tous nos garçons sans estre exilez en sont de même.*

Il n'y a point de honte pour celuy qui est en exil, s'il ne répond point au temps determiné, ou s'il ne tient point la promesse qu'il a faite; puisqu'il satisfait assez, en remerciant des graces receuës, & avec la bonne volonté qu'il a de les reconnoître, s'il arrive jamais, qu'il retourne à sa chere Patrie. Ils peuvent aller seuls, ou avec un Valet ou deux, comme il leur plait. Je crois que plusieurs jouïroyent volontiers de ce privilége-là, pour épargner tant de dépence, & s'ôter de l'esprit en même temps le soucy & le chagrin. Deplus ils ne sont point obligez d'avoir une maison bien garnie, ni d'estre avec leur femme; de laquelle grace j'en connois plusieurs qui s'en serviroyent, ayans pour femmes des Diablesses, & ne pouvans souffrir avec patience leur méchant naturel, ni les friponneries des enfans, avec tous les larcins des Valets.

Anasandride connoissant bien, que l'exil n'estoit pas mauvais à cause desdits priviléges, il écrivit à un de ses amis, qui supportoit à contre-cœur d'estre envoyé hors de sa Patrie: *Ne t'attriste point d'abandonner la Ville, mais plutôt aye douleur de laisser la Justice, qui deveroit estre guide & regle de tes actions,* Comment peut-il nous estre facheux & cruel de laisser la Patrie, puisque nous y laissons ensemble d'infinis déplaisirs, qu'elle porte avec soy? Les miseres qui y arrivent nous sont-elles moins facheuses? Ne nous est-il pas si rude d'entendre, qu'un de nos amis, ou de nos parens y est tué, ou blessé? Nous sommes éloignez des discordes civiles, nous ne sommes point tenus aux impôts & aux contributions de la Ville, ni d'aller au Conseil, ni que les Officiers administrent bien, ni qu'ils rendent bon conte aux Superieurs de leur administration. Nous n'entendons point les differens de nos Alliez; nous ne craignons plus la colere du Prince, ou le dédain de nos voisins, mais nous vivons sans soucy, en rencontrans souvent de bonnes fortunes: & j'en ay connu plusieurs qui ont plus facilement vêcu hors de leur Patrie, que chez eux.

La tendresse que portent les vefves à ceux qui sont dehors est en verité trop grande : je sçay ce que je dis, & qu'on ne pense point que je rêve ; car il me souvient d'avoir leu, qu'estant retourné Tenerus de l'Expedition de Troye, & Telamon son pere le voulant exiler, il ne s'en soucia aucunement, mais au contraire répondit sagement : *La patrie, mon Pere, est par tout, où l'homme est bien receu.* Si l'exil veritablement estoit jugé des Sages une si mauvaise chose (comme plusieurs sots, pour manquer d'entretient s'entredisent) on en auroit pas tant retrouvé qui l'auroyent volontairement embrassé, comme fit Metellus, Numidicus, & beaucoup d'autres. Les Atheniens ayans exilé Calistrate, & quelques-uns de ses amis procurans, sans luy faire sçavoir, de le faire retourner, il en eut le vent, & empêcha luy-même son retour, en voulant bien, encore que tres-riche & tres-opulent, finir ses jours hors de sa Patrie.

Il me souvient aussi d'avoir leu, qu'estant exilé Demetrius, & que demeurant à Thebe, il montroit d'avoir beaucoup d'aversion & de mépris pour la compagnie de Crates Thebain, parce que selon la coûtume des Ciniciens, il vivoit sans honneur ; Crates ne laissa pas pour cela de le visiter ; & un jour entre autres le saliiant avec bien de la douceur, luy dit de si belles choses à la loüange de l'exil, que Demetrius se l'attribua à gloire ; & s'estant retourné vers ses Domestiques, maudit son jugement de travers & irraisonnable avec plusieurs affaires, qui l'avoyent tellement tenu occupé, qu'il n'avoit pû connoître auparavant un si excellent Philosophe. Je rencontre peu d'hommes de merite, qui en ayent échappé ; & au contraire il me semble, pour dire mieux, que seulement les braves & les insignes soyent exilez de leur Prince.

Annibal fut exilé des Carthaginois, aprés avoir soûtenu d'infinis travaux, & aprés avoir tant sué au service de son ingrate Republique. Qui ne passe jamais les limites de son pays devient rarement fameux : il ne peut acquerir de prudence, ni estre beaucoup expert. Les Atheniens priverent encore de son aimable Patrie le bon Theseus, qui fit tant de choses dignes d'eternelle loüange, & par la vertu duquel s'agrandit infiniment son pays. Solon ce grand Legislateur en fut aussi chassé, & contraint de finir sa vie dans l'Isle de Cypre. On donna encore l'exil au vertueux Milciade, dont la valeur avoit défait

avec

avec tant de gloire trois cens mille Persiens. Camille estant exilé apporta grand bien à sa patrie. Trajan le juste estoit en exil quand il fut fait Empereur. Le juste Aristide fut exilé ; exilé fut Themistocle, & obligé de se refugier à Zerse ; Alcibiade le fut, & pareillement le bon Hermodote, les Ephesiens n'ayans aucun égard à sa bonté : Rutibius ne pût l'eviter, ni encore moins Ciceron ; je ne sçay pourtant si ce fut pour recompence d'avoir revelé cette cruelle conjuration, d'avoir conservé la Republique, de l'avoir empêchée de tomber, & de luy avoir fait des bienfaits sans nombre.

Qu'est qui ne desireroit point avoir avec une si belle & si honorable bande un perpetuel exil ? Ces grands hommes dont j'ay fait mention, estoyent-ils sans cœur, sans force, ou sans conseil ? Je souhaite à un de mes bons amis, qu'il soit exilé tout au moins pour dix ans ; parce que j'espere sans doute, qu'estant dehors les delicatesses & mollesses de sa patrie, il deviendra plus doux, & il me déplait assez, qu'il ne soit point contraint de la necessité à prouver quel goût de sel à le pain d'autruy ; d'autant que pour à present je ne sçaurois rien qui luy fût plus avantageux qu'un exil. Si je voulois estre un peu plus long, je pourrois encore montrer en plusieurs manieres, qu'il n'y a dans l'exil aucun mal, ni aucun deshonneur ; mais je le laisseray-là, non pas tant pour eviter de l'ennuy aux Lecteurs delicats, comme parce qu'il me souvient, que le fameux Bocace écrivant à un de ses amis Florentin, a déja traitté diffusément & au long de cette matiere-là : c'est-pourquoy je finis, en vous renvoyant à luy, qui fut le plus sage & le plus eloquent de sont temps.

SECTION XXVI.

La disette vaut mieux que l'abondance.

TOus les hommes sages ont toûjours librement accordé, que l'abondance estoit mere des vices, ennemie de la modestie

modeſtie, & unique adverſaire de la ſobrieté : & que cecy ſoit vray, il me ſouvient, qu'un Gentilhomme eſtant une fois en Picardie derriere la cour, entendit une femme qui ſe plainnoit fort d'une ſi grande diſette de vin qu'eſtoit pour lors, en ſe reſſouvenant, que quand l'abondance en eſtoit plus grande, qu'elle s'en yvroit continuellement avec le reſte de ſa famille. Quand on ne rencontre pas tant de vivres, il eſt certain, que l'inſolence des hommes en eſt moindre, & qu'ils ne dédaignent point pour lors de ſervir les autres : c'eſt-pourquoy en temps d'abondance on a beaucoup de peine à avoir un Valet, encore bien que diſſolu. L'abondance de l'année preſente n'eſt veritablement point autre choſe, dont nous-nous réjouïſſons ſi ſottement, qu'un gage de la diſette qui ſuivra : & de certains Auteurs curieux ont déja obſervé, que tous les pays abondans de vivres, eſtoyent auſſi toûjours plus abondans de méchantes gens.

Commençons un peu d'Hircanie, où (ſi les ſcavans Hiſtoriens diſent le vray) chaque vigne produit autant que dix des nôtres, & chaque arbre de figues porte quarante boiſſeaux, outre que le bled, en tombant des épis, renâit ſans eſtre cultivé : les mouches ſont là auſſi ſur les arbres du miel, qui diſtille aprés des feuilles comme d'une longue veine : mais les hommes y ſont auſſi plus fiers, plus orgueilleux, & plus méchans. Aux Indes ils ont deux moiſſons, l'une l'eſté, & l'autre l'hyver ; & les habitans de ce pays-la ſont tout affait fantaſtiques, menteurs, ſcelerats, & fourbes. Tout petit grain de froment en Babylone en engendre deux cens, outre que le millet & autres ſortes de grains croît autant qu'un arbre parfait, à cauſe de la merveilleuſe fecondité du terrain : & ceux du pays ſont auſſi plus feconds que les autres en toutes ſortes de malices. On voit à Tacape Ville d'Afrique une abondance infinie de toutes choſes neceſſaires au vivre humain, & il y a encore une monſtreuſe abondance de méchancetez, de larcins, d'adultéres, de perfidies, & de trahiſons.

D'autre côté conſiderons attentivement, que les Regions ſteriles ſont toutes induſtrieuſes, amies de la vertu, & patientes des maux. Genne Ville principale de la Ligurie, pour eſtre bâtie ſur un Rocher, rend les hommes pour l'acquiſition de la moindre choſe, hardis dans tous les perils, & patiens dans

dans toutes les incommoditez de la vie ; les rend gays, civils, & vigilans ; dans la marine experts, & adroits presque en tout. Pareillement Florence Metropolitaine de la Toscane en manquant de vivres, a les hommes du monde les plus prudens, les mieux disans, & qui recherchent le plus des subtilitez. On ne trouve point à present de lieu si éloigné, où la prudence Florentine n'ait penetré. Venice aussi pour estre fondée sur l'eau entre des cabanes de miserables pêcheurs, tourna son esprit & son art aux conquêtes du Levant, d'où elle en devint en peu de temps & forte, & redoutable à tous ses voisins. La Republique de Luc pour la disette de son Territoire, est tellement devenuë industrieuse, qu'on la dit par commun proverbe, *La Republique des Fourmis*; & ses Citoyens sont serviteurs d'honneur, amis de la vertu, pleins de fidelité, & religieux sans aucune superstition ; & à cecy il ne faut point m'opposer le visage barbu de Luc, parce qu'à present détrompez d'une telle chose, on luy donne autant de reverence qu'il luy convient : & pour ne point estre ennuyeux, je laisseray-là de parler des autres Regions steriles.

Il est tres-certain, que si nos campagnes sont abondantes, qu'elles nous deveront aussi nourrir une plus grande quantité de sauterelles, de gruës, & d'autres petits animaux insatiables ; il nous faudra nourrir, & repaître dans le grenier plusieurs rats, & plusieurs souris, nous n'aurons point d'autre occupation, qu'à détruire des vermisseaux, & qu'à avoir bien de la peine à extirper la mauvaise herbe qui naît parmy le grain ; il faudra deplus estre esclave de qui le taille, de qui a soin de le cueillir, & de qui le bat dans la grange ; & pour conclurre en peu de paroles, il sera presque impossible, que le soin qui se partage entre plusieurs, soit d'un seul, encore bien que tres-suffisant & tres-capable : il faudra diligemment prendre garde, que les clefs du grenier ne soyent contrefaites des Valets ; outre que tout d'un coup plusieurs pensées nous viendront dans l'esprit, assavoir, si nous devons pour nous enrichir le garder pendant quelques années dans des fosses, où il ne se puisse point pourir, ou bien le vendre au plutôt ? Tant d'autres incommoditez naissent de l'abondance, que je me confondrois, voulant en raconter la moindre partie : c'est-pourquoy je laisseray à en contempler le reste à qui lira mes pensées ; & s'il veut au lieu
de

de l'Hircanie, des Indes, & d'autres ſemblables pays, conſidere l'Eſtat de Scicile, de Naple, de Calabre, de la Pouille, de la Marque, & du Milannois, certes il y trouvera à cauſe de leur graſſeſſe & de leur abondance plus de ſeditieux, plus de mutins, plus de licentieux, & plus d'impudiques, qu'en aucun autre pays.

SECTION XXVII.

Il vaut mieux demeurer dans une petite Maiſon, que dans un grand Palais.

PErſonne n'a jamais douté, que les petites maiſons ne ſe bâtiſſent avec bien moins de dépence, & qu'on en jouïſſe avec bien plus d'utilité, ſe bâtiſſans en peu de temps. On a encore toûjours ſcû, qu'il y avoit dedans plus de proportion, & par conſequent qu'elles paroiſſoyent plus belles, & avoir plus de veuë: elles ſont moins ſujettes aux embuches des Voleurs, & il me ſemble auſſi, qu'elles ne peuvent pas pour leur baſſeſſe eſtre facilement batuës du foudre; & outre cela elles s'habitent mieux, & on les embellit avec moins de dépence. A cauſe d'elles l'homme eſt excuſé de faire des fêtes, ou de loger des Princes, car on a toûjours égard à la petiteſſe du logis; ce qui n'eſt déja pas de peu d'importance, puiſque par tout où va quelque Prince, il y laiſſe toûjours le ſigne ainſi que la tempête, ou par des Valets qui rompent & fracaſſent tout, ou par la puiſſance & les careſſes des Seigneurs de la Cour, en corrompans ſouvent les femmes & les filles du logis: ce qui me fait fort étonner d'aucuns foux & ſans jugement, qui ſe plaignent de ne pouvoir loger dans des Palais, & il leur déplait tout affait d'avoir pour ſtance de bas & d'humbles toits; comme ſi nôtre ame remplie de veritable nobleſſe, & doüée d'infinis privileges n'habitaſſe pas aſſez à l'étroit entre le ſang & la lie?

Mais laiſſons aller cela; il n'eſt que trop evident, que qui conſide-

consídereroit, qu'en peu de temps nous avons (ou voulons le, ou ne le voulons pas) à entrer dans un petit trou, il ſupporteroit patiemment tout logis tant incommode & étroit qu'il pût eſtre. Les lieux étroits ne peuvent pas empêcher, que nôtre eſprit d'une origine ſi relevée, ne coure librement par tout l'étenduë du Paradis, & d'autres agréables eſpaces. Nous ſommes encore par la maiſon baſſe libres d'envie, & de pluſieurs incommoditez facheuſes, qu'ont coûtume de ſouffrir ceux qui ne les poſſedent pas. On ſe reſſouvient, qu'au temps que les François occuperent le malheureux Eſtat de Milan, & qu'ils en amenerent priſonnier Maximilien Sforza, d'avoir ſouvent entendu avec d'étranges plaintes, maudire le fondateur d'une belle & magnifique maiſon, parce qu'y logeant toûjours dedans quelque honorable Seigneur, le voiſinage eſtoit obligé d'en ſouffrir de grandes incommoditez, ſon ample famille (comme c'eſt la coûtume) eſtant diſperſée tour à l'entour. S'il arrive auſſi qu'une petite maiſon vienne à perir par le feu, ou par quelqu'autre accident, on la rebâtira plutôt; & ainſi je ne ſcay certes pourquoy les hommes ſe plaiſent & ſe glorifient de choſes, dont il ne leur en revient aucune loüange, eſtant toute de l'Architecte, qui l'edifia avec art: mais encore bien qu'ils y auroyent quelque part, n'eſt-ce pourtant pas là une pure vanité de rechercher de la gloire d'une brûlante chaux, de Marbres entrelacez, de corruptibles pôtaux, & d'inſenſibles pierres, au lieu de la rechercher plutôt des belles lettres, des profondes études, ou de quelques hautes entrepriſes?

Petite en verité fut la maiſon d'Evandre, & pourtant il ne fut pas moins eſtimé, que s'il eût eu un Apartement Royal; mais au contraire, il merita de loger le fameux Hercule. Ceſar nâquit dans une humble maiſon, ni pour cela luy fut empêché, ou accourcy le chemin à la veritable vertu, & à la fin au ſouverain Empire. Conſiderons un peu de quelle maniere autrefois habitoit Scipion ce grand Conquerant de la ſuperbe Afrique, quand pour ſon divertiſſement, & pour ſe décharger de ſes plus importantes & importunes penſées, demeuroit quelque fois aux champs; en quel Palais habitoit Diogene, homme veritablement Philoſophe, & duquel on ne donnera jamais en aucun ſiecle un courage plus aſſuré, ni plus conſtant? Comme le devot Hilarion demeuroit-il ſi étroitement dans les deſerts de

de l'Orient, que sa Cellule selon S. Hierôme ressembloit bien plus à un sepulchre, qu'à une habitation humaine? Galba eut encore une maison si remplie de trous & de crevasses, & tellement découverte en plusieurs endroits, qu'en luy ayant esté demandé son manteau en emprunt, il s'excusa de ne le pouvoir prêter, ayant à rester pour ce jour-là au logis, & principalement voyant qu'une grosse pluye estoit prête à tomber. Jules Druse Publicola eut pareillement une maison si ouverte, & si exposée aux inclemences du temps, que toutes ses actions domestiques pouvoyent presque estre veuës de quiconque en estoit dehors. Il n'y a veritablement point de passion, qui me semble plus folle & plus ambitieuse, que de vouloir demeurer dans des Palais, & d'avoir à mépris les humbles & petites maisons, comme si elles pouvoyent moins resister à une mort soudaine, à des calamitez étranges, & à plusieurs autres malheurs. Dites-moy studieux de l'Histoire, quand Tulle Hostile fut frapé du Ciel, n'estoit-il pas dans son Palais Royal? De même quand l'ancien Tarquin fut tué, ne s'estoit-il pas retiré dans son propre cabinet? On pourroit assurer le même de plusieurs Seigneurs retrouvez par divers accidens morts dans leur Apartement.

Mais dites-moy, le Palais du Duc d'Urbin bâty avec tant de symmetrie & d'ornement, pût-il empêcher qu'il ne fusse en son temps un exemple de miseres? Le Palais de Trente, structure & edifice veritablement sans pareil, & si precieusement garny, n'a pourtant pas empêché, que qui le fit bâtir, ne fusse aussi soûmis à toutes les fortunes, que les autres mortels ont accoûtumé de subir. Le Palais de Doria, ouvrage digne de l'Architecte Dale, le fit-il peut-estre vivre plus content, qu'il n'estoit auparavant de commencer un tel edifice? Que servirent à Lucullus & à Metellus leurs superbes Palais? Que servit à Caligula & à Neron d'avoir des maisons d'une telle étenduë, qu'elles embrassoyent toute une Ville? Reputons donc fou quiconque ne se daigne point de demeurer dans de petites maisons, & qui cherche avec tant d'empressement de loger sous d'autres toits, où le plus souvent, & presque toûjours habite la misere, & y loge la trahison avec la fraude & l'homicide; & qui ne me croira point en fasse l'épreuve, car je ne veux jamais estre retrouvé menteur. Qu'on considere un peu serieusement, & on

trouvera

trouvera sans doute, que les grands Palais sont sujets à des calamitez, à des déplaisirs, & à des angoisses tres grandes : car où le venin se mêle-t-il plus souvent, que dans les Palais ! Où le feu s'allume-t-il plus souvent, & s'éteint-il plus tard, que dans les Palais ? Où les querelles se font-elles, & les homicides se commettent-ils plus souvent, que dans les Palais ? Fuyons-les donc avec la même vitesse, & le même empressement, que nous devons fuïr la demeure des Demons, & embrassons les petits logis, sans estre beaucoup obligez à Callia, à Epimachus, à Philon, à Hyperbius, ou à Euriale Architectes si celebres. Imitons les œuvres de Doxius fils de Celius, lequel fut le premier qui bâtit sa maison à l'imitation des hirondelles. Souvenons-nous de bâtir les nôtres comme hommes mortels, & non pas comme si nous ne deverions jamais mourir, & un jour habiter dans des apartemens mieux faits, que d'une foible, caduque, & mortelle main.

SECTION XXVIII.

Personne ne doit s'attrister si sa Femme vient à mourir, & c'est un Sot qui la pleure.

AVec la permission des femmes (dont je fuïs l'inimitié plus que le feu, & evite plus que la peste) je voudrois qu'il fût dit, que si perdre sa femme est comme perdre la gale, le mal asmatique, la fiévre, ou ses parties honteuses, qu'il faut plutôt se réjouïr de l'avoir perduë, que de s'en attrister. Quiconque certes se plain de telle perte, je le prirois de considerer, si en prenant femme il la retrouva sage & bonne, ou méchante & inique ? S'il la retrouva bonne, pourquoy ne point esperer courageusement de pouvoir avec la même facilité en retrouver une autre semblable ? Mais si par son industrie de méchante il la fait devenir bonne, pourquoy de nouveau n'en fera-t-il point devenir bonne un autre ? Il l'en remportera bien plus de gloire, & bien plus d'honneur.

Il me souvient d'avoir leu, qu'estant prié Ciceron de ses amis à se remanier (puisque la perfide Terence ayant oublié le fort amour que son mary luy porta plusieurs années, s'estoit mariée avec Saluste son ennemy mortel) répondit; *Qu'il ne pouvoit s'attacher à une femme, & ensemble à l'étude de la veritable sagesse.* Je crois pourtant, qu'il le disoit, pour ne pouvoir en joüir, car une jolie femme nous délasse aprés avoir étudié. En Almagne j'allois (afin de ne point dépenser d'argent) aussi bien loger chez des Ministres Lutheriens, que chez des Curez de Village: or un jour proche de Berlin, je fus receu d'un avec toute la civilité imaginable; & ce qu'il le fit m'aimer (comme il disoit sincerement) c'est que je n'estois point hypocrite, ayant baisé sa femme en entrant au logis: je luy dis, que j'en usois selon la coûtume des pays où je me retrouvois, & que je ne fairois pas cela en Italie, ou en Espagne. Le jeune Ministre me voyant ainsi de bon humeur, me pria de lüy répondre à quelques questions de Controverses, & entre autres me dit; *Voyez, Monsieur* (car il ne m'appelloit pas mon Pere) *il semble auprés des Messieurs de l'Eglise Romaine que l'étude soit incompatible avec une femme; pour moy quand je veux étudier je m'enferme dans mon cabinet, je ne vois personne, & aprés pour un peu me refaire du travail & de la melancholie qu'apporte l'étude je vay badiner avec ma femme, & en verité je ne m'en trouve pas mal.* Je luy répondis; Monsieur, vous ferez tout ce qu'il vous plaira, mais je ne dispute jamais de Controverses; je suis venu icy seulement pour me divertir avec vous, & pour recevoir vos honnêtetez. Le Ministre aussi galand que judicieux me repliqua: *Monsieur, vous estes le Roy des hommes, & vous meritez de vivre avec toute sorte de gens, j'aurois dessein de vous montrer nôtre Amesius, qui a fait ce livre qu'on appelle Bellarminus Enervatus, mais il vaut mieux boire que de disputer.* Ainsi il fit apporter une grande bouteille de fort excellent vin, & quand elle estoit presque vuide, je disois, Voicy *Bellarminus Enervatus:* ce qui le fit tant rire, qu'il jura de n'avoir jamais vû personne de meilleure humeur que j'estois, ni qu'eusse plus de sincerité & plus de complaisance pour ses amis. Il me dit deplus dans la chaleur du vin *(in vino veritas)* que s'il n'avoit peur de donner de l'admiration aux ignorans & aux faux zelez, qu'il me confiroit volontiers son fils pour voyager avec moy,

& pour estre instruit non seulement dans la Philosophie, mais aussi dans la belle Science du monde. Retournons à nôtre premiere Proposition.

En effet il n'y a rien de plus dur à souffrir (particulierement à ceux qui aiment le repos & le doux sommeil, & qui ont toûjours des pensées nobles & relevées) que de retrouver son lit occupé. Il y a une seule chose qui paroîtroit par hazard à quelqu'un digne de nous pouvoir faire verser des larmes, & c'est quand les femmes se rencontrent sages, pudiques, & affectionnées à leur mary; & moy je dis, que pour lors le repos de la maison est en plus grand peril, puisque de telles femmes brûlent toûjours de jalousie, & sont plus somptueuses que ne sont celles qu'on tient pour méchantes: c'est-pourquoy il me semble estre necessaire & inevitable, que la maison vienne à la fin à tomber, & à se ruiner pour sa continuelle discorde, & pour tant de sentimens contraires.

Mition Terentien dit autrefois, que celuy-là qui n'avoit jamais pris femme devoit s'estimer heureux. Si donc en la prenant on pert sa fortune si desirée, n'est-ce pas bien fait, que par la mort on la recouvre facilement? Il ne faut point certes s'en plaindre, mais laisser y contredire qui voudra. Cremete parle encore chez Terence de cette façon-cy: *Je pris femme, & en eus des enfans, mais quelles sortes de miseres helas ne vis-je point!* En effet la disgrace grande est de quiconque prend femme, parce que s'il prend une Demoiselle, il luy faudra souffrir la fierté & l'orgueil extréme, qui a coûtume d'estre uny à la Noblesse d'apresent; & s'il en prend une sage, il arrive rarement qu'on ne luy donne toute nuë, & sans aucun dot, outre qu'elle se persuadera avec son esprit d'estre propre à donner des loix, non pas à une maison seule, mais à une Republique entiere: si elle est riche, vous verrez qu'elle reprochera continuellement son dot, & rompra la tête des longues Genealogies de ses Parens, en montrant leurs Armes comme marques de leurs belles actions & de leurs illustres faits.

Je ne sçay qu'elle consolation apportent les femmes pour les tant pleurer, quand elles viennent à mourir; parce qu'en prenans une belle femme, il nous faut souffrir beaucoup de peine à la garder, afin qu'elle ne nous soit point cause ni de honte, ni de deshonneur; & en la prenans laide, nous ne serons pas long-

long-temps sans estre obligez à nous separer & de lit, & de chambre. O quel tourment de voir continuellement devant soy un visage mal-fait, des yeux louches ou chassieux, & de n'y pouvoir remedier que par le divorce! Si nous la prenons enjoüée & gaye, nous verrons qu'elle pensera à tout autre chose, qu'au gouvernement de sa famille. Si nous la prenons capable & bonne ménagere, on la verra si superbe, qu'aucune servante n'en pourra souffrir: & qu'est qui ne sçait point à present estre les femmes d'une telle condition, que si on les renferme à l'Italienne, ou à l'Espagnole, on n'aura jamais fait avec elles, en les entendans crier & dire; *O si j'avois crû d'estre ainsi renfermée, je me serois faite Religieuse, ou je me serois mise entre quatre murailles!* Si nous la laissons aller par tout où elle voudra, j'ay à vous dire, que nous donnerons occasion au monde de parler, & de se mocquer de nous. Si nous luy montrons mauvais visage, elle se mettra aussi-tôt en colere, & se rendra insupportable. Si nous la laissons dépenser à sa volonté, & disposer en tout du bien, qu'on a eu tant de peine à acquerir, je peux assurer, qu'elle nous reduira & mettra bientôt à cul nud avec toutes ses nouvelles modes, avec tant de rubans, de brodures, & d'ajustemens divers. Si l'homme gouverne, & s'il ne luy permet point de tenir la bourse, elle le volera, ou elle s'entendra avec ses gens pour luy prendre du bled, du lin, ou de la toille. Il y avoit à Cracovie (où j'ay pris le Bonnet de Docteur) la femme d'un Medecin qui prenoit garde quand son mary se lavoit les mains, pour luy dérober ses bagues: mais pourquoy? Estoit-ce pour se mieux divertir? Je le laisse à penser. Le mary, qui estoit un peu sot & de courte veuë, avoit patience pour ne pouvoir rien faire, en donnant toûjours la faute à qui moins le meritoit.

Poursuivons à raconter la douce vie qu'on mene avec ces Diablesses-là, & avec ses Furies d'Enfer, qui nous troublent toute la consolation que la Fortune, ou nôtre industrie peut nous apporter. Si le mary reste toûjours au logis, elle se plaindra, qu'il est jaloux & soupçonneux, & qu'il n'ajoûte aucune foy à sa fidelité. J'avouë mon foible, que si j'avois esté marié, j'aurois esté extrémement jaloux, & quand ma petite femme m'auroit dit en souriant; *O le jaloux, ô le jaloux!* Je serois crevé d'amour & de rage; mais si quelqu'un, comme en

Angleterre, l'auroit invitée au cabaret, je me ferois tué moy-même. C'eſt une paſſion que la jalouſie, qui eſt compoſée d'amour, de haine, & de douleur, & comme les Italiens, principalement les Neapolitains y ſont fort ſujets, c'eſt une Comedie de les voir jeſticuler, quand on leur parle de ſe marier en Angleterre, encore bien qu'ils pourroyent pourtant s'y accommoder, car l'occaſion des trois contens y eſt plus belle, qu'en aucun pays du monde. Si le mary aprés s'abſente quelque fois pour ſes affaires, elle le querelle, luy dit, qu'il eſt un méchant mary, & qu'il n'aime aucunement ſa femme. Si l'habille bien, il n'y a point de chaines qui la puiſſe retenir au logis, elle ſe veut retrouver à toutes les fêtes & à tous les feſtins; ou s'il ne la laiſſe point y aller, combien de maledictions luy donne-t-elle! Si nous-nous montrons envers elle trop complaiſans, elle fait peu de cas de nous, & ne nous eſtime point, mais s'imagine au contraire nous tyranniſer auſſi-tôt. Si nous ne la careſſons continuellement, elle ſoupçonne que nous ne brûlions d'autre feu, & ainſi murmure & barbote entre ſes dents, ſans penſer que la lampe ne peut pas eſtre toûjours pleine d'huile. Et qu'entendent les Poëtes par le nom *de Megere?* Sinon qu'il n'y a point d'eſtat qui ſoit égal à celuy d'un homme marié: pour moy je n'ay pas eſté ſi ſot.

Aprés cela ſtupides que nous ſommes, nous pleurerons, ſi nôtre femme vient à mourir! Pleurons bien plutôt, quand nous la prenons, en tenans pour certain, que le feu entre chez nous. Les Grammairiens diſent, que la femme fut dite *uxor ab ungendo*, comme s'ils avoyent voulu dire *unſor*, parce que quand elle entroit à la maiſon de ſon mary, elle graiſſoit les portes & les gons, pour montrer, qu'elle eſt cauſe de pouvoir faire facilement ſortir la maiſon hors des gons: mais laiſſons-là ces Etymologies à part, & ſuivons nôtre deſſein. Il me ſouvient d'avoir leu, que Pomponius Atticus avoit prié Ciceron par lettres de vouloir diſpoſer ſon Frere Quintus à prendre femme, mais n'en pouvant rien obtenir, répondit à Atticus ces formelles paroles: *Il nie qu'on ne puiſſe retrouver rien de plus doux qu'une libre couche; mais certes il ne deveroit pas le nier, puiſque depuis le temps paſſé les Sages ont toûjours eu une telle opinion des femmes, comme nous voyons par l'Oraiſon de Metellus Numedicus qui exhortoit avec tant d'energie les Romains à prendre femme*

Ciceron.

Ciceron pour lors ne ſe reſſouvenoit aſſurément pas de ſa bonne Terence. Dois-je continuer, en racontant tous les déplaiſirs qu'elles donnent à leur mary? Non, ce ſeroit repeter ce qui a eſté dit & redit, & ce qu'on ne connoit que trop ; car qu'eſt qui ne ſcait point les miſeres où elles reduiſent leurs infortunez maris, non ſeulement par les méchans fruits de leur ventre, mais encore par leur obſtination naturelle, par leurs menſonges, & ſouvent en donnans auſſi la mort aux miſerables maris, tantôt avec le fer, & tantôt avec le poiſon. La France helas ne le peut à preſent que trop témoigner, & ſans la vigilance d'un ſi grand Roy & d'un ſi ſage Parlement, on y auroit bientôt vendu le poiſon, comme on vend les pommes au marché! Mais nous en avons pourtant toute l'obligation à Meſſieurs les Italiens ; car naturellement les François ſont incapables d'une action ſi noire. Il faut ajoûter le caquet importun avec mille autres imperfections odieuſes que doit endurer un mary. Le nom d'Ours, de Dragon, de Loup, de Tigre, de Panthere, & de Griſon nous ſemble quelque fois plus doux aux oreilles, que le nom de femme.

Pythagore fut un jour invité d'aller aux nopces d'un de ſes amis, mais il refuſa auſſi-tôt de vouloir aller à de telles funerailles, en croyant pour certain, que de prendre femme n'eſtoit qu'un mourir, ou un ſepulchre vivant. Son diſcours, ce me ſemble, n'eſtoit pas déraiſonnable : car comment eſt-il poſſible que nous puiſſions jamais vivre gays & joyeux avec des femmes, qui ſont d'une nature toute differente à la nôtre? Cependant nous ſommes ſi foux, que de nous attriſter quand elles meurent. Je n'entend pas dire abſolument pour cela qu'on en trouve aucune bonne, mais je diray bien mille fois heureux celuy qui en rencontrera une telle, eſtant rare aſſez d'en avoir qui ne ſoyent pas pernicieuſes & méchantes. J'en ſcay plus de quatre, qui par la crainte qu'elles avoyent de reſter privées des biens de leur mary, ſe feinnirent groſſes en s'armans de petits coiſinets, & aprés au temps d'acoucher elles retrouverent une creature de l'Hôpital, & donnerent à entendre à leur ſtupide de mary, que l'enfant eſtoit à luy. J'en ſcay encore une autre, laquelle crainnant d'avoir une fille (comme de fait elle eut) à cauſe de ſon mary qui deſiroit fort un garçon, procura qu'à l'heure de ſon acoûchement on luy en apportaſſe

tasse un, & cela estant fait, la miserable fille fut portée à l'Hôpital, & l'heureux étranger succeda à l'heritage. O combien en font-elles, & de combien de malheurs & de desordres sont-elles causes les perfides !

Il n'y a pas encore long-temps, qu'un homme de foy me raconta, qu'une Demoiselle en Angleterre s'estant couchée avec son mary, se leva de son côté, aprés qu'il fut endormy, & s'en alla se coucher avec un Valet de fort basse condition, & qui avoit esté élevé au logis presque pour l'amour de Dieu : le mary s'estant éveillé, & ne sentant point sa chere moitié auprés de luy, pensa qu'elle estoit allée faire quelque necessité ; mais demeurant trop, il se leva tout remply de frayeur & de crainte, qu'il ne luy fusse arrivé quelque sinistre accident : à la fin il la retrouva, aprés l'avoir tant cherchée, si étroitement embrassée du Valet, qu'à peine le vent auroit pû passer entr'eux deux. Qu'on s'imagine à present s'il resta étonné, ou si en mourant il auroit eu raison de la pleurer ?

Je confesse avec S. Paul, *qu'il vaut mieux se marier, que de brûler :* c'est-pourquoy on fait mal de reprendre ceux qui se remarient deux ou trois fois, & de vouloir ainsi juger de la conscience des gens ; car encore bien que le celibat soit plus parfait que le mariage, comme tout le monde avouë generalement, & sans contradiction, neantmoins cette plus grande perfection de l'un n'ôte en rien de la bonté de l'autre. On seroit trop heureux, si on ne passoit pas les limites du mariage ; il faudroit pleurer sa femme quand elle meurt : mais il faut s'en réjouïr lors qu'elle ne nous a pas gardé la fidelité qu'elle nous devoit : il faut dis-je remercier Dieu d'en estre privé, ou pour n'en avoir plus du tout, ou pour en chercher une meilleure. S. Hierôme écrit, qu'il vid & connut à Rome du temps du Pape Damas une femme qui avoit esté legitimement mariée à vingt-deux maris ; & qu'estant vefve du dernier, il se rencontra un homme qui avoit pareillement eu vingt femmes, lequel en même temps se retrouvant vef, & de cette maniere-là estans tous deux libres, & d'une condition égale, ils se remarierent encore. Cecy fut fort remarqué à Rome, & chacun attendoit de voir, qui des deux seroit le premier à mourir : la femme enfin mourut la premiere, & tout le peuple Romain accourant aux funerailles, mit à la tête du mary, comme vainqueur d'une

si

ſi illuſtre bataille, une Couronne de Laurier, & le fit ainſi ſuivre en Triomphe avec une Palme à la main le corps de ſa chere femme, qu'il auroit pourtant eu tort de pleurer, ayant eu l'eſprit tant de fois (& elle auſſi) de ſcavoir remedier à une telle perte. Les femmes ne manquent point, mais bien ſouvent la bonté leur manque : nous n'en trouvons helas que trop, pour nous rendre malheureux ! Eve leur en a enſeigné le chemin : c'eſt-pourquoy celuy-là eſt ſage qui ne ſe ſoucie guere de leur perte, & plus que ſage & heureux tout enſemble, qui ſcait veritablement s'en paſſer.

Il n'y a rien de plus incontinent, de plus luxurieux, de plus laſcif, & de plus diſſolu qu'une femme; car comme dit Ariſtote au ſecond de ſes Politiques, Chap. 7. *Elles aiment à vivre mollement, & ſans aucune retenuë*; & au quatriéme de ſon Hiſtoire des Animaux (je l'écriray en Latin, pour ne point ſcandaliſer les ſots, ou les moins intelligens) *Mulier & equa ſuper omnes fœminas diligunt coitum.* En voicy des exemples tout prêts. S. Hierôme écrit, que des perſonnes dignes de foy luy ont aſſuré, qu'une femme ayant retiré par charité chez elle un enfant de ceux qu'on expoſe à l'Hôpital, & que l'ayant élevé comme ſon propre fils juſqu'à l'âge de dix ans, elle en devint ſi épriſe, qu'elle l'obligea à la connoître, & s'en retrouva groſſe au bout de ſix mois. C'eſt contre l'ordre de la nature, qu'un enfant de dix ans puiſſe engroſſir une femme; ce qui fait que Dieu le permit, pour montrer la brutalité & l'incontinence de cette miſerable. Gaudentius Merule nous aſſure dans ſes Satyres, qu'une jeune fille fort jolie eut affaire à trente cinq Soldats l'un aprés l'autre. Pline, Dion, & Caſſius racontent preſque le même de Meſſaline; *Die ac nocte ſuperâſſe quinto & vigeſimo concubitu* : ce qui fait dire à d'autres, *qu'eſtant laſſée des d'hommes, elle ne s'en eſtoit pourtant pas partie raſſaſiée.* Toutes les femmes brûlent de luxure, & ſont inſatiables dans leurs amours. Quand on en retrouvera une ſatisfaite & contente d'un ſeul homme, ou d'un ſeul Amant, qu'elle ſoit appellée chaſte ſelon le ſentiment de Plautus : Tacite nommoit chaſte l'Agrippine de Germanicus, parce qu'elle eſtoit contente d'un ſeul. Voicy le naturel des femmes : or s'il n'y a aucun plaiſir à aimer un cœur partagé, comment nous y attacherons-nous ? Ou ſi par malheur nous-nous y ſommes enga-

gez, pourquoy les pleurons-nous quand elles viennent à mourir ?

J'apprens de certains Academiſtes, que toutes les qualitez de la Mer ſe rencontrent dans le mariage : elle eſt pleine d'amertumes, & ſe dit *Mer* de l'amertume des eaux ; & *la femme eſt plus qu'amere*, comme veut l'Eccleſiaſte. La Mer eſt ambitieuſe, & pour ſe faire croire un Ciel, l'imite dans ſa couleur, & le contrefait dans ſon calme ; la femme l'eſt de même, qui pour ſe faire croire belle, ſe ſert de toutes les couleurs que l'art de ſe farder a jamais pû inventer au monde, & s'efforce de ſurpaſſer les plus belles. La Mer a des poiſſons muets ; & dans le mariage on ne doit point en découvrir les defauts : ce fut, je m'imagine, la penſée de Fidie, qui forma ſous la Statuë de Venus une Tortuë, qui eſt ſans langue. La Mer n'a point d'oreilles, & les ondes ſont ſourdes aux prieres & aux vœux des povres paſſagers : mais la femme au contraire ne deveroit ſouffrir, ni entendre les diſcours, ou les proteſtations des Amans. Les Sages fuyent la Mer ; car le Philoſophe Alcimene fut privé d'un heritage aſſez conſiderable, pour ne point vouloir ſeulement paſſer une riviere ; Cropile Diſciple de Platon fit changer les fenêtres de ſa maiſon, parce qu'elles eſtoyent ſur la Mer ; & Marc Portius ne reprenoit jamais tant les hommes, que pour ſe trop fier à la Mer : mais les Sages doivent de même abhorrer le mariage, ſelon le ſentiment d'Albert le Grand, comme fit Talete, lequel en ſa jeuneſſe eſtant pouſſé par ſa propre Mere à prendre femme, dit, *Qu'il n'eſtoit pas encore temps*, & en eſtant prié en ſa vieilleſſe, répondit, *Que le temps en eſtoit paſſé*. La Mer eſt toûjours troublée & de vents, & d'orages ; & il n'y a dans le mariage helas que querelles & que diſſentions ! Il ne faut point eſtre ſuperbe ni orgueilleux avec la Mer ; car Serſe une fois ſe repentit de luy avoir fait donner cinquante coups de volant : ſi on en uſe avec ſa femme, ou ſi même on ne luy fait que montrer, elle n'en demeurera pas là, mais voudra en avoir le deſſus, & peut-eſtre s'en ſervir elle-même. O combien y en a-t-il eu, qui ont batu & foüeté leur mary ! La Mer eſt cauſe de la mort de ceux qui ne crainnent point ſa fureur, & qui ſe riſquent à l'inclemence de ſes flots ; & la femme eſt la mort même du mary. Enée Sylvius raconte, qu'un certain s'en retournant à ſon pays aprés

en

en avoir esté long-temps absent, rencontra un de ses amis, qui l'assura de la vie & de la santé de sa femme ; mais il luy répondit : *Je suis mort si ma femme est en vie !* D'aller sur Mer, & de n'y pas aller est toûjours mal-fait : car qui y va risque sa vie, & qui n'y va point nie aux peuples la commodité du commerce : de même qui se marie, & qui ne se marie pas est malheureux ; malheureux, dis-je, en retrouvant une méchante femme, comme elles le sont presque toutes, ou malheureux en se sentant brûler du feu de la concupiscence. Les vieux ne sont pas propres à la Mer ; & sont aussi inhabiles pour le mariage, Albert le Grand nous enseignant, *que personne ne se doit marier qu'il ne soit jeune.* La Mer est indontable ; & la femme ne se peut supporter. Avoir confiance à la Mer c'est l'avoir à l'instabilité des vents & des ondes : de croire à sa femme est le même. Qui se risque deux fois sur Mer est malheureux ; mais qui passe aux secondes nopces l'est bien davantage. Le plus grand bonheur des Matelots c'est de voir la terre, comme l'est aussi aux maris de voir leurs femmes au tombeau. Un grand Vaisseau est meilleur sur Mer qu'un petit ; de même dans le mariage les femmes hautes vallent mieux que les petites : car Plutarque écrit, qu'Archidamus fut châtié des Atheniens pour avoir pris une petite femme. Il n'y a rien de plus impitoyable que la Mer ; & il n'y a point de mal plus cruel qu'une femme. La Mer est fort inconstante ; elle réjouït quelque fois par son calme, & invite les Mariniers ; & quelque fois par sa tempête leur fait faire naufrage : la femme semble en estre de même. A la Mer ce ne sont enfin que tempêtes & orages ; & dans l'estat conjugal ce ne sont que troubles & que déplaisirs. Ne seroit-ce pas en verité estre foux, que de pleurer aprés avoir evité le peril de la Mer ? Et ainsi n'est-ce pas estre plus qu'insensé, que de s'affliger de la mort de sa femme ?

Si je voulois seulement raconter la moindre partie des incommoditez, des mocqueries, des fraudes, & du deshonneur que les femmes apportent aux maris (& puis elles chantent,

Nos facheux maris jaloux
Ont aimé tous comme nous)

mon petit Livre se feroit trop gros. Je finis donc en exhortant un chacun de ne jamais pleurer la mort de sa femme bonne ou méchante qu'elle ait esté ; mais plutôt se réjouïr, que

Dieu

Dieu ayant pitié de sa misere l'ait retiré d'un tel aberinte ; puisque Plutarque nous enseigne, *Que le dernier jour de la vie d'une femme est l'un des plus heureux que puisse avoir le mary.*

SECTION XXIX.

Il n'est pas mauvais d'estre blessé & batu.

VEritablement je ne sçay d'où provient, que nous ayons le corps si tendre & si delicat, & le cœur plus dur qu'un marbre, & plus insensible qu'une pierre ? Je ne vois point pourquoy les coups d'épée se doivent tant craindre ; puisqu'ils peuvent bien passer les cuirasses, mais non pas offencer un cœur genereux, ou le molester : & personne n'est jamais offencé que de luy-même. Ah pour lors ce sont des coups qui blessent & qui percent le cœur !

Je me ris donc souvent avec raison de quelques-uns, qui s'étonnent, & pleurent à chaudes larmes, si un de leurs parens ou de leurs amis vient à mourir de plusieurs blessures, ne s'appercevans pas, qu'une seule est mortelle ; parce que plusieurs playes mortelles ne pouvans pas tomber sur un corps, s'il y en a une, il faudra de necessité ou que les autres soyent legeres, ou à tout le moins qu'elles ne soyent point cause de mort. Cesar eut vingt-trois blessures, mais une seule luy fit terminer ses jours.

Plût à Dieu qu'à plusieurs qui ont les membres affoiblis & coupez, fusse encore affoiblie ensemble la superbe, & abatu l'orgueil ! Le Prophete chante ; *Vous avez humilié le superbe ainsi que se voit humilié le blessé & le bien batu.* Pour moy toutes les fois que je vois quelqu'un à qui on a ou coupé le nez, ou taillé le visage, ou gâté les jouës, je ne m'attache jamais à en considerer la blessure, mais bien la cause pourquoy il a esté blessé.

J'ay souvent vû des blessures au visage de quelques braves Gentilshommes : mais parce qu'elles procedoyent d'une cause honnête, il me sembloit voir autant de Diamans. J'en ay encore vû aussi plusieurs blessez pour quelque lacheté ; & pour lors je m'imaginois voir des monstres. Il

Il y a quelques années, que je vis un Prelat offencé à la joüe, & en demandant le pourquoy, on me dit, que c'estoit pour avoir trompé son serviteur, en ne luy ayant pas donné le gage, dont il estoit tombé d'accord avec luy : alors j'en jugay la blessure vilaine, & eus compassion de l'Eglise, qui renfermoit dans son giron de tels loups ravissans ; mais comme elle ne sçait juger que des choses exterieures, le Valet devoit y aller accuser son Maître ; car en se faisant ainsi Juge & partie, il ne meritoit que le feu : puisqu'il y a autant de peché à batre Judas que S. Pierre.

On en voit plusieurs par valeur perdre un bras, ou une jambe ; & s'en faisans incontinent faire une de fer, ou de bois, ils n'en sont pas moins braves. Les Sçavans ont toûjours observé, qu'où la Fortune a plus de licence à dépoüiller, à blesser, & à détruire, la Vertu y a plus de part. Je vois arriver aux hommes de même qu'aux parfums, lesquels d'autant plus qu'on les pile & qu'on les bat, en donnent d'autant plus d'odeur. Et qu'est-qui ne s'apperçoit pas, que ceux qui sont tourmentez, blessez, & batus donnent une marque evidente de leur grandeur, de leur courage, & de la force de leur esprit ? Confessons donc, qu'il n'est pas mauvais d'estre blessé ; mais si nous voulons estre estimez sages, gardons-nous de ces blessures, que nous-nous faisons nous-mêmes, & de ces coups que nous-nous attirons par des actions laches : ce sont-là veritablement les blessures ausquelles les emplâtres, ni les liqueurs ne servent de rien.

SECTION XXX.

Il vaut mieux estre foible & mal-sain, que fort & robuste.

SElon le sentiment des plus Sages la foiblesse & la mauvaise complexion de nos corps n'a jamais esté autre chose qu'une perpetuelle exhortatrice de l'abstinence & de la sobrieté ; car

car qu'on en dise ce qu'on voudra, c'est elle qui nous dissuade les sales plaisirs, & qui nous rend humbles & modestes. O combien de fois aurions-nous fait querelle & nous serions-nous batus avec des impertinens, si la foiblesse de nos membres ne nous en eût empêché! Il est vray qu'au commencement elle ne semble avoir aucune douceur; mais c'est une fidele compagne, qui sans trop nous tirer l'oreille, nous avertit souvent de nôtre condition fragile, en nous faisant ressouvenir de nôtre mortalité: c'est-pourquoy le Philosophe Stilbon avoit coûtume de dire, que les hommes mal-sains resembloyent à ceux qui sont retenus dans des prisons pourries, d'où ils esperent facilement sortir à cause de la ruïne qui y paroit de tous côtez; de même il me semble, que ces autres-là ont esperance de sortir bien-tôt de cette mortelle prison, puisqu'elle se voit ouverte par tant de fluxions, de catarres, de maux d'estomac, de reins, ou des gouttes.

Il est certain, que comme il y a souvent un bon couteau d'assier dans une gaine rompuë, qu'ainsi reside souvent en un crops fragile un esprit relevé, prudent, magnifique, & genereux, qui avec toute sa foiblesse nous propose non seulement de tenter, mais d'amener à fin quelque entreprise que ce soit. Ne voyons-nous pas, qu'aux galeres le plus fort rame toûjours, & que le plus foible, comme d'ordinaire le plus prudent a seulement soin du tymont? Les forces de Milon, d'Ajace,& d'Hercule ne vieillerent-t-elles pas plutôt que celles de Socrate, de Nestor, de Caton, & de Solon? Nôtre corps, dont nous faisons souvent tant d'estime, n'est autre chose pourtant que la residence de nôtre esprit, & il n'importe pas si elle est fragile, l'esprit n'estant qu'un hôte de peu de jours. Mais nous ne sçavons, miserables, ce que nous devons souhaiter! Nous blamons toûjours des corps mal-sains, qui sont souvent aussi (pour dire tout) plus fermes & plus durables que des robustes.

J'ay quelque fois vû à nôtre pays rompre le couvert des tourtes, & aprés les recuire, afin que la viande qui y cuisoit, se venant mieux à evaporer, elles en durassent davantage; & ainsi acqueroyent par cette rupture une certaine permanence que les entieres & les saines n'avoyent pas. Le semblable sans doute nous arrive; outre que les corps sains, & d'une tissure épaisse puent bien davantage que les autres, parce que les superfluitez

perfluitez ne s'exhalent pas si facilement qu'en ceux qni sont d'une tissure & d'une composition déliée ; & delà arrive aussi, qu'ils meurent le plus souvent de mort soudaine. Pline en son Histoire naturelle rapporte une infinité de maladies qu'ont coûtume de nous attaquer ; & neantmoins nous avons si peu de courage, qu'aussi-tôt nous-nous desesperons pour un petit mal de tête, ou pour un accez de fiévre. Quelque fois nous-nous plainnons d'une fiévre quarte, dont nous-nous deverions réjouïr, ou à tout le moins ne nous attrister pas, en ne nous estant belle-mere que pour un jour, & benigne & pitoyable mere pour deux : & quiconque en guerit (comme plusieurs anciens Medecins ont assuré) reste aprés toûjours sain.

Que ferions-nous, si une abondance de serpens sortoit de nôtre corps ? Ce qui arriva à Pherecide Philosophe ; ou que nos yeux pendant trois années entieres ne prisent aucun sommeil, comme il arriva au Roy Mecenate ? Ou si nous estions occupez de fiévre continuë, comme on en a vû plusieurs le temps passé ? Je sçay que nous-nous facherions terriblement contre le Ciel, que nous blasphemerions Dieu, & maudirions toute la Cour celeste. Nous deverions certes nous réjouïr, & ne pas nous attrister des infirmitez ; puisque l'Apôtre dit *d'estre plus fort lors qu'il est plus infirme.* Le malade ne s'enfle jamais d'orgueil, n'est combatu ni de la luxure, ni de la vanité, ni de l'envie, ni de la colere, ni de l'yvronnerie, ni de la paresse, ni de l'ambition.

Plût à Dieu, qu'estans sains nous fussions tels que nous promettons d'estre quand nous sommes malades ! S. Basile pour estre foible & mal-sain apprit tant (comme nous lisons) dans les Livres de Medecine, qu'il pouvoit estre égal aux plus sçavans Physiciens de son temps ; ce qu'on voit au nôtre estre encore arrivé à plusieurs. J'ay leu, que Platon estant d'une nature saine & robuste, éleut un lieu marecageux, un air troublé & remply de nuages pour devenir malade, & reprimer ainsi les assaults violens de la chair, dont il se sentoit émeu. L'esprit veritablement ne peut fleurir en aucun, si la chair ne se dégraisse & ne se flêtrisse. Toutes les fois que je me ressouviens de la foiblesse du filet, auquel ma miserable vie est comparée, je me réjouïs entierement, & me sens presque le cœur réjallir ; & alors je dis en moy-même : Tant plutôt m'en

voleray-

voleray-je au Ciel, d'où j'apportay cette belle ame! Voyons donc de quels biens est cause nôtre complexion infirme; puisque si nous desirons mourir, le moindre petit desordre nous en tire aussi-tôt de peine: mais si nous voulons encore vivre long-temps, les mal-sains vivent bien plus long-temps que les autres; parce qu'ils se gardent toûjours avec plus de soin des desordres, & vivent plus sobrement que ne font les robustes & les forts, lesquels se fians trop de leur force & de leur santé, tentent chaque danger, mangent toutes sortes de viandes, dorment au serain, & ne se soucient pas de la pluye. La force les induit & les pousse aussi à blesser les uns, à dépoüiller les autres, à outrager les foibles, & à finir aprés malheureusement leurs jours, ou à tout le moins à se faire tuer à l'Armée.

J'avois un Ecolier de Philosophie à Corfou, Gentilhomme Venetien, qui estoit assez mal-sain, mais qui avoit un esprit merveilleux: je luy disois quelque fois, O mon fils, si vous estiez d'une autre complexion je serois ravy! Car un jour je verrois en vous les Armes unies avec les Lettres. Il n'y a rien qui n'ait peur d'une épée fatale, qui fait changer de couleur aux fleuves, qui dresse des trophées de cadavres, qui nous montre des pyramides d'os, qui remplit la terre de membres, qui l'arrouse de couleur vermeille, qui n'espargne point le sang, & qui ne pardonne à personne. Alexandre, Cyrus, Artaxerses, Cesar, Darius, Scipion, & Annibal ne l'ont fait que trop voir. J'avouë (repliqua l'enfant) que l'union en seroit belle, & principalement à un Gentilhomme; mais comme la Nature est fort discrete, & non pas prodigue, elle sçait partager ses graces, & ne veut pas donner tout à un seul: & ainsi puisque je ne puis estre Soldat & Philosophe, j'aime mieux estre nay pour les Lettres, que pour les Armes. Il avoit raison; parce que les biens de l'ame, ausquels se reduisent les Lettres, sont bien plus nobles que ceux du corps, ausquels se reduisent les Armes. L'amitié & la contemplation sont deux proprietez de l'homme qui se détruissent par les Armes, & qui se conservent par les Lettres. La Justice est toûjours la Maîtresse, & la force n'en est que la servante: or les Lettres sont instrumens de la Justice, & les Armes ne le sont que de la force. Qui commande est plus digne que celuy qui est commandé: les Lettres commandent aux Armes; puisqu'elles ne peuvent

pas bien s'exercer ſans le conſeil qui en depend. Dieu n'eſt heureux que par la connoiſſance, & non pas par l'operation : la connoiſſance appartient aux Lettres, & l'operation aux Armes. L'homme par les Armes reſemble aux animaux, & par les Lettres il s'en diſtingue, & eſt entierement audeſſus. Ceux qui ſont forts d'eſprit, ſelon Ariſtote, naiſſent naturellement Seigneurs, & naturellement eſclaves ceux qui ſont robuſtes de corps: les Lettres provienent de la force de nôtre eſprit, & les Armes de la vigueur de nôtre corps. Voicy donc comme les unes ſurpaſſent les autres, & quel avantage elles ont ; d'autant que les Lettres d'elles-mêmes s'acquerent l'immortalité, mais les Armes ne la peuvent acquerir ſans leur ſecours. Alexandre s'en apperceut bien, en reputant Achille tres-heureux, pour avoir retrouvé un excellent homme, qui pût écrire ſes actions : il deſiroit paſſionnément d'en rencontrer un de même, afin que la gloire de ſes beaux faits vint à ſe rendre immortelle ; car ſans le travail des Scavans la memoire s'en éteint bien-tôt, n'ayant point d'eſprit qui l'anime. Les robuſtes de corps, comme nous voyons ſouvent, ne ſont pas des plus ſpirituels ; car *la Nature* (ſelon le juſte ſentiment de mon Ecolier) *ſe partage :* & ainſi il vaut mieux en eſtre foible. Outre cela l'amour (qu'eſt un Tyran impitoyable) n'attaque que les ſains & les robuſtes ; parce qu'il eſt plus Soldat que Philoſophe ou Medecin ; il eſt plus propre à manier l'épée, qu'à connoître des ſimples, il ſcait bien mieux nous percer de ſes traits, que de nous appliquer des remedes, & a plus de force à abatre nos cœurs, qu'il n'y a de vertu à les ſoulager. Il faut qu'un Amant ſoit robuſte pour ſatisfaire à ſes appetits dereglez, & à ceux d'une femme inſatiable ; mais le mal-ſain & foible de corps n'en eſtant point atteint vit heureux & content. J'ay enfin montré quantité d'inconveniens qui naiſſent de la force & de la ſanté ; mais quand il n'y auroit que ce petit chien d'amour *(ah qu'il en a bleſſé, & bleſſe tous les jours)* c'eſt aſſez pour nous perſuader à ne pas haïr la foibleſſe, ni la maladie.

Pliné nous apprend au Livre vingt-ſeptiéme de ſon Hiſtoire, que tous les animaux connoiſſent parfaitement tout ce qui eſt propre pour leur ſanté ; mais que l'homme ſeul l'ignore, ce ſont-là ſes formelles paroles que j'ay traduites : *Tous les animaux*

maux

maux (excepté l'homme) connoissent ce qui leur est salutaire Mais pourquoy cecy ? L'instinct naturel des bêtes est-il plus puissant que l'etendement des hommes ? Il l'est, non pas de sa nature, & *ab intrinseco*, comme disent les Theologiens, mais *ab extrinseco*, & par l'intellegence qui le conduit & le pousse à agir. Ce n'est pourtant pas-là la raison, pourquoy l'homme ignore ce que les bêtes sçavent, il faut qu'il y en ait une plus forte & plus efficace : c'est-pourquoy, selon mon sentiment, ce será peut-estre l'immortalité de l'ame ; car puisque les brutes en sont privez, il est bien juste qu'elles sçachent conserver leurs corps : mais l'homme au contaire n'ayant icy bas aucune permanence, & devant faire passage d'une vie à l'autre, ne doit pas sçavoir ce qui le pourroit retarder : & par consequent concluons, qu'il vaut toûjours mieux estre foible & malsain, que fort & robuste.



FIN.